



**HAL**  
open science

# Le Corbusier en procès : état des lieux d'une polémique

Ronan Audebert

► **To cite this version:**

Ronan Audebert. Le Corbusier en procès : état des lieux d'une polémique. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01655579

**HAL Id: dumas-01655579**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01655579>**

Submitted on 15 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# LE CORBUSIER EN PROCÈS

---



*ÉTAT DES LIEUX D'UNE POLÉMIQUE*

---

# **LE CORBUSIER EN PROCÈS**

Ronan AUDEBERT

Etat des lieux d'une polémique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

**Le 21 juillet 1946, à sa mère, qui a maintenant quatre-vingt-six ans : 'Ma chère petit maman, l'étoile Corbu monte au firmament et cette fois-ci les barrages seront peut-être renversés. La vie s'écoule alors dans une intensité sans lacune'. Le 13 janvier 1956, à sa mère, qui a maintenant quatre-vingt-seize ans : 'Ma chère petit maman, je suis Le Corbusier, Corbu, et c'est un sacré rôle'.**

---

Le Corbusier, *Choix de Lettres*, sélection, introduction et notes par Jean Jenger, Bâle, Birkhauser Verlag, 2001, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Editions du Seuil, Fiction & Cie, 2015.



# SOMMAIRE

13 — Avant Propos

## **I. PROLOGUE** Le contexte de la polémique depuis les années 80 jusqu'à aujourd'hui

21 —	1. La parution des 'trois ouvrages de 2015'
21 -	1.1 La nature et les sources des accusations à l'égard de Le Corbusier
29 -	1.2 Une mise en regard erronée des ouvrages pourtant bien différents
36 -	1.3 L'exposition de 2015 'Le Corbusier. Mesures de l'homme'
43 -	1.4 La demande d'inscription sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO
57 —	2. Des révélations qui ne sont pourtant pas nouvelles
57 -	2.1 Un sujet déjà bien cerné par les historiens
63 -	2.2 L'exposition de 1987 'L'aventure Le Corbusier' et la parution du catalogue Le Corbusier: une encyclopédie de Jacques Lucan
75 —	3. Une forte médiatisation de la polémique de 2015
75 -	3.1 Le rôle des médias dans la diffusion des idées
81 -	3.2 Un moment charnier pour dénoncer la modernité
86 -	3.3 L'image de Le Corbusier fissurée dans la population ?
94 -	3.4 L'organisation d'un colloque en réponse aux accusations

## **II. LE PROCÈS**

### Retour aux faits, Le Corbusier dans les discours

111 —	1. Le Corbusier dans l'entre-deux-guerres, naissance d'une doctrine
111 -	1.1 Le contexte des années 1930
118 -	1.2 Le Corbusier, la planification et les mouvements syndicalistes,

133 -	cheminement théorique et conceptuel
157 —	1.3 Le Corbusier et les régimes autoritaires
	<b>2. Le Corbusier dans la Seconde Guerre mondiale</b>
157 -	2.1 Le régime de Vichy
165 -	2.2 Le Corbusier à Vichy : une période sombre pour l'architecte
178 -	2.3 Le Corbusier et le politique : opportunisme, séduction, stratégies et tentatives d'approche

### **III. DÉLIBÉRATION** Conclusion : pérennité et valeurs des œuvres

207 —	1. Le Corbusier, bouc-émissaire
207 -	1.1 Le Corbusier, théoricien, homme de lettres, artiste : le génie de Le Corbusier reconnu
214 -	1.2 La polémique, finalement révélatrice d'autre chose ?
223 —	<b>2. Morale et valeur des œuvres</b>
223 -	2.1 Dissocier œuvre et pensée de l'artiste, architecture et politique
229 -	2.2 Des personnalités sujettes à polémique

### **IV. ÉPILOGUE** Au delà de la polémique

257 —	Remerciements
259 —	Bibliographie
269 —	Table des matières

## **AVANT - PROPOS**

Cet ouvrage retrace le procès intenté à Le Corbusier, plus de cinquante ans après sa mort.

C'est en septembre 2016, en effectuant des recherches sur les critères de classification des sites sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, que je me suis intéressé à l'inscription de l'œuvre de Le Corbusier, fraîchement actée. Au hasard des articles parcourus, je tombe des nues : « La charpente fasciste de Le Corbusier », « Facho, le fada ? », « Le Corbusier, roi déchu ? » ou encore « Le Corbusier, un salaud radieux ? » Je m'interroge ; que se passe-t-il donc pour accuser l'architecte mort depuis plus de cinquante ans de la sorte ?

Alors je me rends compte que le personnage est au cœur d'une polémique en 2015. Une polémique qui prend la forme d'une sorte de procès, avec ses accusateurs, ses avocats, son juge. Des reproches lui sont faits sur certains de ses comportements, sur sa personnalité, ses idées même. Sur son œuvre aussi ? Peut-être bien. Alors une question m'interpelle : Le procès intenté à Le Corbusier à l'occasion du cinquantenaire de sa mort remet-il en cause la reconnaissance de la valeur de son œuvre ?

C'est ce que je vais essayer de déceler et de vous raconter à travers cet écrit.

Aussi, si vous êtes un admirateur secret de Le Corbusier, si vous vous intéressez au sujet de la polémique dans le monde de l'architecture, si vous vous intéressez à l'inscription des biens sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, si vous vous intéressez à la médiatisation en architecture, si vous vous intéressez à la modernité architecturale, si vous vous intéressez à la planification, aux mouvements syndicalistes, à l'anticonformisme des années 1930, si vous vous intéressez au thème de la commande architecturale, si vous vous intéressez à la relation entre l'architecte et les régimes autoritaires, si vous vous

intéressez au régime de Vichy, et plus précisément aux architectes pendant la Seconde Guerre mondiale, si vous vous intéressez aux relations entre l'architecte et le politique, si vous vous intéressez à la notion de bouc-émissaire, si vous vous intéressez au débat sur la prétendue dissociation entre l'œuvre et son créateur, si vous vous intéressez aux artistes, notamment architectes qui font polémique, à la notion de valeur des œuvres, alors intéressez-vous à cette chronique qui vous donnera peut-être quelques éléments de réponse ou pistes de réflexion.

J'ai structuré le plan du mémoire à la manière du déroulé d'un procès; contextualisation de la polémique pour la première partie qui tiendra lieu d'introduction, procédure et donc retour aux faits pour la deuxième partie qui construit le cœur du débat, et délibération pour la troisième partie qui constituera une conclusion, suivie d'un épilogue. L'objectif de cette recherche est aussi de comparer Le Corbusier dans les discours. Historiens, critiques, théoriciens, chercheurs, enseignants, etc., autant de points de vue livrés par un foisonnement d'écrits sur le personnage, situant la polémique dans une dualité; pro et anti-corbuséens se donnent la réplique. Cela explique en partie l'abondance de citations, exploitées dans cet écrit pour en faire ressortir justement la dialectique.

Pour une aisance de lecture, nous nommerons Charles-Édouard Jeanneret-Gris de son pseudonyme 'Le Corbusier'; bien qu'il n'ait opté pour celui-ci qu'en 1920.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## **I. LE PROLOGUE**

---

LE CONTEXTE DE LA  
POLÉMIQUE DEPUIS LES  
ANNÉES 80 JUSQU'À  
AUJOURD'HUI

***Plus tard encore, bien plus tard, il fera à son ami Claudius-Petit cette extraordinaire déclaration : 'il ne faut pas croire que j'aie mauvais caractère. Je suis d'une simplicité totale, d'une clarté totale. Et ce sont les événements qui sont tordus autour de mon caractère qui est droit, purement et simplement'.***

---

Le Corbusier, *Lettre à Eugène Claudius-Petit*, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Editions du Seuil, Ficoton & Cie, 2015.

## **LA PARUTION DES «TROIS OUVRAGES DE 2015»**

En avril 2015 naissait — ou plus exactement renaissait — une étonnante polémique dans le monde de l'architecture; une polémique sur le caractère prétendument fascisant de la doctrine et des réalisations de Le Corbusier. Des accusations qui mettent en cause des aspects d'ordre idéologique et politique. À l'origine de la polémique, trois ouvrages; *Le Corbusier : un fascisme français*, de Xavier de Jarcy, paru aux éditions Albin Michel, *Un Corbusier*, de François Chaslin, paru aux éditions Seuil, et enfin *Le Corbusier : Une froide vision du monde*, de Marc Perelman, paru aux éditions Michalon. Ce sont, selon les mots d'Olivier de Cinqalbre, conservateur au Centre Pompidou, « les trois ouvrages de 2015 »<sup>1</sup>.

C'est effectivement quelques jours avant l'inauguration de la grande exposition « Le Corbusier, Mesures de l'homme » au centre Georges Pompidou à Paris, en avril 2015, que paraissent quasi simultanément les trois livres. Date plutôt bien choisie. Ces trois ouvrages possèdent un point commun; l'analyse critique de Le Corbusier, en particulier de son idéologie, de sa doctrine élaborée dans les années 1920-1930, et des dimensions politiques de sa vie et de son œuvre.

Ainsi lui reproche-t-on des relents d'antisémitisme dans certaines de ses correspondances, ses accointances avec les milieux fascistes des années 1920-1930, son séjour à Vichy en 1940-1942 et d'une manière plus générale, un autoritarisme et une quête perpétuelle de commandes qu'il l'a conduit à se rapprocher de certains régimes totalitaires comme l'Italie de Mussolini ou l'URSS de Staline.

Xavier de Jarcy déclarera ainsi à l'AFP (Agence France-Presse) : « J'ai découvert que c'était un militant fasciste, tout simplement »<sup>2</sup> quand François Chaslin affirmera lui aussi qu'« [il] a milité pendant vingt ans dans des groupes dont l'idéologie était très nette (...) on l'a caché »<sup>3</sup>. Marc Perelman, qui étudie la question depuis 1979, est soulagé : « Je ne suis plus seul ! »<sup>4</sup>.

Xavier de Jarcy est journaliste à l'hebdomadaire *Télérama*. Il écrit dans la rubrique du design, du graphisme et de l'architecture. A travers ce titre brutal d'un 'fascisme français' aux couleurs de la république, il dénonce sans vergogne un Le Corbusier fasciste après avoir présenté ses collaborateurs de *Plans* et *Prélude*, deux revues qualifiées de 'fascistes' dans lesquelles il publiait dans les années 1920-1930, nous le verrons. Il se positionnera contre un supposé opportunisme de l'architecte, pourtant admis par la plupart des spécialistes : « Notre architecte n'est donc pas là seulement par opportunisme, mais parce que cette révolution-abdication qui se fera 'dans le sens de l'ordre' lui convient »<sup>5</sup>. Le journaliste ira même jusqu'à faire le rapprochement entre l'idéologie de Le Corbusier et les grands ensembles apparus en France dans les années 1960-1970. Par un lien de cause à effet, il dénonce *La Charte d'Athènes* comme responsable de la dérive de ces quartiers emblématiques de l'époque moderne.

François Chaslin quant à lui, est critique d'architecture. Il a enseigné dans les écoles d'architecture de Lille et de Paris-Malaquais. Il est rédacteur en chef de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* de 1987 à 1994 et anime pendant une douzaine d'années l'émission *Métropolitains* sur France Culture. Dans son ouvrage *Un Corbusier*, il répond au fameux « Corbu n'est pas un politique » en affirmant : « au contraire, il était essentiellement un idéologique, un politique et l'un des 'chefs' de ce qu'en une autre époque on eût appelé un groupuscule, une cellule plus ou moins dormante mais qui n'attendait que l'occasion de se radicaliser, un noyau militant qui aspirait au totalitarisme et que seule la confusion de l'époque a cantonné dans l'échec »<sup>6</sup>. Mais lors d'un colloque centré sur Le Corbusier dans cette période, il réfute avoir employé une fois le mot 'fasciste' à l'encontre de Le Corbusier, même s'il est souvent sous-entendu, notamment lorsqu'il évoque le sens du mot 'fascisme' : « Le mot retentit pourtant sans sa crudité intacte, et alors insinuer que Le Corbusier l'aurait été passe mal. On risque d'être perçu comme un épurateur, un maniaque, un délateur »<sup>7</sup>. Tout comme Xavier de Jarcy, François Chaslin note également son antisémitisme ambigu « Antisémitisme, pourtant ? Sans aucun doute, du moins dans sa jeunesse, comme une large part de ses contemporains »<sup>8</sup>. François Chaslin ne fait pas l'impasse sur l'épisode de Le Corbusier à Vichy mais l'évoque finalement assez brièvement, contrairement à Xavier de Jarcy qui en fait un élément central de son ouvrage.

Marc Perelman est professeur à l'Université Paris Ouest-Nanterre La Défense. Également chercheur, il intervient dans les disciplines de l'esthétique et de l'architecture. Dans son ouvrage *Le Corbusier : une froide vision du monde*, l'universitaire est plus prudent et avance que Le Corbusier n'a jamais caché ses penchants pour l'autorité, l'ordre, la famille et les valeurs morales traditionnelles.

Ce n'est donc pas une découverte pour lui : « Le Corbusier a été de façon continue du début des années 1920 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale proche de l'extrême droite, parfois fascisante, voire fasciste »<sup>9</sup>. En revanche, il affirme que c'est plutôt son opportunisme face aux régimes politiques autoritaires et son attitude « capable de passer d'un extrême à l'autre sans sourciller »<sup>10</sup> qui devrait ressortir de ces analyses et nous questionner. Mais la particularité de la pensée de Marc Perelman réside dans sa conviction d'un rapport étroit entre l'architecte et son œuvre : « On est ici face à la 'thèse', usée jusqu'à la corde, non seulement de la discontinuité dans les œuvres et dans la vie mêmes de Le Corbusier, mais également de la différence, de la coupure, voire de la césure dans leur substance même entre la vie de l'architecte et ses œuvres »<sup>11</sup>. Pour l'universitaire, pas de doute, les accointances de Le Corbusier avec les milieux fascistes dans les années 1930 se retrouvent dans son urbanisme à travers sa Ville radieuse. Cette thèse de la relation entre l'idéologie et l'œuvre construite sera martelée tout au long du livre.

Finalement, on se rend compte que l'ouvrage de Perelman est bien plus focalisé sur l'analyse de son œuvre, autant idéologique que construite. Le but étant de le démontrer et d'en faire ressortir la nature.

A ses trois ouvrages parus au printemps 2015, on peut ajouter un quatrième. C'est celui d'Olivier Barancy, architecte, président de la Compagnie des Architectes de Copropriété, qui écrit et publie le 21 janvier 2017 son ouvrage *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences* aux éditions Agone. Cet ouvrage traitera également de l'implication de Le Corbusier dans les groupuscules d'extrême-droite des années 1920-1930 et de son passé vichyste, mais dans une moindre mesure par rapport aux trois autres livres. Olivier Barancy est d'accord avec Xavier de Jarcy pour affirmer que « l'engagement de Le Corbusier aux côtés de fascistes français durera vingt années et le conduira à vouloir travailler pour le régime de Vichy »<sup>12</sup>. Le centre du débat est en fait entièrement tourné sur la thèse que le mal des banlieues, dû notamment à l'architecture des grands ensembles, serait directement lié à l'idéologie que Le Corbusier a élaborée dans les années 1920-1930 et qu'il aurait tenté, toute sa vie durant, de mettre à exécution. Ainsi, il affirmera : « Les concentrations de logements, appelées faute de mieux 'grands ensembles', et que tout le monde (ou presque) aujourd'hui s'accorde à rejeter en bloc, découlent directement de *La Charte d'Athènes*, opuscule de Le Corbusier paru sous l'Occupation »<sup>13</sup>.





Malgré quelques différences quant à la manière d'aborder le personnage, ces trois ouvrages relèvent de l'enquête historique. Ce qui suppose évidemment de recourir à une méthodologie adéquate concernant la recherche des sources. C'est précisément la qualité et la justesse du procédé qui permettra de qualifier si l'ouvrage relève bien d'une enquête sérieuse plutôt que d'un raccourci simpliste. Une critique récurrente à l'égard des auteurs des ouvrages de 2015. Xavier de Jarcy, François Chaslin et Marc Perelman ont donc eu recours à cette méthodologie. Traiter du parcours d'un personnage se rapporte forcément à des témoignages écrits, surtout quand il s'agit de Le Corbusier, dont l'œuvre écrite est considérable. On pourrait bien-sûr analyser ici la façon dont les auteurs utilisent les sources qu'ils ont été chercher, mais cela ferait l'objet d'une autre étude que la nôtre.

Les archives de Le Corbusier sont conséquentes. La majorité est détenue par la Fondation Le Corbusier, présidé par Antoine Picon, professeur à l'École nationale des ponts et chaussées et à Harvard University. François Chaslin nous explique que les archives constituent quelques quatre cent cinquante mille documents, et « Parmi ces archives, environ trente-quatre ou trente-cinq mille plans aujourd'hui numérisés, et des lettres ou des billets en nombre impossible à évaluer, entre six et vingt mille peut-être selon leur conservateur Arnaud Dercelles »<sup>14</sup>. Le Corbusier écrira à près de deux mille cinq cents destinataires. Les chercheurs continuent toujours d'éplucher des milliers de depuis maintenant plus de quarante ans, « au fur et à mesure qu'on leur a permis de s'approcher de certains secrets »<sup>15</sup>. D'autres documents sont conservés à la bibliothèque de La Chaux-de-Fonds, aux archives nationales de France et d'autres encore, des dizaines de milliers de pièces, dans le fonds conservé par Jean Petit, biographe de Le Corbusier qui *publia Le Corbusier lui-même* en 1970. Ces archives sont finalement disséminées un peu partout en France et même dans le monde.

Toute sa vie, Le Corbusier correspond par des lettres. Ce sont notamment ces relations épistolaires qui ont permis de comprendre l'ensemble de l'œuvre et le parcours du plus grand architecte du XXe siècle. Depuis une quinzaine d'années, la Fondation Le Corbusier rend public une partie de ces lettres manuscrites, en publiant un certain nombre de recueils.

Une première anthologie générale est publiée en 2001. Une sélection réunie par Jean Jenger, Président de la Fondation Le Corbusier entre 1982 et 1988 et entre 1990 et 1992. Puis paraissent trois volumes de sa correspondance avec ses trois maîtres : Charles L'Eplattenier, Auguste Perret et William Ritter, édités respectivement en 2003, 2006 et 2015, aux éditions du Linteau. Tous colligés par Marie-Jeanne Dumont qui affirme : « (...) ses lettres, miraculeusement toutes conservées, restituent, sans solution de continuité et avec une extraordinaire précision, toutes les inflexions de son itinéraire intellectuel »<sup>16</sup>. L'historienne note d'ailleurs que c'est bien dans ses relations épistolaires, tous destinataires confondus, que transparaît nettement « toujours la même tension intellectuelle, la même volonté acharnée de penser, d'être un architecte 'penseur', de construire un 'art de la pensée', de porter 'haut le concept' »<sup>17</sup>. Cela atteste évidemment que Le Corbusier était bien un théoricien, un homme de lettres donc. D'ailleurs, il ne se considérait pas comme un architecte ; « homme de lettres » sera la seule indication de profession qu'il fera porter sur sa pièce d'identité de Français fraîchement naturalisé dans les années 1930. Une quatrième correspondance est réunie par Mathilde Tieleman, architecte, sous la direction de Marie-Jeanne Dumont. Publiée en 2009, la correspondance concernera cette fois l'architecte catalan puis américain Jose Luis Sert, amis de Le Corbusier, ancien collaborateur en 1929 de son atelier parisien du 35, rue de Sèvres. Enfin, la cinquième anthologie constitue les deux premiers volumes de sa correspondance familiale, réunie par Rémi Baudouin et Arnaud Dercelles, enseignants-chercheurs. Elle totalise pas loin de mille huit cents pages. Quant à la totalité des correspondances publiées, elles représentent quatre mille quatre cents pages imprimées.

Ces archives épistolaires représentent donc la source la plus importante d'informations pour suivre au plus près la vie de l'architecte. La correspondance croisée entre Le Corbusier et ses proches (familles, amis et collaborateurs) permet de mieux comprendre sa formation intellectuelle et artistique, ses cheminement théoriques et professionnels, ses sentiments et émotions face à son destin. Ces lettres révèlent, comme pour tant d'autres artistes majeurs de sa génération, vie publique et vie privée sont imbriquées, au point souvent de ne faire qu'un. C'est donc par ses correspondances que l'on assiste notamment à ses toutes premières réflexions concernant l'architecture et l'urbanisme, la genèse d'une idéologie.

Nous en avons peu parlé, mais ses nombreux ouvrages publiés constituent aussi une source primordiale, qui vient compléter les correspondances. Ceux-ci, très théoriques et formels, permettent de comprendre l'élaboration de sa doctrine qu'il met en

place dans les années 1920-1930 et qui sera tant décriée par les accusateurs du procès. Les auteurs des trois ouvrages de 2015 ont donc également puisé leurs informations dans pas moins de 35 ouvrages, mais aussi dans des rapports de conférences, des entretiens, des interviews filmées à la fin de sa vie, quelques témoignages oraux, etc.

Par ailleurs, Le Corbusier est peut-être l'architecte le plus théorisé de tous les temps avec notamment plus de 400 ouvrages sur le personnage. Les plus fameux figurent également dans les bibliographies de Xavier de Jarcy, François Chaslin et Marc Perelman.

Le livre de François Chaslin a deux particularités; il ne contient pas de notes référencées, ni de bibliographie, ce qui peut paraître étrange pour dresser un 'portrait' d'un homme, basé uniquement sur des écrits. Cela lui sera d'ailleurs fortement reproché par les défenseurs. D'autre part, le critique apporte des informations nouvelles grâce à un travail de recherches sur des archives imprimées mais pour moi, déceler ces nouvelles informations reste énigmatique.

Xavier de Jarcy présentera, dans sa bibliographie, l'ensemble des ouvrages lus de Le Corbusier ; des ouvrages sur Le Corbusier publiés par les historiens et spécialistes dont, pour certains, nous allons parler, des ouvrages généraux, surtout historiques et quelques livres ou publications écrits par des amis et collaborateurs de Le Corbusier. Dans ses avant-propos, Xavier de Jarcy osera d'ailleurs déclarer, après avoir cité une série d'historiens (Jean-Louis Cohen, Marc Perelman, Daniel le Couëdic, Daniel de Roulet, Rémi Baudouï, Robert Fishman, Mary McLeod, Mark Antliff, Nicholas Fox Weber) qui ont tous étudié les relations entre Le Corbusier et le politique : « à tous ces chercheurs courageux et lucides, ce livre doit beaucoup ». Evidemment, il existe de fortes nuances entre les ouvrages de ces chercheurs et celui de Xavier de Jarcy, considéré lui, plutôt comme une compilation sans nuances par la plupart desdits historiens. On ne comprend pas vraiment ce qu'il a voulu dire.

Marc Perelman, pour sa part, a lu des ouvrages généraux, d'architecture, de sociologie, des articles de revue, des essais philosophiques, des ouvrages historiques, des recherches universitaires, etc., dont Le Corbusier n'est pas forcément le cœur du sujet. Sa bibliographie est plus étoffée; la thèse qu'il soutient étant focalisée sur le rapport entre les positions politiques de Le Corbusier et son œuvre théorisée, et donc sur une étude d'une interrelation entre architecture et politique, ses références sont, pour beaucoup, puisées dans les ouvrages de philosophes, de sociologues, dont les études sont consacrées à la critique et théorie de l'architecture. En analysant cette bibliographie, on peut se questionner

sur ce flot de lectures, parfois éloignées du sujet traité (les *Essais de psychanalyse* de Sigmund Freud ont-ils vraiment permis de nourrir sa pensée?).



Alors quelles peuvent bien être les raisons de telles révélations peu glorieuses sur le passé de l'architecte ? Ces publications sont-elles seulement destinées à faire le buzz ? Pourquoi dévoiler — si elles ne l'ont jamais été un jour — ces informations aujourd'hui quand on sait que Le Corbusier est mort en 1965 ? D'ailleurs qu'en est-il de son vivant ?

On le comprend vite, la publication de ces ouvrages à quelques jours de la grande exposition célébrant le cinquantenaire de la mort de Le Corbusier n'est pas un hasard, mais bien une occasion. Si François Chaslin avouera dans un commentaire d'un article du *Monde* qu'il ne désire pas que son ouvrage soit publié à cette période, que c'était un concours de circonstances, on peut imaginer que cela paraissait évident pour les éditeurs qui ont vu par là le moyen de vendre plus.

Olivier Barancy nous le confirme : « En 2015, l'année du cinquantenaire de sa mort, il apparaissait toujours comme l'incontournable référence dans les domaines de l'architecture et même de l'urbanisme, et son influence est encore prépondérante »<sup>18</sup>. Le Corbusier reste un sujet de fascination et d'inspiration pour beaucoup d'artistes aujourd'hui. Mais Olivier Barancy récuse les publications, les livres et les expositions qui lui sont consacrés, toujours élogieusement. Pour lui, pas assez de critique sont portées à son égard. Ainsi, il profite de cette occasion pour faire ce qu'aucun autre auteur, d'après lui, n'a su faire, c'est-à-dire décrire « le monde cauchemardesque que Le Corbusier voulait édifier »<sup>19</sup>. Tout comme Marc Perelman, il veut dénoncer le caractère totalitaire de son urbanisme et « la misère spatiale qu'[elle] a engendrée, non seulement de son vivant mais jusqu'à aujourd'hui »<sup>20</sup>. La dureté de ces mots ne peut que présager une vive réaction du côté des défenseurs de Le Corbusier. Cependant, on se rend compte que la publication de cet ouvrage, en janvier 2017, après la tempête donc, aura suscité beaucoup moins d'enthousiasme dans une polémique déjà bien endormie.

François Chaslin nous présente le propos général de son livre dans les premières pages. Il ne s'agit pas pour lui de faire une énième biographie de Le Corbusier mais de s'engager dans une « promenade en zigzag » dans les écrits et l'œuvre : « Je n'ai pas voulu attenter à la légende, trop y toucher. Simplement rompre quelques enchantements. Ce n'est pas un réquisitoire. Certains le diront. Ce n'est pas un procès mais un portrait »<sup>21</sup>. A travers ses propos, on peut déceler la sincérité de François Chaslin et comprendre que son ouvrage n'est pas né dans un but de créer le débat. Mais il s'avère que c'est la simultanéité des publications qui feront qu'on le rangera dans le même panier, emporté alors dans les tumultes du procès.

Comme François Chaslin, Marc Perelman nous prévient que son essai n'est pas encore une biographie ou monographie sur l'architecte, ni sur ses œuvres. Il confirmera ce qu'on a déjà vu : « Depuis bien trop longtemps et trop rarement, aucune critique n'a été engagée au cœur du projet architectural et urbain de Le Corbusier, laissant ce 'fait architecturale éternel' et urbain sans aucune analyse approfondie, sans examen critique »<sup>22</sup>. Pour Marc Perelman, de l'analyse que l'on fait de la vie et de l'œuvre de Le Corbusier ne ressort que des approches purement descriptive, ou plate-ment historique, en faisant attention à « reconstituer un pseudo contexte pour mieux l'enjoliver ou cacher certains aspects un peu obscurs, peu reluisants, sinon honteux du personnage »<sup>23</sup>. Il nous interpelle sur le large consensus qui dure depuis trop longtemps, qu'il va tenter de le détourner en développant des analyses opposées. Son dessein paraît alors bien ambitieux; montrer la nature exacte de l'humanisme de Le Corbusier et expliquer la révolution qu'il souhaitait.

Tout comme ceux précédemment cités, Xavier de Jarcy, dit vouloir faire connaître la part d'ombre d'un artiste visionnaire, « et de comprendre d'où vient un peu, ou peut-être beaucoup, notre modernité »<sup>24</sup>. Il insinue que personne ne s'est vraiment donnée la peine de lire les écrits de l'architecte, pourtant facilement accessibles à la Fondation Le Corbusier. Sa critique d'un architecte trop adulé « comme s'il n'était qu'un naïf et génial idéaliste, dépourvu de tout point de vue politique » se rapproche en cela de celle d'Olivier Barancy et de Marc Perelman, une sorte de ras-le-bol et une volonté de révéler le véritable visage de l'architecte le plus célèbre du XXe siècle. On peut se demander d'ailleurs si cette vénération de l'architecte n'a pas conduit, en compensation, à dresser un portrait peut-être trop abusif, pas assez modéré.

---

Malgré ces propos montrant la nature des intentions des auteurs, qui semblent donc très proches malgré quelques déviations, on peut repérer d'importantes nuances. D'abord, la nature des écrits; Xavier de Jarcy qui est journaliste aura plutôt tendance à commenter les faits plutôt qu'à les analyser, on peut donc qualifier son ouvrage d'écrit journalistique (il lui sera d'ailleurs reproché de ne pas avoir employé la méthodologie historique); François Chaslin, pour sa part, a procédé à un travail de recherches en décortiquant les correspondances et les revues d'époque, ce qui s'apparente plutôt dans ce cas à un travail de recherche historique; Marc Perelman, par le caractère assez dur de ses propos, dénoncera la conception de l'urbanisme de Le Corbusier en formulant une démonstration sur son caractère totalitaire, ce qui s'approcherait de l'essai à charge.

Bien que le voile soit levé sur l'implication de Le Corbusier dans ces groupuscules aux publications plutôt brutales, sur ses amitiés intellectuelles et ses rapports avec Vichy et envers les régimes autoritaires, chacun se sert de cette base admise par tous pour développer une idée, une relation de cause à effet sur le rapport de ces aspects avec la modernité perçue aujourd'hui.

L'ouvrage de Xavier de Jarcy repose donc sur la méthodologie journalistique. Le livre se présente sous la forme d'une suite de citations de textes de Le Corbusier et de différents écrits des collaborateurs avec qui il publia dans des revues. On peut noter également les passages empruntés aux articles des revues. Ainsi, Xavier de Jarcy fait le rapprochement entre le fascisme, la modernité et nos sociétés actuelles à la fin de son ouvrage : « Or, si le fascisme incarné par Le Corbusier se présente comme une forme de tyrannie au moralisme glacé, dissimulée sous le masque neutre de l'expertise technique, l'engouement actuel pour son œuvre prouve qu'une partie de nos contemporains n'est pas encore prête à sortir du cadre de pensée qui lui a donné naissance, ni même à en prendre conscience »<sup>25</sup>. De fait, encore aujourd'hui, le fascisme lié à la modernité serait bien ancré dans nos sociétés, ce qui expliquerait notre admiration pour le personnage. Mais ce qui dérange le plus Xavier de Jarcy, au fond, c'est le passé dissimulé de Le Corbusier : « Le plus effrayant n'est pas que l'architecte le plus connu

du monde ait été un militant fasciste. C'est de découvrir qu'un voile de silence et de mensonge a été jeté, non seulement sur cette réalité, mais aussi sur la fascisation d'une partie des élites intellectuelles, artistiques et industrielles françaises. [...] Notre pays a toujours autant de mal à voir son histoire en face »<sup>26</sup>. Pour conclure son propos, il en appelle à ce qu'aucune exposition ou publication sur Le Corbusier n'oublie de rappeler sa part d'ombre. Le problème est donc en fait bien plus profond que le sujet ne laisse paraître.

François Chaslin évoque en premier lieu la difficulté de saisir le personnage de Le Corbusier. Son ouvrage se divise en deux parties. La première intitulée « Corbeau » tente de cerner au plus près l'architecte dans la période de l'entre-deux-guerres. François Chaslin s'emploie alors à une présentation fouillée des relations de Le Corbusier, professionnelles ou amicales, des revues auxquelles il a collaboré, de son entourage immédiat. On suit pas à pas chaque personnage et son rapport avec Le Corbusier. L'auteur cite de nombreux articles, de nombreux passages d'ouvrages de l'architecte, un point commun qu'il a avec l'ouvrage de Xavier de Jarcy. Au fil de sa réflexion, la question « Le Corbusier était-il fasciste? » semble de première importance puisqu'à deux reprises, il tente d'y répondre. Malgré tout, il l'esquive : « Il a en tout état de cause participé activement aux travaux d'un groupuscule très soudé qui, durant presque vingt ans, de la création du Faisceau à la débâcle de l'Etat français sinon jusqu'à la Libération, a réfléchi à ce que pouvait être un Etat fort, autoritaire et dirigiste, et qui entendait se situer par rapport au fascisme italien et au nazisme, cela dans un constant déni de la démocratie, avec quelquefois des relents d'antisémitisme et d'eugénisme. Il en était l'un des chefs »<sup>27</sup>. Propos que déformera Antoine Picon, Président de la Fondation Le Corbusier, dans un vif échange avec François Chaslin, nous le verrons.

Puis, concernant ses opinions politiques, le critique ne peut considérer qu'était apolitique « un individu qui, membre du prétendu Comité central d'un groupe qui en 1933 déclarait que son objectif était 'la conquête de l'Etat', a consacré tant d'efforts à cette activité »<sup>28</sup>. Tout cela pour finalement s'interroger, dans une série de questions auxquelles il ne répondra jamais, sur la vision que l'on doit porter face aux productions de Le Corbusier : « Devons-nous les regarder avec inquiétude, dès le moment de leur conception, comme la rêverie fanatique d'un planiste, d'un maniaque, comme l'une des plus extravagantes divagations de l'imagerie fasciste et totalitaire d'un inventeur dont l'apolitisme n'était que théorique, voire un pur mensonge de façade ? »<sup>29</sup>. Par ce questionnement, François Chaslin nous laisse perplexe. Quoi penser ? Au moment où l'on attend une réaction, c'est peut-être la meilleure des ré-

ponses que nous livre le critique, car finalement, ce débat ne peut être tranché, c'est au lecteur d'en décider. La deuxième partie, nommée « Fada » est entièrement consacrée à l'architecte après 1945 et notamment aux Unités d'habitations réalisées à l'époque de la Reconstruction. François Chaslin présente les querelles et controverses à l'époque de leur construction.

L'ouvrage de Marc Perelman possède une autre particularité ; sa démonstration n'amène à aucune conclusion. Le livre se clôt sur un chapitre intitulé « Le stade du spectacle sportif » puis enchaîne sur la bibliographie. Malgré un sentiment de frustration, on le comprend ; le fascisme de Le Corbusier se retrouve dans son œuvre construite. Œuvre et architecte ne font plus qu'un, l'expression d'une époque et d'une vision sombre de la ville, où l'homme devient une machine. L'assurance et l'animosité avec laquelle Marc Perelman nous livre sa vision des choses laisse finalement peu de place à l'interprétation personnelle du lecteur.

A la fin de son ouvrage, Olivier Barancy qui a donc démontré que l'idéologie de Le Corbusier est à l'origine d'un urbanisme ravageur, établit une critique de nos villes occidentales dont les périphéries sont devenues des non-villes, et des villes américaines et asiatiques où l'habitat vertical rivalise avec les bidonvilles. Une misère causée par Le Corbusier. Nous avons donc ici un raisonnement plus ou moins identique à celui de Marc Perelman, mais poussé à l'extrême. Olivier Barancy ouvre le propos en appelant donc les spécialistes à remettre en question leur pratique.



La parution quasi simultanée de ces trois ouvrages a donc suscité de vives réactions de la part de la Fondation Le Corbusier, notamment de son président Antoine Picon, mais également de la part de nombreux historiens, architectes et critiques se sentant impliqués dans le débat. Des réactions qui seront à la hauteur de l'intensité des accusations, relevées par ailleurs par un contexte important de commémoration.

Ainsi les trois ouvrages sont considérés différemment ; quand le livre de François Chaslin est qualifié d'« enquête historique approfondie »<sup>30</sup>, le texte de Xavier de Jarcy est considéré comme un



écrit journalistique, et critiqué comme étant une « une compilation sans nuances »<sup>31</sup>. En effet, le travail d'enquêteur de François Chaslin est apprécié pour son sérieux, malgré sa densité qui confère un aspect un peu inextricable, confus. Le critique opère effectivement de nombreuses digressions. Pour *Le Corbusier : un fascisme français*, la critique tournera d'abord autour du titre, brutal, dépourvu même de point d'interrogation, qui annonce la couleur des propos de l'ouvrage. Les pro-corbuséens dénoncent les raccourcis opérés par Xavier de Jarcy ; Le Corbusier responsable de la médiocrité architecturale des grands ensembles. On lui reprochera d'omettre le contexte d'une époque très complexe. L'ouvrage de Marc Perelman se vante d'une véritable analyse critique des conceptions architecturales et urbaines de Le Corbusier. Pourtant, sa méthode sera critiquée puisqu'il affirme des choses sans avoir enquêté sur les principaux intéressés, les habitants des édifices de Le Corbusier. Son livre est rapproché de celui de Xavier de Jarcy par un genre d'affirmation « rapide et péremptoire »<sup>32</sup>, et un propos plein d'excès qui lui retire une grande part de crédibilité.

Olivier Barancy, qui publie *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences*, et qui n'est clairement pas pro-corbuséen, établit une petite bibliographie commentée à la fin de son ouvrage, intéressante lorsqu'il s'agit de l'évocation de deux des trois ouvrages de 2015 qu'il a donc lus. Concernant le livre de Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, Olivier Barancy n'hésite pas à le décrier : « Ouvrage de circonstance, rapidement écrit par un journaliste de *Télérama*, qui comporte de nombreuses approximations et erreurs. La conclusion assimile pêle-mêle Le Corbusier à quelques-uns de ses contemporains, taxés bien légèrement de fascistes : Giraudoux ou Raoul Dautry, par exemple (sur la base d'une référence à Salazar) »<sup>33</sup>. Des reproches récurrents pour le travail de Xavier de Jarcy. Olivier Barancy semble plus clément quand il s'agit du livre de Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, puisque selon lui, il « a le mérite d'avoir été le premier à dénoncer le totalitarisme de Le Corbusier. Mais il retombe dans les mêmes défauts que dans l'ouvrage précédent : réutilisation d'articles antérieurs, et où la critique psychanalytique appliquée à l'architecture ne convainc guère. Truffé de jargon plus moins philosophique, le texte qui invoque Debord aussi bien que Deleuze, n'arrive pas à la hauteur d'un Henri Lefebvre des années 1960-1970 »<sup>34</sup>. C'est effectivement les deux livres qui se rapproche le plus du point de vue des thèses soutenues. Étrangement, François Chaslin est absent de cette bibliographie, comment Olivier Barancy aurait-il pu faire l'impasse sur *Un Corbusier* ?

Du côté des avocats de Le Corbusier ; Jean-Louis Cohen, architecte et historien, auteur de multiples travaux, affirme pendant un colloque que l'architecte a toujours été dénoncé comme l'agent des totalitarismes ; « Ceci précède beaucoup d'années l'efflorescence de certains pamphlets au nombre duquel je ne compte pas le livre de François Chaslin (...) qui est un ouvrage tout à fait différent, je tiens à le dire »<sup>35</sup>. Même s'il sera quand même critiqué, cet ouvrage est bien mis à l'écart par rapport aux deux autres, rendant ainsi compte du travail de recherche que François Chaslin a mené. Plus tard dans sa conférence, Jean-Louis Cohen ne peut s'empêcher d'intervenir : « Et je dirais aujourd'hui qu'il est intéressant de le regarder — alors que certains des grands esprits qui jugent Le Corbusier du haut de leur tribunal d'opérette croient lire la silhouette d'un fasciste levant le bras dans la silhouette du Modulor — je crois qu'il n'est pas inutile de regarder cette fois la main de ce monument [monument à Paul Vaillant-Couturier] »<sup>36</sup>.

Rémi Baudouï, docteur de l'Institut d'Urbanisme de Paris et docteur de l'Institut d'Études Politiques de Paris, professeur à l'Université de Genève, grand spécialiste de Le Corbusier, ne s'attendait pas à revenir sur ce sujet-ci, qu'il avait déjà exploré il y a longtemps, en 1987 ; « J'y suis revenu évidemment par la publication de deux ouvrages qui nous pose des problèmes scientifiques à destination des scientifiques »<sup>37</sup>. Deux ouvrages ? On imagine bien que Rémi Baudouï évoque ici les livres de Xavier de Jarcy et de Marc Perelman, et que, comme nous l'avons vu avec Jean-Louis Cohen, *Un Corbusier* ne va pas dans le même sac. Rémi Baudouï est aussi celui qui a réuni, avec Arnaud Dercelles, conservateur des archives détenues par la Fondation Le Corbusier, la correspondance familiale en trois volumes. Rémi Baudouï le rappelle : « bien évidemment en ouvrant cette masse énorme avec Arnaud, qui a représenté sept ou huit années de travail, nous ne nous attendions pas à ce que l'on puisse s'en servir comme, j'allais dire, un bottin pour aller puiser quelques citations et les décontextualiser du contexte général de la période de publication »<sup>38</sup>. On note ici un argument qui sera récurrent, presque constant dans la défense de Le Corbusier : la contextualisation. Une critique envers les auteurs qui accusent serait effectivement d'avoir relevé des citations en omettant volontairement le contexte dans laquelle celles-ci ont été pensées et écrites. Un argument que François Chaslin reprendra d'ailleurs en le retournant vers l'autre partie (concernant les adieux de Le Corbusier à Vichy).

Pour l'universitaire, l'important est avant tout de comprendre comme se reconstitue cette historicisation critique de la position fasciste de Le Corbusier et d'où elle vient : « la question est circulaire, nous sommes dans une logique de circulation de critiques dont la question essentielle, c'est de s'interroger ; pourquoi cette

critique revient ? Qu'est-ce le système de sa circulation ? Qu'est-ce qu'elle nous dit au fond, en réalité, moins sur Le Corbusier lui-même que sur la période que nous vivons aujourd'hui ? »<sup>39</sup>. Un argument qui permettra aux pro-corbuséens de se détourner du fond du sujet, de prendre du recul pour dépasser la polémique. Pour eux, c'est bien la modernité architecturale qui est critiquée à travers ces ouvrages, une remise en question d'une période qui aura marqué par sa radicalité.

Trois critiques majeures et communes aux trois ouvrages sont donc établies; premièrement, c'est la simplification outrancière de deux périodes historiques, l'entre-deux-guerres et Vichy; deuxièmement, un surdimensionnement d'évènements faisant de lui une pièce à décharge; puis troisièmement, une simplification abusive du rapport entre idéologie et forme architecturale, que soutient surtout Marc Perelman.

J'ai tout de même entendu, au moment des questions au public lors d'un colloque sur Le Corbusier, un membre du public défendre le livre de François Chaslin face aux critiques des pro-corbuséens alors présents. Pour l'auditeur, le livre de François Chaslin ne lui a pas laissé le sentiment que Le Corbusier était un fasciste, mais que la période à laquelle il a eu affaire était difficile, dramatique. Il notera alors que l'on ne doit pas confondre les ouvrages : «Donc je trouve que la réception frileuse du livre de François, qui se confond avec la réception qui a été faite de deux autres ouvrages qui ne m'ont pas intéressés et que je n'ai pas lu, est vraiment à l'origine de ce malentendu. Je trouve que le livre de François n'a pas eu <inaudible> et d'après la Fondation, a eu une espèce d'accueil hostile qui je trouve, n'honore pas l'ouverture intellectuelle qui est celle de Le Corbusier ».

En réponse Antoine Picon réaffirme que l'ouvrage de François Chaslin n'est pas placé au même rang, il n'a pas, pour lui, le même statut que les deux autres car selon lui, « il y a une écriture de qualité, il y a un vrai projet »<sup>40</sup> même s'il affirme cependant à titre personnel ne pas être d'accord avec certaines de ses interprétations. Le président de la Fondation Le Corbusier note que c'est bien la presse elle-même, qui s'est emparée de polémique, qui l'a amplifiée et qui a eu tendance à regrouper ces trois ouvrages. Il s'adresse à François Chaslin : « Il se trouve quand même que nous avons eu des dizaines et des dizaines d'articles sur le thème <Le Corbusier fasciste> dans lesquels on mettait les trois livres etc. D'ailleurs, si tu as noté, j'ai pris soin, comme j'ai des tendances à la diplomatie, à dire au début que j'allais davantage parler des réactions dans la presse, qui me semblaient plus symptomatiques que des ouvrages eux-mêmes »<sup>41</sup>. Or les critiques dans la presse sont en majorité des articles qui reprennent les thèses énoncées dans les ouvrages mais sous forme

concentrée. On peut donc avoir l'impression que les journaux disent tout et n'importe quoi, ils se fondent tout de même sur ce qu'ils ont lu et entendu. Même s'il faut admettre la pauvreté d'analyse de certains d'entre eux.

« Le Corbusier est, à l'évidence le plus connu de tous les architectes modernes, le plus reconnu aussi non seulement par ses pairs, mais aussi par un ample public associant dans un large spectre qui s'ouvre à partir des fins connaisseurs de l'œuvre jusqu'aux touristes avides de découvrir la modernité architecturale. Ses très nombreux livres sont traduits dans la plupart des langues et nombre de ses réalisations architecturales construites en France et dans une douzaine de pays voudraient ressortir au patrimoine mondial de l'Unesco. Plus les années passent, plus la reconnaissance de Le Corbusier s'amplifie, ce dernier acquérant le statut de Père de la horde des architectes »<sup>42</sup>. Par ces mots, Marc Perelman veut montrer l'importance de la figure presque mythique de Le Corbusier aujourd'hui.

On ne s'étonnera pas alors que les dates anniversaires de la vie et de la mort de Le Corbusier sont les occasions de grandes expositions, rétrospectives, publications, colloques, visites de ses réalisations etc. Pour Marc Perelman, ce sont des « moments privilégiés pour relancer la machine d'un spectacle auquel se vouent sans compter nombre d'*aficionados* et de sectateurs de l'architecte. D'une manière plus générale, le constat est évident d'un profond et puissant courant d'adhésion aux thèses architecturales et urbaines de Le Corbusier, à sa personnalité. Cela ressemble parfois à une grande secte avec son gourou, ses disciples, parfois ses traîtres »<sup>43</sup>.

Les commémorations de 1987 (centenaire de sa naissance) et de 2015 (cinquantenaire de sa mort) sont l'occasion d'expositions — hommages appuyés à Le Corbusier — notamment au Centre Pompidou à Paris, accompagnées de catalogues dont les articles sont rédigés principalement par les membres de la Fondation Le Corbusier.

Le quarantième anniversaire de la mort de Le Corbusier avait également suscité l'intérêt : « [Il] avait permis tout au long de l'année 2005 de découvrir, dans de nombreuses et diverses publications parues à cette occasion, des propos, le plus souvent dithyrambiques tenus vingt ans plus tôt et que l'on avait peut-être oubliés ou que certains, par contre, n'avaient pas pu connaître. A l'époque, en 1985, un flot ininterrompu et presque déraisonnable

de livres s'était en effet déversé dans les librairies pour fêter notre héraut. Souvenirs, anecdotes, tranches d'histoire finement découpées, etc. La plupart de ces ouvrages nous présentaient Le Corbusier comme un démiurge, le Père de la Horde des Architectes, celui par qui l'architecture était en quelque sorte représentée pour une bonne première moitié du XXe siècle »<sup>44</sup>.

Il est vrai que des ouvrages de toutes sortes se sont multipliés depuis quelques dizaines d'années. On a l'impression, comme le fera remarquer Marc Perelman, que plus les années passent, plus la reconnaissance de Le Corbusier s'amplifie. Depuis 2010, ce ne sont pas moins de 221 publications consacrées à l'architecte qui seront éditées, d'après le recensement de la Fondation Le Corbusier. La Fondation Le Corbusier d'ailleurs, qui a pour mission de consacrer l'ensemble de ses moyens à la conservation, à la connaissance et à la diffusion de l'œuvre de Le Corbusier, est très active dans ce domaine, tout comme l'Association des sites Le Corbusier qui a été créée et très mobilisée pour l'inscription de l'œuvre de Le Corbusier sur la liste du patrimoine mondial.

Tout cela nous amène donc à penser qu'un large consensus règne donc sur le personnage de Le Corbusier. Tous ces événements sont là pour continuer à honorer la carrière de l'architecte, qui a eu un rôle prépondérant dans l'établissement du Mouvement moderne dans le monde. Ces occasions permettent également de poursuivre la diffusion de ses idées, qui continuent d'inspirer beaucoup d'artistes, d'architectes, de designers, etc. Son œuvre est également fortement liée à un contexte d'industrialisation, traduisant l'esprit d'une période historique.



Ainsi, en 2015, pour le cinquantenaire de la mort de l'architecte et urbaniste, La Fondation Le Corbusier organise avec le Centre Georges Pompidou une grande exposition, du 29 avril au 3 août 2015, intitulée « Le Corbusier. Mesures de l'homme ». Frédéric Migayrou, directeur adjoint du Musée national d'Art moderne, et Olivier Cinqualbre, conservateur, chef du service architecture du Musée national d'Art moderne, sont les commissaires de l'exposition.

Ce ne seront pas moins de 300 travaux de toutes natures (dessins, peintures, sculptures, maquettes, films et photographies) qui sont rassemblés dans la galerie 2 du musée. La rétrospective rassemble plus de 260 000 visiteurs en trois mois. Elle devance ainsi celles consacrées à Frank Gehry, Charlotte Perriand et Eileen Gray. Assez pour que « Le Corbusier. Mesures de l'homme » devienne l'exposition d'architecture la plus fréquentée du Centre Pompidou (d'après un communiqué).

Mais cette exposition, qui rappelle l'approche humaniste de Le Corbusier, prendra une tournure toute particulière. En cause : la polémique qui sévit depuis déjà quelques semaines, dès la parution des trois ouvrages.

Beaubourg l'avait pourtant affirmé : « Le Centre Pompidou invite le public à comprendre tout l'œuvre de cette grande figure de la modernité à travers la notion de proportion humaine, le corps humain s'imposant comme un principe universel définissant toutes les dimensions de l'architecture et de la composition spatiale »<sup>45</sup>. L'exposition avait donc pour objectif de proposer une nouvelle approche de l'œuvre de l'architecte. Il ne s'agissait donc pas, de quelques manières, de répondre à la polémique en cours, même si nombreux sont les visiteurs qui étaient venus à l'exposition pour tenter d'y trouver des clés de compréhension du personnage.

Les articles fleurissent sur internet, critiquant l'exposition et le manque de contexte historique, politique et social. Un article de Luc Le Chatelier, journaliste à *Télérama* dans la rubrique architecture, évoque « un sentiment de frustration vis-à-vis de cette exposition muséalement irréprochable, mais paradoxalement désincarnée. Les objets sont là, pas le bonhomme avec ses doutes, ses contradictions, ses erreurs. Surtout, il manque le contexte historique, politique et social de ces années 1920-1940, la misère des taudis, la tuberculose, le réel besoin d'hygiène, mais aussi la révolution des matériaux (béton, métal), qui pourraient expliquer le mirage de l'ordre, du propre et du fascisme qui hante alors Corbu. Non pas pour excuser l'architecte ; juste lui rendre son humanité »<sup>46</sup>.

C'est aussi le sentiment de Marc Perelman, dans un article publié par le journal *Le Monde* le 14 mai 2015, intitulé « Le Fascisme architectural de Le Corbusier ». L'universitaire déclare que « l'exposition et le catalogue « Le Corbusier. Mesures de l'homme » auraient dû être une réussite et le lieu d'un débat public. Ils ne le sont pas. Non pas sur le plan de la mise en scène et de leur facture où les moyens sont importants mais, si l'on va à l'essentiel, sur la mise entre parenthèses du contexte politique dans lequel, et bien sûr par lequel Le Corbusier a pensé, projeté, construit, défendu ses propres œuvres »<sup>47</sup>. Marc Perelman se questionne sur la légitimité

de présenter des objets en les sortant du cadre sociopolitique d'où ils ont émergé, sans aucune référence aux positions idéologiques de l'architecte.

On entend même la voix de Serge Klarsfeld, président de l'association « Fils et filles de déportés juifs de France », qui estime que l'exposition au Centre Pompidou devrait montrer toutes les facettes de la personnalité de Le Corbusier. Ce à quoi les organisateurs Frédéric Migayrou et Olivier Cinqualbre ont répondu, par le biais de l'Agence France-Presse, que l'exposition ne traite pas de l'ensemble de l'œuvre de Le Corbusier, soulignant que ses relations avec Vichy ont déjà été traitées lors d'une rétrospective en 1987.

Sur les forums et les commentaires d'articles publiés sur internet, le grand public tient aussi à donner ses impressions et laisse des avis, des points de vue, parfois assez virulents, d'autres plus équilibrés. Je citerai ici deux commentaires de l'article « La charpente fasciste de Le Corbusier » de Marc Perelman, publié dans *Le Monde* le 24 avril 2015.

- « On ne parle pas ici d'un vague et éphémère ralliement à Vichy, comme le rappelle Roger-Pol Droit. Mais d'un engagement idéologique, qui des années 1920 à l'eugénisme de Carrel, de Valois à Winter, conditionne la vision de l'œuvre de Le Corbusier. On ne peut plus faire comme si ces ouvrages n'avaient pas existés en les glissant sous le tapis rouge de Beaubourg. Est-ce bien avec l'argent public que le commissaire de la future exposition décide de taire les authentiques « Mesures de l'homme » ? Est-ce bien avec l'argent public qu'on falsifie l'histoire ? Pourquoi ces oublis et ces défaillances ? Cet article, Droit, Jarcy, nous rappellent qu'en d'autres temps on effaçait les traces d'une histoire qui dérangeait »<sup>48</sup>.
- « C'est très intéressant et rarement mis en avant. Intéressant pas tant pour une donnée biographique que parce que ça éclaire l'œuvre dont l'idéologie de l'ordre et de l'uniformité est une donnée centrale. Passer cela sous silence dans une exposition à Beaubourg sous prétexte qu'on en a déjà parlé en ... 1987 paraît pour le moins de mauvaise foi. Nous sommes en 1987 : combien de gens ont vu cette expo il y a presque 30 ans et s'en souviennent ? »<sup>49</sup>.





Marc Perelman l'assure, « Les institutions ont réagi avec courroux et même mépris ; les individus qui se sentaient atteints ont souvent surréagi avec un certain dédain mâtiné de quelque inquiétude. La démystification d'un leader idéologique, la mise à nu du chef ébranlent toujours fortement, mortifiant les épigones »<sup>50</sup>. L'architecte chercheur est convaincu que les pro-corbuséens refusent d'admettre ces vérités avérées, il analyse leur réaction et les procédés employés pour, selon lui, dissimuler les faits : « Les procédés rhétoriques employés par les sectateurs de leur 'Maître' ont directement à voir avec le concept de fausse conscience et se présentent dans les termes suivants : l'omission, le maquillage, la minimisation ou l'oubli (principalement par le refoulement des positions politiques de Le Corbusier qui n'auraient bien sûr rien à voir avec son génie créateur) ; le déni (par la déformation ou la dérision des propos critiques) ; la justification (le contexte de l'époque est toujours difficile et complexe sinon insupportable, la crise est là, incontournable) »<sup>51</sup>. C'est la 'culture de l'excuse', selon ses propres termes. Marc Perelman va même jusqu'à relever les procédés rhétoriques employés par les défenseurs de Le Corbusier. Il prend l'exemple de Paul Chemetov qui nie tout d'abord avant de rejeter la faute sur le contexte complexe de l'époque puis admet une généralité, celle que tous les architectes étaient vichystes. Pour Marc Perelman, « Chaque moment du raisonnement ignore le précédent ; l'univers de ce raisonnement n'appartient donc pas au monde de la dialectique ; c'est l'univers de la mauvaise abstraction »<sup>52</sup>.

Michel Guerrin, journaliste au *Monde*, racontera dans un article les réactions des membres de la Fondation Le Corbusier face à ce déferlement d'attaques et de critiques. Dans « Du béton et des plumes », il avoue que poser la question 'Le Corbusier était-il fasciste' au Centre Pompidou, « ce sanctuaire de l'art moderne, revient à y jeter une boule puante »<sup>53</sup>.

La veille de l'ouverture de l'exposition, lors de la conférence de presse le 28 avril 2015, Frédéric Migayrou veut mettre les choses au clair en commençant par 'les questions qui fâchent' : « Nous ne sommes pas les avocats du Corbusier. Nous n'avons pas à nous justifier par rapport à des ouvrages qui relèvent du tabloïd »<sup>54</sup>, a-t-il affirmé, en précisant que cette polémique n'entraîne pas dans l'angle d'approche de l'exposition, qui n'est pas une monographie,

et sur laquelle ils travaillaient depuis trois ans. Le commissaire d'exposition souligne à propos des accusations de passé fasciste de Le Corbusier : « Cela mérite des recherches approfondies pour savoir si l'on peut lui attribuer une quelconque implication dans le régime de Vichy mais plus largement pour comprendre la position de tous les architectes et les urbanistes dans cette période trouble de l'histoire »<sup>55</sup>. Il insiste bien sur la volonté d'une véritable recherche historique, en opposition avec le travail de journaliste de Xavier de Jarcy par exemple. Ce travail demandera donc un temps important de relecture de ses écrits, de recherches auprès de ses archives afin de déterminer le contexte social, politique, institutionnel de l'époque.

C'est durant cette même conférence de presse, que le Centre Pompidou et la Fondation Le Corbusier ont donc annoncé, un peu à la hâte, la tenue en 2016 d'un grand colloque pour comprendre la position de Le Corbusier et de ses contemporains architectes et urbanistes durant les années 1930, la guerre et la reconstruction ; « de quoi saisir l'influence de ces temps obscurs sur la création artistique d'hier et, donc, sur celle d'aujourd'hui »<sup>56</sup>, annonce le magazine d'architecture *AMC* dans un article intitulé « Le Corbusier, roi déchu ? ». « Loin des titres fracassants et des propos simplificateurs », la Fondation Le Corbusier appelle à une approche « sereine et scientifique »<sup>57</sup> d'une période particulièrement complexe, tant en termes politiques que culturels.

- « Alors que des publications récentes questionnent les aspects biographiques de la vie et de la pensée de Le Corbusier durant les années 30, la guerre et la reconstruction, il apparaît nécessaire qu'un véritable travail scientifique soit mené afin d'apprécier au plus près une période de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme qui n'a jamais fait l'objet d'une analyse historique complète »<sup>58</sup>.

#### Communication officielle du Centre Pompidou

La Fondation Le Corbusier réagit également de son côté, sur son site internet, dans un communiqué de presse intitulé « Mise au point », un titre qui laisse transparaître, on le comprend, un sentiment de fermeté et de volonté de mettre les choses au clair. C'est dans cet article, écrit par Antoine Picon, président de la Fondation que les termes de 'procès', de 'procureurs', de 'condamnation sans appel' etc. sont utilisés et seront repris dans la presse, par les pro autant que par les anti-corbuséens, mettant en scène le décor d'un véritable procès.

Cette mise au point rappelle que la majorité des documents écrits par Le Corbusier sont disponibles. Soit ils ont été publiés de son

vivant, soit ils sont à la disposition des chercheurs, « sans entrave »<sup>59</sup>. La Fondation rappelle par ailleurs que « ce procès n'est pas nouveau et des historiens français et étrangers ont déjà eu l'occasion de s'exprimer à de nombreuses reprises sur les différents chefs d'accusation portés contre l'architecte »<sup>60</sup>. D'ailleurs, leurs conclusions sont en général beaucoup plus nuancées que ce que suggèrent, « sans aucune analyse sérieuse, les titres fracassants et les propos simplificateurs qu'on peut lire ici et là dans la presse »<sup>61</sup>. Elle condamne ainsi des présupposés idéologiques sans démonstrations rigoureuses.

Antoine Picon rappelle les missions de la Fondation. Elle ne constitue en aucun cas une secte regroupant des fanatiques. Effectivement, si les membres portent un jugement positif sur l'œuvre de Le Corbusier, cela ne doit pas mener à « sous-estimer ou à masquer certains traits de caractère et certains comportements de l'architecte ». Mais ce qu'elle regrette, c'est bien l'utilisation, encore une fois, de citations sorties de leur contexte, « érigées en preuves décisives, en totale contradiction avec les règles les plus élémentaires de la recherche historique »<sup>62</sup>.

D'autre part, le fait d'utiliser certains traits de caractère pour condamner l'ensemble de l'œuvre de Le Corbusier est assez réducteur. Antoine Picon invite à passer-oltre la polémique et à reconnaître plutôt sa richesse intellectuelle et plastique « qui la rend irréductible aux jeux de l'idéologie et du pouvoir »<sup>63</sup>, quand il décrit en même temps le succès des grandes expositions consacrées à son œuvre architecturale et plastique.

Antoine Picon refuse que l'on critique violemment des réalisations dans lesquelles des populations vivent, travaillent, et ne se reconnaissent pas dans les portraits dressés de leurs logements. Il essaye de persuader en citant l'émotion commune éprouvée face « au contact de créations architecturales majeures où la virtuosité spatiale sait se mettre au service de l'homme »<sup>64</sup>. D'ailleurs l'œuvre de Le Corbusier n'est pas qu'angles droits, répétitions indéfinies. Elle se nourrit des références à la nature, aux courbes du corps humains.

---

La parution de ces trois ouvrages au printemps 2015 et la polémique qui s'en est suivie surviennent en plein processus d'inscription de certaines réalisations de Le Corbusier sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Certains agitateurs ont effectivement mis en lien la polémique sur Le Corbusier et l'inscription d'une partie de ses œuvres sur la liste. Celle-ci a-t-elle eu une influence sur le bon déroulé des événements ?

De manière générale, nous nous intéresserons ici à la procédure d'inscription d'un site. Quelle est la vocation d'une telle inscription ? Que signifie-t-elle au-delà de la reconnaissance et de la protection patrimoniale ?

L'Unesco, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, a pour vocation la coordination de la coopération internationale dans les domaines de l'éducation, la science, la culture et la communication. Par ce moyen, elle renforce les liens entre les nations et les sociétés pour que chacun grandisse dans un environnement culturel riche de diversité où le patrimoine sert de trait d'union entre les générations et les peuples.

L'Unesco a pour objectif, selon son acte constitutif de « contribuer au maintien de la paix et de la sécurité en resserrant, par l'éducation, la science et la culture, la collaboration entre nations, afin d'assurer le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'Homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion, que la Charte des Nations unies reconnaît à tous les peuples »<sup>65</sup>.

L'inscription d'un bien sur la Liste du patrimoine mondial de l'humanité sous-entend un symbolisme répondant à une certaine légitimité. En effet, contrairement à une inscription au titre des Monuments historiques qui, elle, est une obligation (on impose la protection), une inscription sur la liste de l'Unesco revêt un caractère qui relève de la morale. C'est un bien universel, qui appartient désormais à tous les peuples du monde, sans tenir compte du territoire sur lequel il est situé. Ce patrimoine culturel et/ou naturel est considéré comme ayant une valeur exceptionnelle pour l'humanité, cela fait l'objet d'un traité international intitulé « Conven-

tion concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel », adopté par l'Unesco en 1972.

On peut donc s'interroger sur l'existence et la pertinence de valeurs universelles susceptibles de transcender les distinctions particulières et justifiant, dans le champ patrimonial, la perte symbolique et/ou réelle de propriété qui sous-tend l'entrée d'un bien dans le corpus des bâtiments et des sites labellisés « patrimoine de l'humanité ». La labellisation est accompagnée d'un discours de légitimation fondé sur l'universel, faisant fi des réalités culturelles, sociales et économiques du pays concerné.

Ainsi, quand on sait que certains admettent aujourd'hui que Le Corbusier était un fasciste notoire, si on considère ces propos comme avérés, la question peut être posée. L'inscription en juillet 2016 sous l'appellation « L'Œuvre architecturale de Le Corbusier, une contribution au mouvement moderne » est-elle morale ? Qu'a-t-on inscrit, l'œuvre construite de Le Corbusier ou la pensée, l'idéologie qui a participé à la naissance du Mouvement moderne ?



La Fondation Le Corbusier, avec l'Association des sites Le Corbusier, tentait depuis longtemps de faire inscrire l'œuvre architecturale de Le Corbusier sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Une proposition qui est la première entièrement consacrée à l'œuvre d'un architecte du XXe siècle.

Le dossier d'inscription mettra plus de 10 ans à se construire et à être accepté par le Comité du patrimoine mondial de l'Unesco.

Portée par la France et cinq autres pays (Allemagne, Argentine, Belgique, Japon, Suisse), cette proposition d'inscription soulève des questions qui dépassent l'œuvre de Le Corbusier et interrogent le monde du patrimoine sur le contenu d'un dossier concernant l'architecture moderne. Ainsi, comment prendre en compte l'œuvre d'un architecte moderne dans une candidature au patrimoine mondial ? S'agit-il de sélectionner quelques œuvres considérées comme 'monuments majeurs' ou s'intéresser à une série plus complète de réalisations architecturales ?

Une première candidature en janvier 2007 a échoué, sans donner d'explications. Elle regroupait des réalisations réparties sur six pays, constituant une 'série dépareillée' : vingt-deux œuvres, dont quatorze en France. Ajournée par le gouvernement français au

profit des sites bâtis par Vauban dont on fêtait le tricentenaire de la mort, la candidature était recalée à Séville en 2009.

La série est construite par une sélection rigoureuse d'éléments significatifs, dont l'ensemble représente une contribution exceptionnelle. La question de la série soulève donc une autre interrogation. La série proposée à l'inscription est-elle complète, doit-on retirer des biens, en ajouter ?

La décision de Séville en 2009 évoquait les textes qui régissent le patrimoine mondial : ce qui ne fonctionne pas c'est que « La valeur universelle exceptionnelle ne repose pas sur la valeur universelle des biens mais sur le lien qui les unit »<sup>66</sup>. Ici, ce lien est la pensée créatrice de Le Corbusier.

En réalité, c'est bien cette notion de 'série' qui dérange le Conseil. « Distinguer l'ensemble d'une œuvre en ce qu'elle présenterait une contribution unique aux valeurs du mouvement moderne, l'ICOMOS (Conseil international des monuments et des sites, chargé pour l'Unesco d'expertiser les dossiers) s'y refuse »<sup>67</sup>. Sinon, Aalto, Gropius, Mies Van der Rohe ou Frank Lloyd Wright pourraient revendiquer le même traitement.

Plus grave, les sites retenus refléteraient mal l'œuvre du maître puisqu'aucune intervention d'urbanisme n'a été retenue. Comment justifier l'exclusion de la ville indienne de Chandigarh, entièrement conçue par Le Corbusier ? L'ICOMOS demandera donc de revoir le dossier. Les critiques quant au dossier de candidature étaient telles, que les défenseurs du projet finirent par se convaincre que l'opposition technique cachait une hostilité esthétique définitive.

Représentée à Paris en 2011 et avec trois sites retirés par rapport à 2009, la candidature est ajournée une nouvelle fois, « les experts estimant qu'une douzaine de ces réalisations n'avaient 'clairement rien d'exceptionnel' et ne servaient que de 'jalons le long d'un voyage architectural' »<sup>68</sup>, selon François Chaslin. Olivier Barancy quant à lui, affirme que c'est l'appellation 'œuvre urbanistique' qui ne convenait pas. Pour le maire de Firminy qui préside l'Association des sites Le Corbusier, le dossier pour 2016 « a été rebâti en tenant compte des observations des experts, notamment la réduction du nombre de sites contenus dans la série bien qu'elle inclue un nouveau pays, l'Inde »<sup>69</sup>. Une des principales évolutions du dossier en 2016 est l'intégration d'un ensemble urbain de trois bâtiments du Capitole de Chandigarh, soutenu par les autorités fédérales indiennes. Par ailleurs, il fallait démontrer comment l'œuvre de Le Corbusier eut une influence prépondérante sur la diffusion des idées du Mouvement moderne dans le monde entier.

Le dossier est soutenu par la Fondation Le Corbusier, qui en as-

sure la coordination et par l'ambassadeur de France auprès de l'Unesco, Philippe Lalliot. Finalement c'est bien le 17 juillet 2016 que les dix-sept sites ont été inscrits au Patrimoine mondial sous l'appellation « L'Œuvre architecturale de Le Corbusier, une contribution exceptionnelle au Mouvement Moderne ».

Dix des dix-sept œuvres sont situées en France, deux en Suisse, et dans cinq autres pays : la Belgique, Allemagne, Argentine, Japon, Inde.

Les 17 sites Le Corbusier inscrits sur la liste de l'Unesco (dans l'ordre chronologique de leurs réalisations) :

- Maisons La Roche et Jeanneret, Paris, France (1923)
- Petite villa au bord du lac Léman, Corseaux, Suisse (1923)
- Cité Frugès, Pessac, France (1924)
- Maison Guiette, Anvers, Belgique (1926)
- Maisons de la Weissenhof-Siedlung, Stuttgart, Allemagne (1927)
- Villa Savoye et loge du jardinier, Poissy, France (1928)
- Immeuble Clarté, Genève, Suisse (1930)
- Immeuble locatif à la Porte Molitor, Boulogne-Billancourt, France (1931)
- Unité d'habitation, Marseille, France (1945)
- Manufacture à Saint-Dié, Saint-Dié-des-Vosges, France (1946)
- Maison du Docteur Curutchet, La Plata, Argentine (1949)
- Chapelle Notre-Dame-du-Haut, Ronchamp, France (1950)
- Cabanon de Le Corbusier, Roquebrune-Cap-Martin, France (1951)
- Complexe du Capitole, Chandigarh, Inde (1952)
- Couvent Sainte-Marie-de-la-Tourette, Éveux, France (1953)
- Musée National des Beaux-Arts de l'Occident, Tokyo, Japon (1955)
- Maison de la Culture de Firminy, Firminy, France (1953)

Pour certains, les échecs répétés de la candidature étaient étroitement liés aux débats qui animaient les historiens et critiques non seulement sur les œuvres mais aussi sur la vie de l'architecte. Les articles de presse font volontiers le rapprochement, tel que l'article du journal *L'Est Républicain* intitulé « Les révélations sur le passé vichyste de Le Corbusier, une menace pour le classement Unesco de la chapelle de Ronchamp ». Ou encore cette tribune publiée par *Télérama* dont Xavier de Jarcy et Luc Le Chatelier sont les auteurs : « Le Corbusier labellisé Unesco : bonne nouvelle ou moment d'égarement ? » dans lequel Xavier de Jarcy, après avoir pesé le pour et le contre, conclut subtilement « Le Corbusier, classé Unesco, labellisé facho »<sup>70</sup>. On peut citer également l'article de l'hebdomadaire *L'Obs*, « Le Corbusier inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco, entre consécration et aversion » qui s'interroge sur la nature de l'œuvre, « avant-gardisme ou fascisme ? »<sup>71</sup>. L'auteur, Garance Muñoz, ne tranche pas, mais ce qui compte le plus finalement, c'est que les œuvres perdurent malgré la critique.

Pour Jean Martinage, maire d'Éveux, où se situe le couvent de La Tourette, la polémique sur Le Corbusier allait et venait au gré des candidatures : « Comme un fait du hasard, c'est toujours quand le dossier de classement au patrimoine de l'Unesco avance qu'on ressort cette polémique. Ça sort comme ça, puis ça s'étouffe. On l'a eue une, deux, trois fois... Ça nous embête un peu, on aimerait que ce soit la dernière fois et que le classement soit décroché »<sup>72</sup>. Il pense en effet que l'on doit dissocier l'homme de son travail : « Je déconnecte les deux. Aujourd'hui, il y a une œuvre qui est reconnue internationalement. Le Corbusier est une référence. C'est cette œuvre qu'il faut apprécier. Ce qu'il a pu faire, ce n'est pas le sujet »<sup>73</sup>.

Le premier adjoint au maire de Ronchamp mais aussi vice-président de l'Association française des sites Le Corbusier, Benoît Cornu, qui travaillait à l'inscription de la Chapelle Notre-Dame du Haut, ne cachait pas non plus son inquiétude dans *L'Est Républicain*. Il avait déclaré que « cette polémique n'est pas la bienvenue »<sup>74</sup>. Pour lui c'est sûr, c'est un coup éditorial.

Marc Petit l'affirme, le débat reste purement franco-français et la dimension de l'Unesco est internationale, aucune chance donc d'ébranler les débats. Par ailleurs l'« l'Unesco ne classe pas des personnes mais classe des œuvres »<sup>75</sup>. Justement, c'est une des critiques que le dossier avait reçu à Séville en 2009; une candidature trop orientée autour de l'idéologie urbanistique et de la personnalité de l'architecte et pas assez sur ses œuvres construites.



L'Unesco décrit l'Œuvre architecturale de Le Corbusier comme témoignant de l'invention d'un nouveau langage architectural en rupture avec le passé. Des édifices qui ont été réalisés sur un demi-siècle, tout au long de ce que Le Corbusier a nommé une 'recherche patiente'. Le Complexe du Capitole à Chandigarh (Inde), le Musée national des Beaux-arts de l'Occident à Tokyo (Japon), la Maison du Docteur Curutchet à La Plata (Argentine) ou encore l'Unité d'habitation de Marseille (France) reflètent les solutions que le Mouvement moderne a cherché à apporter, au cours du XXe siècle, aux enjeux de renouvellement des techniques architecturales, afin de répondre aux besoins de la société. Ces chefs-d'œuvre du génie humain attestent également de l'internationalisation de la pratique architecturale à l'échelle de la planète.



Pour figurer sur la Liste du patrimoine mondial, les sites doivent avoir une valeur universelle exceptionnelle et satisfaire à au moins un des dix critères de sélection.

Mais avant cela, cette valeur universelle exceptionnelle regroupe deux critères majeurs : L'intégrité et l'authenticité, nous ne les développerons pas ici.

Ces critères sont expliqués dans les orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial qui est, avec le texte de la Convention, le principal outil de travail pour tout ce qui concerne le patrimoine mondial. Les critères sont régulièrement révisés par le Comité pour rester en phase avec l'évolution du concept même de patrimoine mondial.

Jusqu'à la fin de 2004, les sites du patrimoine mondial étaient sélectionnés sur la base de six critères culturels et quatre critères naturels. Avec l'adoption de la version révisée des Orientations, il n'existe plus qu'un ensemble unique de dix critères.

Dans le cas de Le Corbusier, l'ensemble des dix-sept sites inscrits sur la liste du patrimoine mondial répondent à trois critères :

(i) : Représenter un chef-d'œuvre du génie créateur humain.

(ii) : Témoigner d'un échange d'influences considérable pendant une période donnée ou dans une aire culturelle déterminée, sur le développement de l'architecture ou de la technologie, des arts monumentaux, de la planification des villes ou de la création de paysages.

(vi) : Être directement ou matériellement associé à des événements ou des traditions vivantes, des idées, des croyances ou des œuvres artistiques et littéraires ayant une signification universelle exceptionnelle.

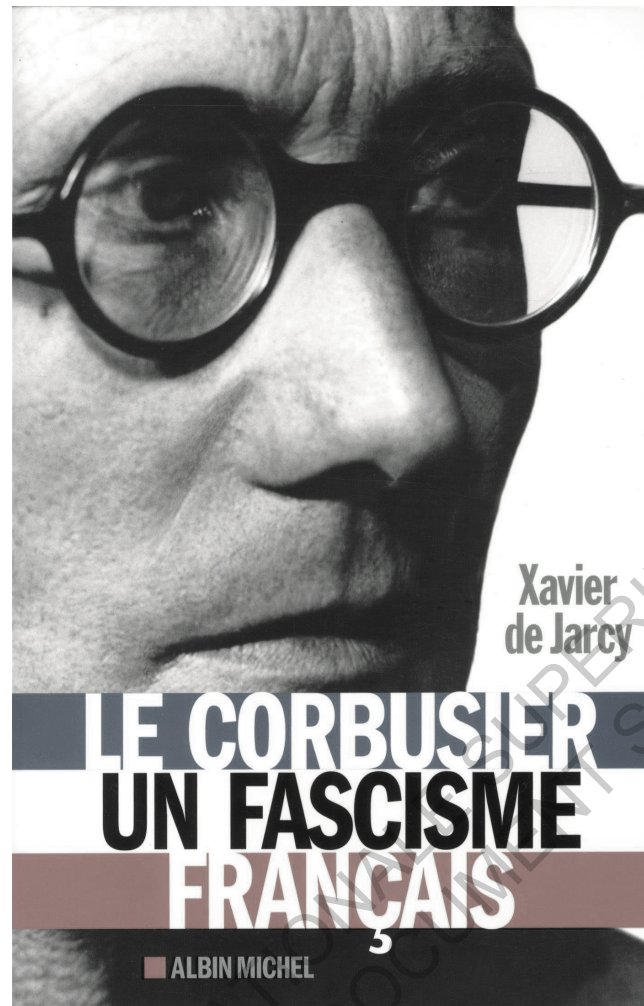
Les conséquences d'une telle labellisation ne sont pas négligeables. L'inscription d'un site sur la liste du patrimoine mondial suscite autour du site et de ses valeurs exceptionnelles une prise de conscience et une curiosité inévitables. C'est avant tout un moyen pour les collectivités locales de faire valoir un enjeu de notoriété et d'attractivité. Pour le maire de Firminy Marc Petit, l'objectif d'une telle inscription est de « donner à l'œuvre de cet architecte franco-suisse qui a révolutionné l'architecture moderne

une dimension encore plus internationale, ce qui est justifié car il avait une vision planétaire et ses réalisations sont présentes sur quatre continents »<sup>76</sup>.

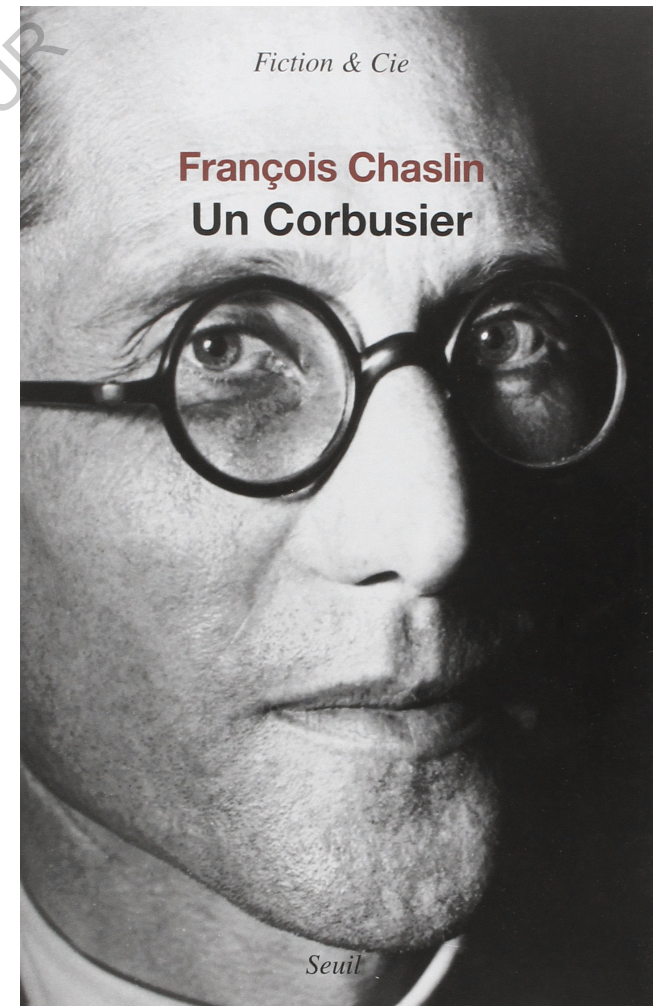
Dès lors, la hausse importante de la fréquentation touristique est inévitable. Ce qui n'est pas sans dommages pour les œuvres fragiles (on pense notamment au Cabanon de Le Corbusier, à Roquebrune-Cap-Martin). D'où de nécessaires aménagements à venir qui risquent fort de dénaturer le lieu.

Aujourd'hui, le concept de patrimoine mondial est bien compris, au point que les sites inscrits sur la liste sont un véritable aimant pour la coopération internationale et peuvent recevoir une aide financière de diverses sources pour des projets de conservation du patrimoine. Ainsi, un avantage majeur de la labellisation est d'avoir accès au Fonds du patrimoine mondial. Chaque année, environ un million de dollars sont alloués pour aider des Etats parties à identifier, préserver et promouvoir des sites du patrimoine mondial. Les sites inscrits sur la Liste du patrimoine mondial bénéficient aussi de l'élaboration et de la mise en œuvre de plans de gestion qui définissent des mesures de préservation et des mécanismes de suivi adéquats. En complément, des experts peuvent également assurer la formation technique de l'équipe locale de gestion du site. Enfin, l'inscription d'un site sur la liste du patrimoine mondial entraîne une plus grande sensibilisation du public au site et à ses valeurs exceptionnelles, ce qui renforce les activités touristiques sur le site. Bien planifiées et organisées conformément aux principes du tourisme durable, celles-ci peuvent être une source majeure de fonds pour le site et l'économie locale.

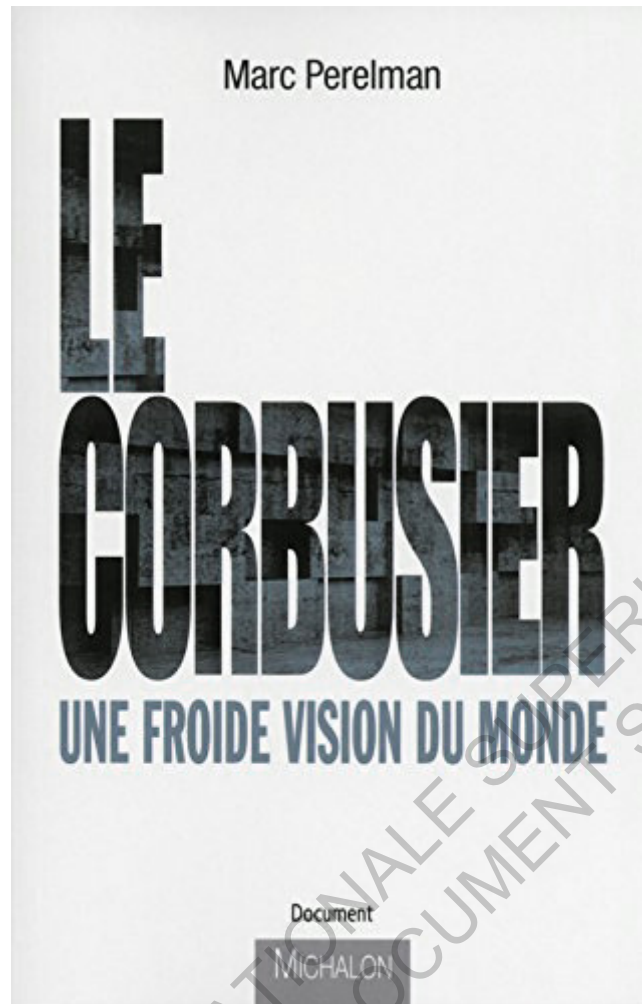
Bien évidemment, cette masse touristique va poser problème, car dans les édifices de Le Corbusier, des gens vivent, travaillent. Dans le même article de *l'Obs* « Le Corbusier inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco, entre consécration et aversion », la journaliste Garance Muñoz affirme que « depuis que Marseille a été capitale européenne de la culture en 2013, la Cité radieuse est même devenue le troisième lieu le plus visité de la ville, après Notre-Dame-de-la-Garde et le MuCEM. Un patrimoine vivant, comme le souhaite l'Unesco, mais que les habitants ne veulent pas voir se transformer en zoo architectural »<sup>77</sup>. Le comité reconnaît que ces usages posent la question de ceux qui l'utilisent. Il a justement demandé, en 2009, que les collectivités locales « améliorent la délimitation des zones tampons » et « mettent en place des plans de gestion »<sup>78</sup>. A suivre, donc...



Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, Paris, Editions Albin Michel, 2015.



François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Editions du Seuil, Fiction & Cie, 2015.



Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, Paris, Editions Michalon, 2015.



Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences*, Marseille, Editions Agone, 2017.



Visuel de l'exposition « Le Corbusier : Mesures de l'homme », Paris, 2015.  
(Crédit photographique : © Centre Pompidou, Mnam-Cci, Dist. RMN-Grand Palais / Gisèle Freund, reproduction de Guy Carrard - © RMN gestion droit d'auteur / Fonds MCC / IMEC).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



## DES RÉVÉLATIONS QUI NE SONT POURTANT PAS NOUVELLES

---

Même de son vivant, l'ambiguïté de la relation de Le Corbusier au politique a toujours été au cœur des débats, tout comme l'esthétique de son architecture et la dureté de son urbanisme.

Effectivement, Jean-Louis Cohen le note : « Pour les publicistes conservateurs des années 30, Alexander van Senger et Camille Mauclair, il était un dangereux 'cheval de Troie du Bolchévisme' tandis que certains communistes voyaient en lui à l'inverse un propagandiste du capitalisme le plus débridé »<sup>79</sup>. Les arguments utilisés par Senger feront mouche aux mains des adversaires de Le Corbusier à Alger, puis à Vichy. On se sert de cette réputation de communiste pour l'empêcher de travailler. Cela montre à quel point « les contresens affleurent, dès lors que ses rapports à la politique sont saisis à partir de citations tronquées et de lectures partiales »<sup>80</sup>.

Mais ce sont quelques historiens qui, dans les années 1980, vont se pencher sur la question. Pourquoi avoir attendu une quinzaine d'années avant d'ouvrir le débat ? François Chaslin dira, dans *Un Corbusier*, que ceux qui parlaient dès la mort de Le Corbusier étaient considérés comme irrespectueux; « avec toujours cet argument : 'on attaque un mort' »<sup>81</sup>.

Jean-Louis Cohen qui nomme la polémique d' « hystérie anti-Corbu »<sup>82</sup> s'étonne : « En l'espace d'un printemps, il est devenu en 2015 un suppo du fascisme. Sans remonter à ses vieux procès, il y a pourtant longtemps que ses positions avaient été exposées par des chercheurs comme Robert Fischman, Stanislaus von Moos, Mary McLeod ou Rémi Baudouï »<sup>83</sup>. Robert Fischman, historien américain, professeur à l'*University of Michigan* près de Détroit, est l'auteur de *L'Utopie urbaine au XXe siècle : Ebenezer Howard, Franck Lloyd Wright, Le Corbusier*, publié aux Editions Mardaga en 1979. C'est un des premiers historiens à avoir étudié la question du planisme de Le Corbusier et de la recherche d'une autorité capable de lui faire confiance pour réaliser ses plans. Il a aussi

analysé le séjour à Vichy et la désillusion qui s'en est suivie pour l'architecte.

On peut même ajouter à la liste Daniel Le Couëdic, historien, professeur à l'Institut de géoarchitecture de Brest, et son célèbre article « Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier », publié dans la revue *Urbanisme*, n°223, en février 1988. Ou encore Marc Perelman qui publie un premier ouvrage sur Le Corbusier en 1986, *Urbs ex machina: le courant froid de l'architecture*.

Plus tard, Mark Antliff a travaillé sur la question du fascisme en France dans son livre *Avant-Garde Fascism: The Mobilization of Myth, Art and Culture in France, 1909-1939*, en 2007. On peut également citer Daniel de Roulet qui s'est intéressé au séjour à Vichy dans son ouvrage *Un Glacier dans le cœur*, publié aux Éditions Métropolis en 2009; ou encore Nicholas Fox Weber avec sa biographie, *C'était Le Corbusier*, publiée en 2009 aux éditions Fayard.

On peut donc n'être qu'étonné lorsque Xavier de Jarcy lance dans son préambule : « En France, jusqu'à aujourd'hui, aucun texte n'avait regroupé ni resitué dans leur contexte les éléments historiques et critiques éclairant sous l'angle politique sa pensée et son action »<sup>84</sup>. Étrange commentaire, lorsqu'il liste ensuite l'ensemble des historiens ayant travaillé sur cet aspect de Le Corbusier : « De nombreux auteurs se sont pourtant penchés sur son cas. (...) Mais le fruit de leurs réflexions n'est pas encore parvenu jusqu'au grand public »<sup>85</sup>. Mais ce qui paraît vraiment déranger Xavier de Jarcy dans tous ces écrits, c'est le fait qu'« aucun d'eux n'a vraiment mis l'accent sur cette réalité : le Corbusier n'agit pas seul, mais fait partie d'un groupe d'activistes. Il s'inscrit dans un projet politique qui le dépasse, et qui vise à faire triompher en France sous une forme nouvelle et technologique, les valeurs traditionnelles de la terre, de la famille et du métier. C'est ainsi qu'il conçoit un urbanisme autoritaire, fruit d'un scientisme bétonné de bonnes intentions, théorisé au cours des années 30 dans les revues captivées par le mussolinisme et fort compréhensives envers l'hitlérisme »<sup>86</sup>.

Pourtant, c'est bien Robert Fishman, en 1979 qui affirme : « A mesure que le temps passait, Le Corbusier mit d'abord en cause, puis abandonna 'la vérité indiscutable' de la liberté individuelle et s'allia aux opposants de la démocratie. Il en vint à croire que seul un gouvernement doté de pouvoirs dictatoriaux pourrait commencer une ère d'harmonie »<sup>87</sup>. Et Daniel Le Couëdic, qui dira en 1988 à propos de son implication dans les revues *Plans* et *Prélude* : « Il fut, au contraire, l'un des plus passionnés et des plus actifs sur la brèche : des faits et des témoignages l'établissent clairement »<sup>88</sup>.

Rémi Baudouï, en 1987, évoque, dans son article « Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre » dans *Le Corbusier: une encyclopédie* de Jacques Lucan, son séjour auprès du pouvoir français durant la Seconde Guerre mondiale. L'historien nous avance qu'« en 1963, peu de temps avant sa disparition, des historiens ont affirmé qu'il avait été membre du Faisceau de Georges Valois. Rien n'étayé encore ce propos »<sup>89</sup>. Pourtant, l'article est publié huit ans après l'ouvrage de Robert Fischman qui prétend que Le Corbusier a bien été membre du mouvement Le Faisceau de Georges Valois à la fin des années 1920.

Ainsi, la posture des pro-corbuséens, on l'entendra souvent, était de dire 'on le savait déjà', ce qui a tendance à énerver les auteurs des ouvrages de 2015. Mais Michel Guérin, dans son article « Du béton et des plumes » a raison de poser la question : « Car qui savait, hormis un carré de spécialistes ? »<sup>90</sup>.



Mary McLeod est professeur d'architecture à *Columbia University* à *New York*. Cette chercheuse américaine a mené une étude qualifiée par Xavier de Jarcy d'« étude la plus complète à ce jour »<sup>91</sup> sur le parcours de Le Corbusier des années 1920 à Vichy. Cette recherche constitue sa thèse et sera publiée en 1985.

Frédéric Migayrou, conservateur au Centre Pompidou, responsable du service architecture, pour contrer les déclarations des auteurs des ouvrages de 2015 qui affirmaient apporter des éléments nouveaux concernant cette période, nous dit quelques mots sur la thèse de la chercheuse américaine lors d'une conférence dans le cadre du colloque de 2016 : « Je vais très vite passer la dessus, c'était juste pour vous montrer qu'on avait publié beaucoup de texte, le Centre Georges Pompidou, sur Le Corbusier et Vichy et je veux venir sur ce texte qui est très important. C'est la thèse de Mary Mac Leod. Tout le monde en parle mais en fait personne ne l'a lu. Moi je suis craintif, pourquoi trois personnes l'ont lu ? Et donc moi je l'ai lu aussi et c'était très intéressant de la lire puisque j'ai découvert qu'en fait, tout ce qui semble une découverte aujourd'hui, une énorme découverte, c'était dans cette <inaudible> une thèse extrêmement bien faite parce qu'il s'agit pas simplement de dire 'le Redressement français existait, le Corbusier l'a côtoyé hein, il a côtoyé les communistes, il a côtoyé le Faisceau, il était de la partie pour la revue *Grand' route, Plans, Prélude*,

*l'homme réel*, tout est mentionné, tout est mentionné déjà ici'. Mais Mary McLeod, elle va voir les agendas, si ils se sont rencontrés, s'ils se sont parlés, quels ont été les échanges épistolaires, si Le Corbusier a adhéré ou pas adhéré; parfois il dit 'non, non moi je suis pas fasciste, j'adhère pas au truc', la façon dont on s'empare de ses idées pour les publier, et il dit 'mais c'est pas du tout ce que je voulais' etc. Tous ces dialogues, avec ces gens sont mentionnés, jusqu'à évidemment, jusqu'à Vichy en passant par la Ferme radieuse. Tout l'ensemble de l'étude couvre le territoire qui semble apparaître là, il y a un an dans la presse, comme un énorme événement. Donc je ne vais pas parler de pillage, hein, mais on est quand même dans cette logique-là. Et c'est pour ça que je trouve que la révélation énorme, révélation qui est <inaudible>, doit être soumise à caution et je souhaiterais que quelqu'un publie, hein, en français, comme on a publié Paxton, qu'on publie cette thèse en français, pour bien comprendre où sont les sources, où ont été tirées les sources qui certainement, je suis désolé Mary [présente dans la salle], ces sources peuvent être enrichies. Mais c'était déjà là, évidemment »<sup>92</sup>.

Alors à travers ces explications, on peut se dire que c'est évident, tout était déjà là. Les auteurs des ouvrages de 2015 qui prétendaient révéler des choses se sont-ils abusés? Mais on s'en doute, ils savaient qu'existait cette thèse. Car, si l'on y réfléchit, la thèse de Mary McLeod est une thèse en anglais (la barrière de la langue existe), très difficilement accessible, et déjà datée. Qui aurait pu prétendre y avoir eu accès? Pour cette raison, selon moi, les trois auteurs ont voulu jouer la carte de la 'révélation'.

La thèse de Mary McLeod apparaît donc comme une référence incontestable dans l'analyse de la doctrine, des amitiés intellectuelles, des publications, et du rapport au politique de Le Corbusier. Pour cela, Frédéric Migayrou s'insurge contre les auteurs Xavier de Jarcy, François Chaslin et Marc Perelman, qui, pour lui, ne révèlent donc rien de nouveau, et les soupçonne même : « Là encore le travail de Mary Mc Leod va être entièrement pillé comme si c'était une source naturelle »<sup>93</sup>, ce qui ne sera pas sans contrarier fortement François Chaslin, alors présent dans la salle :

- « Tu dis que trois livres avait pillé Mary Mc Leod. Je n'ai pas pillé Mary Mc Leod.
- Mais non. Tu ne cites rien. Tu cites pas.
- Je cite tout ! Tout le texte est cité exactement au fil du texte, il n'y a pas de notes mais...Je n'ai pas pillé Mary Mc Leod.
- Sans notes...

- Et je jure, je jure que je n'ai pas lu sa thèse. Alors que c'est une femme que je connais depuis 30 ans »<sup>94</sup>.

On pourrait imaginer que cette accusation par l'utilisation d'un terme fort ; 'pillage' par Frédéric Migayrou n'est qu'en fait une manière de faire réagir les accusateurs, de leur faire comprendre que non, ce qu'ils racontent n'est pas nouveau. Lors de la dernière Table ronde et des questions au public, François Chaslin prend la parole pour se défendre face à cette accusation assez grave à l'égard d'un travail universitaire :

- « Euh bon... à vrai dire je suis très mal à l'aise, depuis trois quarts d'heure, puisque j'ai été publiquement accusé de plagiat par Frédéric Migayrou, en plus devant Mary McLeod. Je jure que je n'ai jamais lu une page de la thèse de Mary McLeod. Donc je demande simplement à Frédéric Migayrou de bien vouloir s'excuser pour cette erreur.

(...)

- Je te dis pas que tu as plagié, je dis que comme évidemment il n'y a aucune citation, on est dans une fiction œdipienne. Dans ton livre...

(...)

- Je n'ai pas dit plagiat une seule fois... J'ai dit, j'ai dit qu'il y avait des sources qui ont été pillé sans mention »<sup>95</sup>.

Antoine Picon prend alors la parole pour calmer l'échange assez vif entre les deux interlocuteurs :

- « Je dirais juste une remarque quand même pour calmer un peu le débat parce qu'il est tout de même triste que les colloques... Enfin bon, c'est vrai que l'institution du duel n'existant plus...euh... Je dirais quand même, Frédéric a... je dirais que tu n'es pas le seul à être intervenu dans cette affaire et je dirais que je pense que tu as visé aussi je dirais l'ensemble des textes... Je dirais qu'on a lu aussi beaucoup de choses dans la presse. Je dirais quand même bon euh..., quand tu dis que tu as pas dit une fois qu'il était fasciste, je suis désolé, alors tu as un sens de l'humour au 4ème degré qu'on ne perçoit pas toujours parce qu'il y a un certain nombre de passages dans ton livre qui sont, alors disons-le, extrêmement ambigus. Euh... je crains malheureusement que des épigones dans la presse qui ont recensé ton livre ainsi que ceux de deux autres personnes, n'aient pas eu les mêmes précautions. Donc je pense que c'est vrai aussi

que Frédéric et moi, on a dû quand même se coltiner un tsunami de bêtises dans la presse »<sup>96</sup>.

Les deux, conservateur et critique, profiteront finalement de cet échange tendu pour régler leurs comptes sur des affaires personnelles, devant la salle pleine de 160 personnes.

La thèse de Mary McLeod semble donc elle-même être au cœur d'une polémique, dans la polémique. Cela montre bien la fragilité et l'importance de la manière dont on utilise les sources pour un travail de recherche historique sur un sujet aussi délicat que celui-ci.



La phase dans laquelle est entrée la polémique en 2015 soulève une nouveauté; l'écho du débat est arrivé aux oreilles du grand public (on entend ici 'grand public' comme une masse de gens permettant de déceler des tendances dans l'opinion, les idées, etc.). Nous développerons cette idée plus loin dans l'analyse.

Au contraire, les écrits des années 1980 mettant en exergue les fréquentations de Le Corbusier dans les années 1920 et 1930 et son rôle à Vichy n'ont pas ou peu déclenchés de réactions dans la population. On peut expliquer cela par la nature des écrits; une thèse, un article de revue spécialisée dans l'urbanisme, un ouvrage qui met en regard trois visions de l'utopie urbaine au XXe siècle etc., des publications difficiles d'accès pour le grand public, amateur ou non, qui n'entend pas mener une réflexion approfondie sur l'architecture moderne. Les informations tirées des ouvrages y restent donc et ne seront pas diffusées par un autre moyen. Antoine Picon nous le confirme : « Alors je vais revenir dans un instant sur ce que ce retour a impliqué en 2015 où la polémique a pris bien sûr un tour beaucoup plus prononcé, elle avait déjà débuté en 1987 et s'était continuée sur un mode mineur »<sup>97</sup>.

Une autre explication, que défendent certains auteurs serait que la Fondation Le Corbusier ait fait en sorte de cacher ou d'atténuer certains éléments pour justement oublier un passé plutôt obscur de l'architecte afin de ne pas créer la polémique et ne pas atteindre la popularité de Le Corbusier dans la parole commune.

---

Le 8 octobre 1987, l'exposition « L'aventure Le Corbusier, 1887-1965 » ouvre ses portes à Beaubourg à Paris. Organisée par le Centre de Création industrielle, le Centre Georges Pompidou et la Fondation Le Corbusier, cette rétrospective célèbre le centenaire de la naissance de l'architecte franco-suisse, en s'attachant à la présentation de son œuvre multiple. C'est l'occasion de « reconstituer l'itinéraire intellectuel de Le Corbusier, de comprendre la genèse de ses idées pour les discuter, de s'interroger sur les thèmes traversant les multiples registres de sa production, de la littérature pamphlétaire à la peinture, de l'urbanisme à la sculpture et, surtout, de l'architecture au design »<sup>98</sup>.

L'exposition porte par conséquent un regard général sur l'œuvre de Le Corbusier, contrairement à celle du cinquantenaire de sa mort en 2015. Elle se donne comme objectif de « donner une image à la fois synthétique et critique de l'homme et de son œuvre au sein du monde de l'architecture et de l'art du XXe siècle »<sup>99</sup>. Une image constituée sur divers registres d'analyse, dont celui de ses amitiés présentées par des documents plus intimes que sont ses croquis et par des photographies. Ce qui se dégage de l'exposition, « ce n'est en effet nullement l'image d'un doctrinaire aride, mais bien celle d'un chevalier généreux et parfois naïf, de l'architecture nouvelle »<sup>100</sup>. L'exposition met avant tout en exergue l'inventeur d'espaces poétiques, un aspect de Le Corbusier qui semble primer par rapport à la pensée rationnelle qui justifie ses stratégies et ses théories.

Ainsi, pour cette exposition, les relations de Le Corbusier avec Vichy et avec le politique auraient été traitées. On ne pourra pas démentir, on ne peut aller vérifier... Toujours est-il que ces aspects ont bel et bien été abordés dans le catalogue de l'exposition, *Le Corbusier: une encyclopédie*, dirigé par Jacques Lucan et publié aux Editions du Centre Pompidou.



Cette encyclopédie, rédigée sous la forme d'un dictionnaire par une soixantaine de spécialistes, « plus ou moins proches de la Fondation Le Corbusier »<sup>101</sup>, où la vie et l'œuvre de Le Corbusier sont ainsi dispersées dans plusieurs rubriques, « quoique Lucan, architecte et ex-stalinien, écrive le contraire en préambule, c'est un ouvrage de défense et illustration des positions défendues par Le Corbusier »<sup>102</sup>, d'après l'architecte Olivier Barancy.

L'auteur critique de *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences* assure qu'aucune controverse n'est admise à l'intérieur du cénacle : « Marc Perelman, qui avait osé soutenir dans un article en 1986 que « le savoir-faire de Le Corbusier avait été mis au profit d'une vision totalitaire du monde »<sup>103</sup>, fut logiquement écarté du projet de l'encyclopédie publiée en 1987. Et lorsque, en 2002, alors qu'il préside la Fondation Le Corbusier, Jean Jenger édite un choix de lettres du personnage, « sa sélection écarte tout ce qui pourrait laisser croire à des antécédents fascistes. La seule lettre adressée à l'architecte Piero Bottoni est neutre, tandis que la notice qui lui est consacrée censure les accointances de la délégation italienne des CIAM avec le fascisme »<sup>104</sup>. On peut comprendre que les commissaires d'exposition d'alors, B. Reichlin et F. Burkhardt, souhaitaient que l'exposition véhicule une image positive de l'architecte, sans créer la polémique dans une période de commémoration et d'hommage à Le Corbusier. Même si le but de l'encyclopédie est bien d'appréhender l'univers corbuséen, l'article de Marc Perelman devait tout de même être assez téméraire pour qu'unaniment, les commissaires de l'exposition et Jacques Lucan décident de l'exclure.

Marc Perelman, le principal intéressé, dans son ouvrage *Le Corbusier : une froide vision du monde*, prend le temps de revenir sur cette ouvrage collectif; « l'avalanche de la production éditoriale se déversa d'ailleurs sans trop de remous ni d'écume derrière ce catalogue où les spécialistes attirés, ou autoproclamés, s'en donnèrent à cœur joie dans l'approche historique complaisante du Maître ». Il considère l'article sur le passage de Le Corbusier à Vichy comme une « légère touche un peu iconoclaste mais point trop »<sup>105</sup>. L'universitaire partage le point de vue d'Olivier Barancy : les auteurs sont choisis, et les articles bienveillants et brefs sur les sujets sensibles. Dans une importante note de bas de page, l'auteur critique développe et précise son argumentaire. Il men-

tionne notamment l'article de Rémi Baudouï intitulé « L'attitude de Le Corbusier pendant la guerre », un article « accablant, selon ses mots, eu égard à cette capacité à modérer voire excuser les positions profascistes et pro-vichystes de son héraut. Selon R. Baudouï, Le Corbusier serait, lors de son arrivée à Vichy, 'ignorant [de] la géopolitique locale' comme il quittera Vichy 'par lassitude plus que par conviction'. Mais au fait, pourquoi donc Le Corbusier s'est installé à Vichy ? Pourquoi est-il resté sur place près d'une année et demie ? »<sup>106</sup>. Marc Perelman explique que derrière ces mots, Rémi Baudouï dissimule une grande fascination pour l'architecte et son œuvre sous un voile d'objectivité historiographique. C'est cette admiration qui selon lui, l'empêche d'analyser son architecture. Il met en parallèle l'argumentaire utilisé par un autre historien de l'architecture moderne, Kenneth Frampton, qui lui aussi, développe un raisonnement qui atténue son passage à Vichy « Pour moi, c'est un architecte qui, en dépit de son opportunisme sous le régime de Vichy, a su répondre avec une sensibilité étonnante à la coloration existentielle qui transparait dans le réalisme poétique dominant de l'époque »<sup>107</sup>. Il met aussi en lien cette défense de Le Corbusier par l'excuse aux propos de Stanislaus von Moos, théoricien d'architecture, qui affirme qu'« il effectue quelques pèlerinages à Vichy », que « de son avant-poste de Vichy, il a donc commencé à élaborer des critères pour la reconstruction de la France », et que son « alliance avec le régime pétainiste [est] un épisode qui reste une tache dans le parcours de Le Corbusier »<sup>108</sup>. A partir de cela, Marc Perelman va établir une longue réflexion pour tenter d'expliquer, selon lui, cette culture de l'excuse, en analysant le rapport complexe entre chercheur et objet de recherche. Cet approfondissement prendra des allures d'essai philosophique, nous ne l'aborderons pas ici.

D'après lui, les textes sont retenus, respectueux pour ne pas choquer la génération nouvelle d'architectes de l'après-guerre, curieux de découvrir l'origine de l'important consensus qui règne sur Le Corbusier. Mais ce qu'il n'admet pas, c'est « le tour de force éditorial et principal de l'ouvrage [qui] fut surtout de dissocier le personnage de son œuvre (...) Autrement dit, on chercha à présenter, d'un côté, un Corbu humaniste et ne recherchant que le bonheur de ses concitoyens; et, d'un autre côté, on fit au mieux pour mettre en lumière l'œuvre-reflet de ce grand humaniste. Or, c'est précisément là tout l'enjeu d'une critique de l'architecture-urbanisme de Le Corbusier. Où se situe l'unité entre son idéologie, ses projets et ses réalisations ? L'idéologie fascisante du bonhomme se serait-elle déployée (subrepticement?) dans son architecture/urbanisme ? Et comment ? Sous quelle forme ? Y a-t-il une différence, une coupure, un fossé entre son architecture, ses écrits, ses prises de position théoriques ? »<sup>109</sup>. On retrouve donc ici la principale source de désaccord entre Marc Perelman et



les pro-corbuséens. Élément assez amusant, il se cite lui-même pour référencer son propos, à savoir son ouvrage de 1986, *Urbs ex machina : le courant froid de l'architecture*. Un livre qui lui a valu une interdiction professionnelle, c'est-à-dire de ne pas exercer un quelconque enseignement dans les Ecoles d'architecture.

L'encyclopédie débute par une chronologie de la vie de Le Corbusier. Si l'on considère qu'aucun aspect de la vie de Le Corbusier n'est omis dans l'ouvrage, les passages concernant son implication au Faisceau de Georges Valois, sa collaboration à *Plans*, puis *Prélude* et enfin son séjour à Vichy, devraient être explicités. En effet, ceux-ci sont bien mentionnés : « 1928-1936 : grands chantiers et projets urbains : « dès 1930, il élabore le projet de Ville radieuse en réponse à un questionnaire de Moscou. Ce projet, accompagné d'article parus dès 1931 dans les revues *Plans*, puis *Prélude* (auxquelles il collabore auprès de Philippe Lamour et Hubert Lagardelle), ainsi que son étude de réorganisation agraire dite Ferme radieuse, sera publié en 1935 dans *La Ville radieuse*. (...) En 1934, au cours de voyages en Italie, il tente de rencontrer Mussolini »<sup>110</sup> puis « 1937-1949 : la recherche de l'Autorité : « Il rencontre Jean Giraudoux en 1939, qui comme lui, appelle de ses vœux l'ère des 'grands travaux'. Dès 1941, il rejoint Vichy, où il séjournera durant dix-huit mois, participant aux travaux du Comité Latournerie et tentant de faire entendre ses idées sur l'aménagement du territoire. Il fonde en 1943 l'Assemblée des constructeurs pour la rénovation architecturale (ASCORAL) pour préparer la Reconstruction et élabore la doctrine des Trois Établissements humains »<sup>111</sup>. Cependant, ces mentions restent tout de même, en comparaison avec l'ensemble de la chronologie, des périodes très brièvement mentionnées, quand on sait que ce sont dans les revues *Plans* et *Prélude* que Le Corbusier a élaboré toute sa doctrine de la Ville radieuse. On comprend ici que seuls les aspects 'positifs' de l'architecte veulent être mis en avant.

Pour comparer, sur son site Internet, la Fondation Le Corbusier n'évoque cette période qu'en quelques mots : « 1929: collaboration à la revue '*Plans*' », « 1933: membre du journal '*Prélude*' », « 1941 : séjour prolongé à Vichy »<sup>112</sup>.

Par exemple, il ne sera jamais mentionné la nature des journaux *Plans* et *Prélude*, cette dernière étant qualifiée de revue « prudemment pro-fasciste » selon la formule de Robert Fischman. Aucune mention non plus du Faisceau de Georges Valois (sauf dans la courte biographie de Pierre Winter), de l'eugéniste Alexis Carrel, pour qui Le Corbusier travailla comme conseiller technique de février 1943 à mai 1945. Les personnes 'dérangeantes' sont finalement peu citées voire pas du tout ou bien leurs biographies sont atténuées (en tout cas par rapport à celles des auteurs des ouvrages accusateurs). Tel que que François de Pierrefeu, ami et

collaborateur des revues, co-signataire de l'ouvrage de Le Corbusier *La Maison des hommes*, qui se retrouvera également à Vichy avec Pierre Winter et Hubert Lagardelle.



A plusieurs reprises nous avons évoqué les insinuations des auteurs des ouvrages de 2015, Xavier de Jarcy, François Chaslin et Marc Perelman, concernant la Fondation Le Corbusier, qui aurait volontairement dissimulé ou détruit des archives sur certaines périodes de la vie de l'architecte afin d'en écarter sa part d'ombre. Ces affirmations plus ou moins hypothétiques, servent d'argument pour mieux expliquer le silence présumé durant tant d'années sur ces différents aspects de la personnalité de Le Corbusier. Nous allons ici mettre en avant leurs arguments.

Tout d'abord, revenons à la Fondation Le Corbusier. Après la mort de sa femme Yvonne Gallis en 1957, Le Corbusier, qui n'a pas eu d'enfant, souhaite voir aboutir le projet de fondation portant son nom et dont il avait parlé dès 1949 à son ami industriel Jean-Jacques Duval : « il faudra qu'on étudie un peu mes archives afin de les valoriser utilement »<sup>113</sup>. En 1953, il confie qu'il faudrait « trouver quelqu'un qui crée une Fondation Le Corbusier. [...] Il y a de quoi s'amuser pour qui voudrait un jour posséder une documentation du demi-siècle »<sup>114</sup>. Elle existera, et existe toujours, installée dans les maisons La Roche-Jeanneret qu'il a construites à Paris. Le banquier bâlois Raoul La Roche a en effet offert en 1962 sa maison à Le Corbusier dans ce but. Cette fondation est légataire universel de l'architecte, gère ses archives et touche des droits découlant de l'usage de l'œuvre du maître.

La Fondation Le Corbusier a été successivement présidée par le chef d'atelier de la rue de Sèvres (André Wogenscky), un préfet et conseiller d'Etat (Jean-Pierre Duport), un haut fonctionnaire du ministère des Affaires culturelles (Jean Jenger) et un théoricien de l'architecture, ingénieur polytechnicien (Antoine Picon, depuis 2013). Olivier Barancy, en est convaincu, c'est d'abord Le Corbusier lui-même qui aurait tenté d'effacer son passé, « qui est donc encore sciemment occulté par ses nombreux exégètes (voir les réactions des architectes Paul Chemetov ou Jacques Lucan). Mais depuis que Nicholas Fox Weber a ouvert la brèche, l'*omertà* est désormais brisée »<sup>115</sup>. L'hypothèse de l'architecte reste floue; Le Corbusier a essayé de gommer ce passé, et la Fondation Le Corbu-

sier s'occupe d'éliminer ce qu'il n'a pu faire disparaître ?

Les archives de la Fondation Le Corbusier, « ce sont près de deux mille cinq cents destinataires et des milliers de pages que les chercheurs épluchent depuis maintenant plus de quarante ans, au fur et à mesure qu'on leur a permis de s'approcher de certains secrets »<sup>116</sup>, déclare François Chaslin, qui reste plus prudent. Les correspondances qui ont été publiées « avaient pour objet, à la demande même de la Fondation, il faut le rappeler aussi, de donner la totalité des archives et donc de ne rien cacher volontairement »<sup>117</sup>. Tout ce qui était tabou; combines, amours, embarras politiques, secrets, ne le sont plus et commencent à être mis au jour, selon François Chaslin. Mais il est persuadé que « d'autres archives dormiraient encore, inexplorées, dans certaine valise mythique que détiendrait telle branche de la famille quelque part dans le Jura suisse, d'autres, qui proviennent de la maison des parents, sont à la bibliothèque de La Chaux-de-Fonds, et d'autres encore, des dizaines de milliers de pièces, dans le fonds conservé par Jean Petit »<sup>118</sup>. L'usage du conditionnel atteste bien que tout ceci reste purement hypothétique et qu'il faut donc le prendre avec des pincettes.

Une éventuelle réponse aux questions de Marc Perelman, « où se trouvent ces carnets écrits de 1936 à 1945 ? Pourquoi les archives de Jean Nicolas, architecte, membre influent de Parti communiste, figure très proche de Le Corbusier, ne sont-elles toujours pas accessibles ou ont-elles 'disparu' ? »<sup>119</sup>. Pour l'auteur et enseignant, Le Corbusier a beaucoup trop publié d'articles et de livres et côtoyé trop d'hommes politiques pour que des « pans entiers de ses positions idéologiques et politiques disparaissent, qu'elles soient 'oubliées', négligées, voire délibérément biffées »<sup>120</sup>. Marc Perelman pencherait donc plutôt du côté de la mise en cause de la Fondation qui cacherait donc des choses. Ce qui correspond, selon lui, à « une immense tâche aveugle dans l'historiographie française à propos de Le Corbusier en particulier pour les périodes correspondant aux années 1920-1940 et à la Seconde Guerre mondiale »<sup>121</sup>.

Mais alors comment les historiens chercheurs; Robert Fischman, Mary McLeod, Daniel Le Couëdic etc., ont-ils eu accès à ces données pour mener à bien leurs travaux ?

François Chaslin nous livre des éléments de réponses. Pour l'écriture de son ouvrage *Un Corbusier*, ses recherches se sont tournées vers Mary McLeod. En effet, l'historienne à *Columbia* lui certifie que lorsqu'elle travaillait sur ce sujet en 1976 et 1977, pour ses recherches menant à sa thèse qu'elle soutiendra à Princeton en 1985, il existait à la Fondation Le Corbusier une série de *Prélude*, « une fragile collection dans laquelle elle s'était aventurée

'avec précaution'. Elle se sentait d'ailleurs *persona non grata* dans les milieux corbusiens à se mêler ainsi, étrangère n'y pouvant rien comprendre, de la politique française de l'avant-guerre. Aux Archives nationales l'accès aux documents était encore difficile, même si le regard de la France sur cette période de son histoire commençait à changer »<sup>122</sup>. Si l'on oublie quelques instants le sujet de fond, cette déclaration nous permet de percevoir la délicatesse d'un sujet sensible encore dans les années 1970; Vichy. Une sorte de censure bien au-delà de Le Corbusier, qui freine le travail des chercheurs, et révèle la complexité d'une période.

Marida Talamona, professeur à l'université de *Roma Tre* qui a longtemps étudié les rapports de Le Corbusier avec l'Italie (c'est le sujet de sa thèse de doctorat *Le Corbusier e l'Italia. Vent'anni di rapporti artistici, letterari, architettonici (1921-1940)* soutenue à l'Université de Roma Tre en 2003) a, elle aussi, pu approcher cette collection de *Prélude*. « C'était plus tard, au milieu des années quatre-vingt. Elle l'a même photocopiée »<sup>123</sup>. Alors que d'autres chercheurs, comme Daniel Le Couëdic, Tim Benton, ne se souviennent pas de l'y avoir lue, « mais ils soulignent combien, si censure, si tri il y a eu par tel ou tel, ce fut maladroit, partiel et finalement inefficace dans cette énorme masse d'archives, ces quatre cent cinquante mille documents »<sup>124</sup>.

François Chaslin a également interrogé Evelyne Tréhin, qui a dirigé la Fondation durant plus de vingt-cinq ans à partir de 1978. Celle-ci affirme que « les documents couvrant la période où Le Corbusier avait fréquenté l'extrême droite puis son installation à Vichy n'y étaient pas nombreux. Que les témoins étaient discrets. Peut-être par prudence. Peut-être par méconnaissance. Qu'ils se contentaient d'expliquer que l'architecte aurait fait 'n'importe quoi pour obtenir ses commandes' (ce qui est resté le credo des croyants) ». Evelyne Tréhin ne croit pas à des destructions délibérées. François Chaslin n'est plus sûr de lui : « Alors, je ne sais plus, sinon que qu'il y eut purification, ce n'est pas seulement du fait de l'architecte ».

Toujours selon François Chaslin, « plusieurs historiens en sont convaincus : 'Il y a trop de trous', c'est lacunaire »<sup>125</sup>. Alors qui croire ? Pour le critique, les conservateurs des archives écartent plutôt cette idée même si pour lui, il reste possible qu'après sa mort des gens bien intentionnés aient un peu nettoyé le fonds.

Lors du colloque de novembre 2016, Antoine Picon évoque cet aspect de l'hypothèse d'une dissimulation des archives par la Fondation. Il s'insurge auprès de la presse qui a relayé la rumeur, sans en chercher le fondement; « on nous a accusé dans un nombre d'articles non négligeable, d'avoir dissimulé des sources etc. Et qu'on a également dit 'Mais les corbusiens cachent des

Des révélations qui ne sont pourtant pas nouvelles

choses', ils savaient et n'ont rien dit. Donc je pense que c'est peut-être aussi comme ça que j'interprète la référence à la thèse de Mary Mc Leod, c'est-à-dire que non seulement 'ils' savaient mais 'ils' ont fait les thèses dessus, et c'est quelque chose qu'ensuite on retrouve chez Rémi, chez Jean-Louis, etc.»<sup>126</sup>.

Il réfute complètement l'idée et rappelle que la Fondation Le Corbusier « n'a pas fait le ménage dans les fonds » et que « tout était publié, notamment dans le travail de la correspondance »<sup>127</sup>. Par ailleurs, Le Corbusier n'a pas épuré ses archives, il explique que la Fondation les a recueilli et les a conservés. « On voit que Le Corbusier, il ne s'est jamais vraiment senti coupable »<sup>128</sup>.

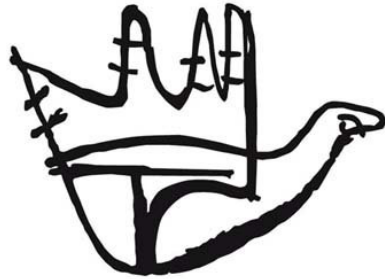
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE D'AUTUN  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUT



Affiche de l'exposition « L'Aventure Le Corbusier », Paris, 1987.  
(Crédit photographique : © Centre Pompidou 1987, © Centre Pompidou, 1987 ;  
Conception graphique : Visuel Design Jean Widmer © ADAGP, Paris, 1987).

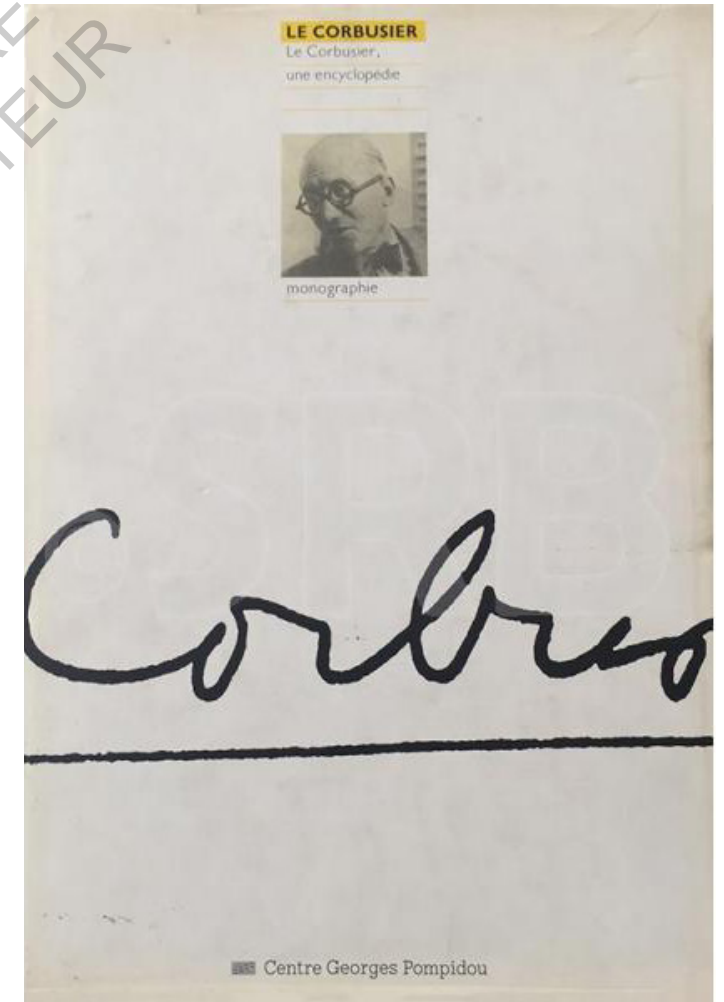


Des révélations qui ne sont pourtant pas nouvelles



## FONDATION LE CORBUSIER

Logo de la Fondation Le Corbusier. Bernard Artal Graphisme.



Jacques Lucan, Le Corbusier : une encyclopédie, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987.

## UNE FORTE MÉDIATISATION DE LA POLÉMIQUE DE 2015

---

Un des principaux facteurs qui explique l'ampleur du retour de la polémique en 2015, c'est évidemment le rôle que la presse a joué dans sa diffusion. Une implication des médias qui n'existait pas lorsque les premiers historiens se sont intéressés à la question dans les années 1980. C'est une particularité qui caractérise la polémique de 2015 et qui explique l'importance de son retentissement, non seulement dans le monde de l'architecture mais aussi chez le grand public. 2015 en effet, paraissait une très bonne année pour parler de Le Corbusier, les débats ne pouvaient qu'être tourné vers celui dont on fêtait le cinquantenaire de sa mort, dont on révélait un trouble passé dans des livres aux titres percutants, et dont on tentait une nouvelle fois de présenter sa candidature pour inscrire son œuvre sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Le rôle de la presse a donc été considérable. On peut peut-être expliquer cette dimension par différentes raisons. Tout d'abord, l'époque; nous vivons aujourd'hui dans une société hyper connectée, jamais l'information n'a touché autant de personnes en si peu de temps. Les médias ont acquis une diffusion à grande échelle pour répondre rapidement à une demande d'information d'un public vaste, complétée dans de nombreux cas par une demande de distraction.

Nous avons ensuite le développement des réseaux sociaux (Facebook, Twitter, Tumblr, Google Plus, etc.) qui ont également joué un rôle considérable étant donné que les médias, tels que les journaux, s'en emparent.

La polémique s'est donc majoritairement déployée et nourrie sur la toile.

Un autre facteur qui peut-être donnerait une clé de compréhension majeure serait en effet le rôle des professions des trois auteurs des ouvrages de 2015. Car ces personnes ont tous

une influence plus ou moins prépondérante dans l'univers de la presse. François Chaslin est architecte de formation mais surtout critique d'architecture; il a notamment été rédacteur en chef de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* entre 1987 et 1994, rédacteur en chef des *Cahiers de la recherche architecturale*, rédacteur en chef adjoint de *Techniques et Architecture*. Il publie régulièrement des articles dans *Le Monde*, *L'Obs* ou *Libération*, trois journaux d'influence considérable puisque parmi les plus lus en France. François Chaslin a aussi animé une émission hebdomadaire *Métropolitains* sur France Culture de 1999 à 2012 en parallèle de l'enseignement dans les Ecoles d'architecture. Un réseau de journalistes dont le critique peut se vanter, donnant ainsi un accès privilégié à la presse.

Etonnamment, Xavier de Jarcy lui aussi travaille dans la presse, étant lui-même journaliste de profession. Il écrit sur le design, le graphisme et l'architecture dans l'hebdomadaire *Télérama*, appartenant au journal *Le Monde*. Il n'a sans doute pas rencontré de difficultés à publier dans le journal pour lequel il travaille. D'ailleurs ses articles y ont tous été publiés.

Marc Perelman, quant à lui, paraît avoir un accès moindre au monde la presse. Architecte de formation, enseignant et chercheur, il publie tout de même régulièrement des ouvrages et des articles. Il a notamment cofondé avec Jean-Pierre Miniou les Editions de la Passion, puis fut directeur de la collection « Arts et architecture » aux Editions Verdier et enfin directeur de la collection « Livre et société » aux Presses de Paris Nanterre. On a donc malgré tout, des liens non négligeables qui existent entre l'universitaire et la presse.

C'est Antoine Picon qui le notera lors du colloque de novembre 2016; « Il faut pas oublier non plus quand même que pendant longtemps, on était quand même face à trois ouvrages, deux journalistes, et donc un accès à la presse plutôt privilégié »<sup>129</sup>.

Le 10 avril 2015, une dépêche de l'AFP (Agence France Presse) tombe. En quelques jours seulement, cent cinquante sites et journaux du monde entier reprennent alors le titre ravageur : « Le Corbusier, fasciste militant ».

On l'a dit, Internet a donc été le véritable support et moteur de la polémique de 2015. Les journaux tels que *Le Monde*, *Le Point*, *Libération*, *L'Obs*, *Le Parisien*, *Le Huffingtonpost*, *Télérama*, etc sont de la partie, tout comme des magazines et revues spécialisés tels que AMC, *Le courrier de l'architecte* (en ligne), *Esprit urbain* (en ligne), *Le Moniteur*, *Batiactu* (en ligne), etc. C'est donc tout type de presse qui s'intéresse au sujet, aussi bien des journaux généraux que des revues spécialisées dans le monde de l'architecture, ce qui explique la masse de personnes informées.

Les facteurs sont tous réunis pour faire un bon article qui fera parler de lui; la polémique est assez virulente pour créer le débat et attirer l'attention des intéressés. De sorte que les articles fleurissent sur la toile, François Chaslin en dénombre 440 tandis qu'Antoine Picon, président de la Fondation Le Corbusier nous avoue « oui, moi aussi j'ai une très très belle collection »<sup>130</sup>. Des articles que ce dernier dénoncera lors du colloque : « Je dirais qu'on a lu aussi beaucoup de choses dans la presse (...) Donc je pense que c'est vrai aussi que Frédéric et moi, on a dû quand même se coltiner un tsunami de bêtises dans la presse comme j'en ai rarement vu (...) Et il se trouve que par contre, la réaction de la presse a eu tendance... Il se trouve quand même que nous avons eu des dizaines et des dizaines d'articles sur le thème 'Le Corbusier fasciste' dans lesquels on mettait les trois livres etc. (...) Du fait aussi que la presse nous a quand même bassinés sur le thème 'Mais les corbuséens cachaient' (...) on nous a accusé dans un nombre d'articles non négligeable, d'avoir dissimulé des sources etc. »<sup>131</sup>. C'est effectivement 'l'avantage' pour lui d'être président de la Fondation Le Corbusier; « j'ai une copie d'à peu près toutes les choses qui se sont publiées ici et là. Et je trouve que ces réactions par leur nombre sont peut-être encore plus significatives que leurs déclencheurs »<sup>132</sup>.

Frédéric Migayrou inverse la tendance de façon étonnante et qualifie tous les écrits publiés : « et c'est ce phénomène qui me gêne beaucoup, ce travail d'identification, de totalisation, l'usage des mots que je qualifierai presque de 'fasciste' qu'on a retrouvé dans ce déballeage de presse invraisemblable récemment »<sup>133</sup>.

Il d'indigne lors du colloque, d'après ce qu'il a pu lire dans la presse : « Quand j'ai lu ces textes, j'ai quand même lu 'Le Corbusier nazi', je ne vois pas en quoi il a été nazi. J'ai même lu un texte qui était extraordinaire, c'est 'on a construit l'Unité d'habitation de Marseille pour parquer les Juifs pendant la guerre'. Je l'ai lu, publié dans la presse ! (...) Bien évidemment, ces formes idéologiques, elles ne peuvent pas fonctionner. Elles fonctionnent dans la presse, uniquement dans la presse, mais elles n'ont aucune légitimité, il est impossible de les défendre, au nom de quelle morale, d'où parle ces gens ? J'aimerais bien savoir quelles sont leurs

positions exactes; morales, politiques, philosophiques ? »<sup>134</sup>. Des phrases chocs qui, évidemment, alimentent les débats et permettent de focaliser l'attention sur ce sujet afin de créer le buzz, ce que finalement, toute la presse cherche à provoquer.

J'ai moi-même essayé, au fil des mois, de répertorier tous les articles traitant de ce sujet. J'en suis arrivé à un total de 112 articles, et j'en découvre encore, lorsque je m'aventure dans les confins de la toile.

Le problème majeur, avec certaines articles qui ont été publiés, c'est bien l'extrapolation et les raccourcis qui ont été faits et divulgués suite à la lecture des trois ouvrages. Les articles débutent souvent d'une même manière; on contextualise, des ouvrages mettant en avant le sombre passé de Le Corbusier paraissent à quelques jours de l'exposition commémorant le cinquantenaire de sa mort, et en même temps que le dossier de candidature pour classer son œuvre arrive à son but, alors qu'en est-il ?

Les articles ont souvent des titres percutants, se prêtant bien à faire polémique; on trouve par exemple « La charpente fasciste de Le Corbusier » (*Le Monde*), « Le Corbusier fasciste? » (*Le Monde*), « Le Corbusier, plus facho que fada » (*Libération*), « Facho, le fada? » (*Le Parisien*), « Le Corbusier, facho blanc comme neige? » (*Le Courrier de l'architecte*), « Le Corbusier, roi déchu » (*AMC*), « Le Corbusier peut en cacher un autre » (*La Croix*), etc. On pourrait en citer des dizaines d'autres.

D'autres titres sont moins prudents : « Le Corbusier, un fasciste. » (*Club de Médiapart*), une affirmation qui semble dangereuse, quand on n'est pas spécialiste d'histoire et d'architecture, et que l'on se base seulement sur des ouvrages qui portent à polémique.

Leurs auteurs ne sont pas toujours évoqués; pour l'article « Le Corbusier était-il fasciste ? Ces livres qui fissurent l'image du grand architecte... », il est indiqué « Par Culturebox (avec AFP) », Culturebox étant la page dédiée à la culture du site franceinfo.fr. D'autres articles ne sont carrément pas signés du tout tel que « La charpente fasciste de Le Corbusier » publié dans *Le Monde* (d'ailleurs, on remarquera que c'est le cas pour plusieurs articles du journal), ou encore l'article « Facho, le fada? » signé *Le Parisien*, même chose pour « Le Corbusier, un fascisme français » publié sur le site de la *Ligue de défense juive*.

Certains auteurs sont journalistes au service culture mais non spécialistes de ces sujets, comme Stéphane Capron pour FranceInter, Michel Guerrin pour *Le Monde*, d'autres rédacteur en chef comme Céline Chahi Bechkri pour Batiactu Groupe. Benoît Peeters qui écrit « Le Corbusier, plus facho que fada » est écrivain, scénariste

et critique littéraire.

Pour d'autres, nous avons affaire à des spécialistes en architecture. On peut notamment citer l'article « Le Corbusier reconsidéré » de Claude Massu, professeur d'histoire de l'art et de l'architecture à l'Université de Paris 1, « Le Corbusier, une vie en perspectives » de Frédéric Edelmann, journaliste, critique d'architecture qui a reçu le Grand Prix national de la critique architecturale en 1990, « Le Corbusier, facho blanc comme neige » de Jean-Philippe Hugron, rédacteur en chef du *Courrier de l'architecte*. On pourrait en citer encore bien d'autres.

La plupart des articles, je le disais, sont construits sur le même principe. Ils reprennent les éléments les plus forts des ouvrages, des informations qui justement, font polémique, et parfois donnent leur avis, leur vision de cette polémique et comparent les ouvrages entre eux. C'est aussi une manière de faire de la publicité; les livres sont référencés, le prix est indiqué, et la première de couverture fait figure d'image pour l'article.



Ce qui est intéressant par ces articles, c'est qu'ils deviennent physiquement le lieu des débats. Effectivement, c'est par l'entremise de ces publications que se confronteront les points de vue des 'pro-corbuséens' et des 'accusateurs'. Pour certains articles, ce sont carrément les auteurs des ouvrages de 2015 qui prennent la parole, notamment pour « Le fascisme architectural de Le Corbusier » de Marc Perelman, publié dans *Le Monde* le 14 mai 2015. François Chaslin, lui, s'exprimera avant tout par le biais de la radio, entre autres dans l'émission « Les Têtes chercheuses » diffusée sur *France Culture*.

On assiste donc à une confrontation indirecte des parties, qui tout à tour, se renvoient la balle.

Ainsi, Albert Lévy, architecte-urbaniste, chercheur et enseignant, dans un article intitulé « Les critiques de l'héritage Corbusier sont mal informées » publié par *Le Monde*, critique la vision de Marc Perelman qui affirmait que « l'esthétique de Le Corbusier a sa source dans les pires conceptions positivistes, réductrices, réactionnaires de son époque »<sup>135</sup> et explique en quoi Le Corbusier n'est pas à rabaisser. Son article est une réponse car « on ne peut

laisser circuler une telle énormité, une telle somme d'erreurs sur Le Corbusier et sur l'architecture moderne en général »<sup>136</sup>.

Une autre tribune de l'architecte et urbaniste Jacques Sbriglio, « Arrêtons de diffamer Le Corbusier, icône audacieuse qui mérite notre salut », centre plus son propos sur l'analyse de la polémique et la critique des auteurs des ouvrages de 2015 considérés comme « trois snippets auxquels l'ensemble de la presse a emboîté le pas et qui ont décidé de faire le buzz (...) Et ce, avec une telle violence dans la logorrhée que celle-ci en devient suspecte et interroge sur les motivations qui la portent »<sup>137</sup>. Teinté d'ironie, l'article évoque un « lynchage médiatique » et un « simple procès idéologique refusant avec obstination de replacer sa pensée et son action dans celle de son temps avec ses incertitudes, ses doutes et ses contradictions ». Il critique les procédés des auteurs : « Quant aux extraits de lettres tirés de sa correspondance privée et soigneusement coupés de leurs contextes, le procédé est suffisamment haïssable pour qu'il soit inutile d'insister sur ses objectifs »<sup>138</sup>. Pour l'architecte, au-delà de la personnalité de Le Corbusier, c'est bien l'ensemble du mouvement moderne qui est critiqué, une conclusion que l'on retrouvera chez Antoine Picon.

Le journal *l'Humanité* publie une interview de Paul Chemetov en mai 2015 dans lequel celui-ci ramène les reproches faits à Le Corbusier au contexte complexe de l'époque et note la poésie et le plaisir de vivre, la jouissance des formes dont il fait preuves face à un urbanisme « ravageur ». Il rédigera aussi un long article dans *Le Monde* « Le Corbusier fut-il fasciste ou demiurge », dans lequel il donne une réponse à Xavier de Jarcy. Paul Chemetov sera pour le moins actif durant cette polémique puisqu'on retrouve plusieurs articles dans lequel il apporte son point de vue en défendant Le Corbusier.

« Qui a peur de Le Corbusier ? », c'est le titre de l'entretien d'Antoine Picon, président de la Fondation Le Corbusier, dans *Le Point*. Ici, Antoine Picon évoque la cécité de la part de Le Corbusier face aux régimes autoritaires. Il critique les ouvrages qui omettent les nombreux éléments qui rééquilibreraient son image et refuse les thèses de Xavier de Jarcy et Marc Perelman selon laquelle idéologie fasciste et oeuvre sont liées.

On pourrait encore citer de nombreux autres articles ou interviews, dans lesquels les pro-corbusiens expriment leur mécontentement; Jean-Louis Cohen dans un article du *Monde* intitulé « Le Corbusier, fasciste ou séducteur ? », Olivier Cinqualbre dans une interview publiée par *Le Moniteur* « L'humain est toujours présent dans les plans de Le Corbusier », ou encore Nicholas Fox Weber dans une tribune du *Monde* « Le Corbusier, un personnage complexe qui prête à la polémique ». Et tant d'autres encore...

---

Dans le communiqué de presse de la Fondation Le Corbusier répondant à la polémique, Antoine Picon essaye de dépasser les débats en cours et de s'interroger sur sa signification à l'heure actuelle. Il mène la réflexion selon laquelle c'est bien la modernité architecturale toute entière qui est mise en cause par le biais de cette polémique. Une modernité qui est présentée comme une erreur aujourd'hui, et comme une peur du retour de cette modernité. Antoine Picon s'interroge : « Pourquoi la modernité fait-elle encore si peur aujourd'hui, alors qu'elle ne règne plus sur nos centres villes et nos banlieues ? De quels fantasmes est-elle encore chargée pour que ces procureurs auto-proclamés en craignent un éventuel retour ? Sans doute est-ce l'optimisme qui l'animait qui paraît aujourd'hui scandaleux, tétanisés que nous sommes par la menace d'un avenir au mieux en demi-teinte, au pire catastrophique »<sup>139</sup>.

Ainsi, le procès de Le Corbusier serait un prétexte pour prévenir ce retour de la modernité et l'empêcher.

Pourquoi la modernité dérangerait-elle autant ? Le président de la Fondation Le Corbusier et enseignant-chercheur nous livre des éléments de réponse. Ce serait le fait de plusieurs facteurs assez complexes; dans un univers mondialisé, la période d'incertitudes idéologiques que nous traversons nous oblige à porter des jugements sur des valeurs sûres, en l'occurrence la critique de la modernité, où tout était plus simple. Par ailleurs, on observerait une remise en cause de la croyance au progrès linéaire qui transformait les villes d'un point de vue spatiale, du XIXe siècle jusqu'à la modernité architecturale du XXe siècle. Ce progrès n'existerait plus aujourd'hui. De ce fait, la modernité peut revenir à tout moment, étant donné qu'il n'y a plus de progrès possible en termes de transformation spatiale.

Il s'agit de critiquer, selon l'historien, « la prétention des urbanistes et des architectes modernes à changer le monde au moyen d'une certaine violence, devenue insupportable, à l'heure où l'on cherche au contraire de la douceur, douceur des énergies, des déplacements et plus généralement du développement urbain »<sup>140</sup>. La conscience environnementale est également un facteur



qui nous ferait rejeter la modernité, elle est le strict opposé du règne des barres, des tours, des HLM et autres grands travaux d'infrastructures.

Finalement, Antoine Picon en finit par se demander si la motivation profonde des accusateurs ne serait pas, au fond, le fait « d'une étrange nostalgie à l'égard d'une époque où les choix idéologiques étaient tranchés, comme si le retour de la modernité était bien sûr effrayant... Au secours, Le Corbusier revient... Mais au fond rassurant comme un vieux film en noir et blanc »<sup>141</sup>. Mais il conclut : « La modernité sous sa forme canonique ne reviendra pas et je dois vous confesser que Le Corbusier est mort, en fait, depuis un demi-siècle »<sup>142</sup>.

C'est la même thèse pour Jacques Sbriglio. Il insiste sur le contexte de la pratique architecturale aujourd'hui, menacée de tous les côtés. « Car ne nous y trompons pas, derrière cette tentative de démolition d'une icône, c'est l'ensemble de l'architecture moderne que l'on exécute et sans laquelle l'architecture d'aujourd'hui ne saurait exister, laissant ainsi libre cours aux formes de pensée les plus réactionnaires »<sup>143</sup>. Pour lui, la polémique ne parvient pas à atteindre l'importance du message légué par l'œuvre de Le Corbusier.

Antoine Picon va même plus loin en expliquant pourquoi, d'après lui, la polémique s'est fondée sur l'idée qu'existe une continuité profonde entre la vie, les engagements personnels, et l'œuvre urbanistique et architecturale. Ce serait toujours lié à cette histoire de progrès qui permettrait aux individus de devenir acteurs de leurs vies et responsables de leurs œuvres, « ce qui peut sembler paradoxal à un moment où la mondialisation semble plutôt démontrer le contraire »<sup>144</sup>.

La modernité fait peur, parce que, dans la parole commune, modernité architecturale va de pair avec grands ensembles, mal des banlieues. Mais « la modernité n'est plus responsable de la laideur du monde, l'a-t-elle jamais été et cela encore sous sa forme canonique, tout ceci est bien plus compliqué »<sup>145</sup>.

On fait de Le Corbusier le père des tours et des barres de la France des Trente Glorieuses, comme le soutiendra Marc Perelman, Olivier Barancy ou encore Xavier de Jarcy. « Ce qui est assez abusif puisqu'il est mort avant que ne soit lancée la politique de construction de grands ensembles »<sup>146</sup>. Antoine Picon rappelle

aussi qu'il faut admettre que la modernité architecturale, par le biais des grands ensembles, ne signifie pas forcément misère non plus, car on y trouve bien des réussites et des éléments de patrimoine.

En effet, la modernité a traduit un changement, quelque chose de radical. C'est une période d'innovations, de transformation de la manière d'habiter. Et, d'après l'historien, c'est ce radicalisme, cette volonté que l'on voudrait retrouver aujourd'hui, dans un monde « où les inégalités économiques et culturelles nous reviennent en boomerang, menaçant jusqu'au fondement de nos démocraties »<sup>147</sup>.

Pour Antoine Picon, la vraie question, au fond, est : qui a peur de Le Corbusier ? Qui a peur du cadavre au point de chercher à l'exorciser ainsi ? « Je trouve formidable que cet homme né en 1887 soit encore vu comme le symbole d'une modernité ébouriffante ».



Le lien présumé entre les idées de Le Corbusier et les formes architecturales que l'on retrouvera dès le milieu des années 1950 et jusqu'au milieu des années 1970 est présent dans les thèses de Xavier de Jarcy et de Marc Perelman. Mais c'est surtout Olivier Barancy qui y consacre entièrement son ouvrage *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences*. On ne peut nier que cette mise en rapport est un raccourci dangereux. Nous allons tenter d'analyser les arguments des uns et des autres.

Tout d'abord, Xavier de Jarcy l'affirme : les idées de Le Corbusier ne l'ont emporté que dans les années 1950, grâce, entre autres, à Claudius-Petit ; « c'est ainsi qu'une certaine idée de l'homme, de la ville et du territoire, née dans les revues pro-fascistes, imprégnée de futurisme, de fordisme, de taylorisme et d'eugénisme, nourrie des idées de Pierre Winter et d'Hubert Lagardelle, est devenue la norme jusqu'au début des années 1970 »<sup>148</sup>. Et ce sont ces normes que des architectes, pourtant des grands noms de la profession utiliseront pour « nos actuels quartiers en difficulté »<sup>149</sup>, dans le respect de *La Charte d'Athènes*.

Xavier de Jarcy va jusqu'à déclarer que les grands ensembles sont nés d'un supposé fascisme français, référence au titre de son ouvrage : « construits avec une brutalité inouïe, les quartiers modernes bâtis de la fin des années 1950 au début des années



1970 sont les monuments laissés par le fascisme français. Ils ont réalisé l'un des vœux de Le Corbusier : l'expulsion en masse des plus vulnérables et leur assignation à résidence hors des centres villes »<sup>150</sup>.

Olivier Barancy est de l'avis du journaliste; les grands ensembles découlent directement de *La Charte d'Athènes*, parue sous l'Occupation. Il s'emploie à décrire le contexte de réalisation de ces logements de masse, leur population et leur évolution, dont naîtra les problèmes que nous connaissons et qui en feront des quartiers insupportables pour leurs habitants. Le vocabulaire assez péjoratif employé par Olivier Barancy interpelle mais on ne peut qu'approuver son propos, pour le moment.

Il affirme que la centaines d'apprentis architectes, français et étrangers, qui sont venus se former dans son atelier, rue de Sèvres à Paris, ont ensuite menés leur carrière individuelles et ont participé, tout comme les architectes sortant de l'Ecole des beaux-arts, à l'immense marché de la reconstruction en s'appropriant *La Charte d'Athènes*, qu'Olivier Barancy qualifie d'« alibi pseudo-théorique et mode d'emploi d'implantation du logement de masse »<sup>151</sup>.

Ainsi, les architectes, souvent prix de Rome, tels que Beaudouin, Cassan, Lopez, Dubuisson, Pottier, Holley, Proux, qui construisent les grands ensembles dans les années 1950 à 1970, avouent être fascinés et avoir de l'admiration pour Le Corbusier. Certains travaillent avec la trame du Modulor, tel que Dubuisson.

D'autres idées que Le Corbusier avaient esquissées, vont également être réappropriées par ces architectes : l'urbanisme de dalle, les tours de bureaux en centre-ville ou encore 'la respiration exacte', selon Olivier Barancy. Michel Holley, formé chez Lopez, écrira en 2014 : « C'est tout naturellement l'archétype du Plan Voisin qui me guida dans la réalisation du projet Front-de-Seine. [...] Si j'ai pu ainsi proposer à Paris cette cinquantaine de tours de cent mètres, je le dois bien à la vision prophétique, telle que je l'interprétais, de mon CORBU »<sup>152</sup>.

Marc Perelman nous explique lui aussi, mais plus brièvement que ses deux compères, que « le lien entre les idées et les réalisations de Le Corbusier et l'architecture de barres et de tours de l'après-guerre, produisant les si nombreuses villes désespérantes que l'on connaît, ne peut pas être évacué »<sup>153</sup>. Mais il ajoute une réflexion par rapport aux deux autres polémistes, c'est que Le Corbusier aurait rendu possible les courants architecturaux et urbanistiques les plus radicaux aujourd'hui. Ainsi, Rem Koolhaas serait devenu « parmi tant d'autres (...) le représentant patenté du cynisme mondialisé du XXI<sup>e</sup> siècle »<sup>154</sup>.

François Chaslin est bien plus prudent. Après la Libération, les idées de *La Charte d'Athènes* vont donc triompher, mais « abâtardies sans doute, en tout cas adaptées à la situation économique générale, à la réalisation des grands ensembles, au chemin de grue et à la préfabrication lourde, aux systèmes de panneaux de béton armé »<sup>155</sup>. Il reconnaît donc que les architectes de l'après-guerre déformeront les principes de base de la charte, ils ne la respecteront donc pas. Le critique nous rappelle que même de son vivant, quand avait commencé le mal des grands ensembles, Le Corbusier avait vu ses thèses être critiquées. Il évoque tout de même Candilis, qui avait assisté à vingt ans au congrès d'Athènes, et qui expliquait qu'en 1933, il ne pouvait « prévoir les applications désastreuses d'un excellent principe »<sup>156</sup>.

---

On l'a vu, internet a été le principal support de la polémique de 2015. C'est donc le fait d'une multitude d'articles, accessibles par tous, que le grand public a pu se faire un avis sur la question. Et en effet, lorsque cela est possible, les lecteurs peuvent laisser des commentaires sous chaque article. Et en y regardant de plus près, on se rend compte que le lieu du débat est doublé par ces forums auxquels participent les amateurs, habitants, historiens ou simples curieux.

Les gens n'hésitent pas à prendre parti et exposer leurs arguments, se confrontant à des adversaires parfois redoutables. Mais les amalgames pleuvent aussi sur ce support d'expression, c'est ici que l'on peut donc se faire une idée de l'avis des gens complètement extérieurs à la polémique afin d'en ressortir une sorte d'opinion publique.

J'ai pu ainsi répertorier plus de 335 commentaires. Pour la plupart des articles d'ailleurs, il faut être abonné pour pouvoir réagir, on imagine donc bien l'engouement que cette polémique a suscité. L'article du *Monde* intitulé « La charpente fasciste de Le Corbusier » regroupe à lui seul 135 commentaires en seulement onze jours, du 24 avril au 5 mai 2015. Plus de commentaire après ce jour, ce qui paraît d'ailleurs étrange. Nous nous pencherons sur cet article pour étudier quelques propos.

Tout d'abord, la première division de l'opinion s'effectue sur l'idée de la dissociation de l'œuvre et de l'idéologie, un grand sujet de débat universel.

- « Que Le Corbusier ait été fasciste, ou ce que vous voulez d'approchant, est une chose, que son œuvre le soit en est une autre. Céline était un sale type, collabo, nazi même, et pourtant son œuvre a peu d'équivalents au XX<sup>e</sup> siècle. Non, il ne faut pas tout mélanger ! »<sup>157</sup>

Aux arguments des 'anti-corbusier' qui affirment que c'est un tout unitaire, s'opposent ceux qui le défendent, en arguant notamment du fait que les habitants qui ont vécu dans les édifices construits par Le Corbusier ont toujours été très heureux. Le thème du jugement des habitants est récurrent dans les réponses apportées et

indique par conséquent qu'une partie des lecteurs de l'article s'intéresse au sujet parce qu'ils ont, eux-mêmes ou dans l'entourage, vécus dans des réalisations de Le Corbusier, notamment dans les Unités d'habitation.

- « Mon père a grandi dans la cité radieuse de Marseille juste après la guerre, et il y a été très heureux. Les appartements sont très bien conçus, et c'est au contraire un beau pari. Au passage, ma famille a des origines juives, et je condamne bien entendu l'antisémitisme, le racisme, le négationnisme etc etc. Mais il ne faut pas tout mélanger »<sup>158</sup>.
- « Je ne poste jamais de commentaire mais là trop c'est trop. Quand allez-vous cesser les uns et les autres de parler au nom des 4000 habitants qui résident dans les 5 Unités d'Habitation ? Nous ne nous reconnaissons pas dans vos caricatures de nos immeubles et de nos appartements. Prenez le temps de nous rendre visite, de séjourner parmi nous, d'échanger avec nous et de pousser la porte des appartements privés que nous ouvrons lors des Journées du Patrimoine et vous vous rendrez compte de la chance que nous avons. C'est facile de juger Corbu et nos « petites cellules de béton » au regard des standards actuels. Vous rendez-vous compte du progrès considérable dans nos vies qu'a été l'arrivée à la Cité Radieuse de Marseille ou à la Maison Radieuse de Rezé ? Nous venions, dans le contexte de la crise du logement d'après-guerre, de logements minuscules et souvent insalubres et là : de la lumière, le confort, de la place (100M2 pour un type 4 à Marseille, 75M2 à Rezé), et des espaces collectifs prévus pour ce qu'on appelle aujourd'hui le lien social. Que Le Corbusier ait eu un caractère détestable et des amitiés troubles, personne ne le conteste et ce n'est pas un scoop mais cela n'enlève rien à la manière attentive dont il nous a construit un habitat de qualité. Si nous étions si malheureux, aurions nous tous des projets participatifs pour célébrer 2015 et NOTRE architecte ? Pour ma part, je suis arrivée petite fille par hasard et j'y suis toujours, 60 ans après, par choix. C'est votre liberté de ne pas aimer notre béton mais nous ne pouvons pas vous laisser énoncer sans réagir des contrevérités »<sup>159</sup>.

Ces trois commentaires montrent à quel point la polémique touche aussi les habitants. Ceux-ci se sentent pointés du doigt, comme si les reproches faits à Le Corbusier les concernaient directement. Ils refusent d'admettre ces accusations quand ils les rapprochent à leur propre expérience de vécu.

Certains ont des propos plus équilibrés, reconnaissant d'une part la dureté de son architecture mais le génie de l'architecte, source de créativité encore aujourd'hui. Mais cela n'empêche pas non plus les raccourcis :

- « Pour moi il est important d'interpréter ses œuvres dans son contexte d'origine et selon son propre entendement pour en tirer des idées novatrices pour l'avenir. C'était un facho, soit! Mais aussi un putain d'artiste! »<sup>160</sup>
- « La charpente fasciste du Corbusier.....on ne peut comprendre cela que si on se remet dans le contexte de l'époque : l'avènement d'un monde nouveau, l'ère des masses, de l'industrialisation, de la standardisation et du collectivisme (que ce soit en URSS, en Allemagne, en Italie) les gens croyaient au progrès en ce monde que l'on prédisait comme un Age d'or, et qui allait durer 1000 ans.....le Corbu était simplement dans l'air du temps.... ses idées ont été appliqués après la guerre, quand il fallait loger des millions de gens dans l'urgence et à bas coût, un pays entier à reconstruire.....les 30 glorieuses ! »<sup>161</sup>

D'autres rappellent que l'œuvre de Le Corbusier, ce n'est pas seulement son urbanisme, mais c'est aussi des architectures poétiques :

- « On parle toujours des immeubles pour les masses de Le Corbusier, comme s'il n'avait fait que ça (en oubliant que l'intérieur était extrêmement bien conçu). Ses villas sont magnifiques, et pratiquement indépassées. Tous les architectes contemporains un peu exigeants s'en inspirent. Qu'est-ce que les autres ont à proposer? Ils détestent le Corbusier? Et leurs zones pavillonnaires qui ont couvert la France et continuent ? »<sup>162</sup>
- « Lignes droites certes, mais allez voir Notre Dame de Ronchamp... Une merveille de douceur et de puissance, de pureté et de complexité, d'élégance et de simplicité. Lors de ma dernière visite un chœur y répétait du Bach. Cela a été une des plus intenses émotions artistiques de ma vie. Tout architecte de renom a une tendance totalitaire, à vouloir « enfermer » les autres dans sa pensée rendu concrète »<sup>163</sup>.

Une digression intéressante dans ces discussions, et que l'on retrouve également dans d'autres forums, est celle de la critique des grands ensembles, de la surpopulation, de l'étalement urbain et des zones pavillonnaires. C'est sur ces sujets que les amalgames

sont les plus présents, même si Le Corbusier n'est plus forcément au cœur du débat. La deuxième division de l'opinion publique concerne ainsi la question du soi-disant lien entre Le Corbusier et les grands ensembles.

- « Qu'on cesse de glorifier Le Corbusier et autres Perret. Ils sont les artisans des horreurs architecturales des années 60, 70 et 80 et les architectes qui les admirent encore aujourd'hui devrait réfléchir à toutes les merdes qui ont été construites en les revendiquant. Le Corbusier n'était qu'un théoricien, et comme tout théoricien, dès qu'il est passé à la pratique, ça a été la catastrophe »<sup>164</sup>.
- « Les gens parlent de Le Corbusier et ne connaissent pas son oeuvre. Ils pensent aux barres d'habitation des banlieues qui n'ont rien de Le Corbusier. Certes Le Corbusier a imaginé des projets urbains un peu totalitaires, mais ils n'ont jamais été réalisés et n'étaient que théoriques. Même à Marseille sa Cité Radieuse est aujourd'hui très valorisée. Recherchez sur Google des images des réalisations de Le Corbusier. Si toutes les villas, si tous les immeubles, étaient aussi purs de ligne, aussi intégrés à la nature comme ses villas, la France serait plus belle. Tout ce discours Anti Le Corbusier ne propose rien d'autre et n'est là que pour justifier le massacre architectural qui continue à se produire aujourd'hui »<sup>165</sup>.
- « Je m'incline devant tant d'ignorance »<sup>166</sup>.

La deuxième division de l'opinion se fait sur le fond du sujet, et finalement qui est le thème de l'article dont on remarque qu'on s'éloigne au fil des commentaires, c'est-à-dire les accusations à l'égard de Le Corbusier, ses relations au fascisme, son séjour à Vichy. On retrouve des adeptes de Xavier de Jarcy :

- « 'La tentation fasciste de l'architecte n'est pas une découverte' : sans doute ; il n'empêche que c'est la première fois que j'en entends parler. Sans être un expert en architecture (loin de là), je m'informe, je lis régulièrement les journaux et cela m'était passé au-dessus de la tête ; je ne dois pas être le seul à faire cette découverte. Il semble qu'un voile pudique, celui dont on drapait les génies, ait recouvert régulièrement le passé de cet homme, à moins qu'il ne s'agisse de cette exquise pudeur dont bénéficient les créateurs de talent. Ceci dit, n'allons pas trop loin dans la réduction des œuvres de Le Corbusier à ses idées politiques. Nombre d'architectes qui ont construit des « bunkers » monumentaux ou des

HLM ne sont pas des fachos pour autant. De même, tous les bouquins de Céline ne reflètent pas ses idées antisémites »<sup>167</sup>.

- « Malheureusement ces articles ne précisent pas la part de génie dans l'architecture du Corbusier. Pour ceux qui critique l'unité d'habitation du Corbusier à Marseille, sachez que ce bâtiment est une réel révolution pour l'époque (...) Alors oui peut être que Le Corbusier avait des idées douteuses sur certains point obscure et c'est bien de le rappeler. Mais ne dénigrons pas ce que ce grand architecte a apporté à la discipline et a la société. Ce n'est pas pour rien qu'il est un des architectes les plus connus du monde et qu'il est enseigné dans toutes les écoles d'architecture du monde (réellement !). Je comprends qu'on puisse associer Le Corbusier et l'urbanisme de banlieue les fameuses « cages a lapin » car ces bâtiment se sont inspiré de certains point du modernisme. Cependant faire cette association serait un raccourci rapide qui est fait par ceux qui ne connaissent pas réellement le travail de Le Corbusier. Il est dommage que des gens affirment des choses erronées quant aux théories du Corbusier alors qu'ils ne sont pas compétents pour en parler. Renseignez-vous et vous verrez que le Corbusier était un génie de l'architecture si vous replacez ces pensées et ses théories dans le contexte historique. Merci »<sup>168</sup>.

Un lecteur note d'ailleurs cette transgression du débat, qui, à la base, est bien tourné sur les relations de Le Corbusier avec le fascisme.

- Tous ces commentaires sont bien le reflet de la maladie de notre époque. On confond tout, l'on n'a plus aucun sens de l'analyse. Dans l'article il est question des goûts soit-disant fascistes du Corbu. Mais, et à moins que je ne sache plus lire, pas d'une critique de son art (oui j'ai bien parlé d'art). Or deux tiers des commentaires se focalisent sur le fait de savoir s'il avait ou non du génie architectural. Quel grand malheur pour des lecteurs du ... *Le Monde* comme quoi tout a déjà foutu le camp! »<sup>169</sup>.

Pour conclure, nous citerons un des derniers commentaires de l'article, qui dépasse assez bien ce débat plutôt fermé :

- La provocation, ça marche, la preuve : un titre « La charpente fasciste... » et hop! une centaine de commentaires! En passant, une petite remarque à l'un des contributeurs : l'architecture, ça ne se lit pas, ça se visite.

Un autre point très intéressant à noter est la participation de certains acteurs directs de la polémique, tels que François Chaslin (*Un Corbusier*) ou Jacques Sbriglio, architecte et urbaniste qui a écrit « Arrêtons de diffamer Le Corbusier, icône audacieuse qui mérite notre salut » dans le journal *Le Monde*.

Dans une publication du site *Esprit urbain* intitulée « Le procès en fascisme de l'œuvre du Corbusier » qui présente les arguments des uns et des autres dans le procès qui est intenté à Le Corbusier, Jacques Sbriglio ose commenter l'article en renommant les trois ouvrages de 2015 de manière assez amusante :

- « A trouver d'autres titres aux livres de ces auteurs qui cherchent à faire le buzz au moment de cette année anniversaire, je propose pour le livre de Chaslins « Je t'aime moi non plus », pour celui de De Jarcy « La haine » quant à celui de Perelman je pense, qu'au-delà de la figure expiatoire de Le Corbusier, il y a dans son ouvrage une véritable détestation de l'architecture comme de ce qu'il n'hésite pas à nommer : « La horde des architectes ». Pour comprendre les ambiguïtés du monde politique dans l'entre-deux-guerres, je propose également la lecture du Mitterrand de Michel Winock. Nous vivons une époque de nouveaux puritains, pire de véritables commissaires politiques qui nous servent à travers la presse un « prêt à penser » qui devient insupportable »<sup>170</sup>.

Il fait de même dans un article du *Monde*, « Du béton et des plumes » en se disant « atterré par une polémique qui est en train de friser le ridicule »<sup>171</sup>. Pour l'architecte, c'est une véritable détestation de l'architecture et des architectes qui se cache derrière cette polémique.

Pour un article d'*AMC* intitulé « Le Corbusier, roi déchu? » écrit par l'architecte, chercheur et journaliste Margaux Darrieus, c'est François Chaslin qui s'explique quand l'auteur de l'article affirme que les dates de publications des ouvrages ne sont pas un hasard par rapport à l'ouverture de l'exposition célébrant le cinquantenaire de la mort de Le Corbusier :

- « Vous écrivez : «On doit assurément ce coup d'éclat à trois livres récents dont les dates de sorties concomitantes ont été calées, on le comprend, pour profiter au maximum de l'effet anniversaire.» La date de sortie du mien, *Un Corbusier*, est fortuite. Comment pouvez-vous penser que commençant d'écrire il y a plus de deux ans, j'avais à l'esprit que j'étais à deux ans et trois-quarts de la noyade du Vieux? Je n'ai jamais voulu

faire un best-seller et encore moins un pamphlet, sinon je ne serais pas allé chez Fiction & Cie. Je n'ai pas voulu que cela sorte au moment de l'exposition, c'est mon éditeur qui en a décidé ainsi. Je souhaitais octobre ou novembre. On m'a proposé début janvier puis on a reculé à début mars parce que la même collection publiait une biographie de Roland Barthes. La concomitance avec l'exposition est fortuite; celle avec les deux autres ouvrages que vous notez est fortuite aussi. Je la déplore car elle assimile mon travail à deux autres, certes honorables et légitimes, mais elle mutile mon propre propos. J'ai voulu faire un bon livre de littérature, un « caractère », délibérément très écrit et touffu. Délibérément. Un livre à déguster et sans chapitres trop marqués et surtout sans chapitres thématiques. Une promenade. Un livre où se perdre un peu. Bonne journée. François Chaslin »<sup>172</sup>.



En Suisse, le pays natal de Le Corbusier, la polémique ne l'a pas épargné.

L'architecte et écrivain genevois Daniel de Roulet avait lancé une polémique en Suisse et publié un *Voyage à Vichy* qui raconte le séjour de Le Corbusier sous l'Etat français. Le journal suisse *Le Matin* avait alors suscité la polémique en se demandant s'il ne fallait pas retirer le billet de dix francs à l'effigie de l'architecte, en circulation depuis 1997. Au même moment, « Le Corbusier, l'archi nazi », titrait à Paris l'hebdomadaire *Le Point*.

En octobre 2009, l'hebdomadaire zurichois *Die Weltwoche* publiait un article intitulé « Groobaumeister des Faschismus » qui soutenait une fois de plus que l'architecte avait été un antisémite et un admirateur d'Hitler.

En 2010, sous la pression de la presse et à la demande de l'association Suisse-Israël et de la Cicad (Coordination intercommunale contre l'antisémitisme et la diffamation), la firme UBS (Union de banques suisses) a décidé de retirer la photo de l'architecte d'une de ses campagnes de publicité, à cause de son « adhésion empressée au régime de Vichy »<sup>173</sup>, et parce que l'homme est un « antisémite virulent »<sup>174</sup>, selon les mots de l'historien d'art

Pierre Frey.

L'année suivante, la ville de Zurich renonçait à donner à une place le nom de l'homme des Cités Radieuses, une place comme il en existe à Orly, à Langres, à La Chaux-de-Fonds et à Berne; et une à Paris, plutôt virtuelle.

François Chaslin se questionne : « en jour, les débaptiserons-nous, comme à Compiègne justement, il y a dix ou douze ans, la rue Alexis Carrel ? »<sup>175</sup>

Une autre polémique concerne l'immeuble Clarté situé à Genève, que Rémi Baudouin a suivi, « j'ai assisté, effaré, au débat du Conseil Municipal de Genève sur l'ouverture au public d'un logement de l'immeuble Clarté, où, et je tairai publiquement son nom, une conseillère municipale a demandé en disant « oui d'accord, on va accélérer, on va voter les budgets mais surtout, je veux que une plaque soit posée sur l'immeuble Clarté avec marqué 'Le Corbusier était fasciste' ». Alors d'un côté, vous voyez la plaque posée, non posée, plaque enlevée, plaque à reposer, on est dans un débat absolument invraisemblable »<sup>176</sup>.



---

C'est donc le jour de la conférence de presse à la veille de l'ouverture de l'exposition « Le Corbusier. Mesures de l'homme » que sera annoncé, on l'a déjà évoqué, la tenue d'un colloque en novembre 2016, colloque auquel j'ai eu la chance d'assister.

Le Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945', se déroula les 23 et 24 novembre 2016. Les deux jours correspondant à deux périodes historiques, à savoir 'entre-deux-guerres et la Seconde Guerre mondiale.

Le premier jour est donc consacré à « l'Architecture dans le retour à l'ordre des années 1930 ». Le second est intitulé « l'Architecture sous Vichy, histoire et enjeux de mémoire ». Le thème du jour est lui-même divisé en deux sous-thèmes divisés eux-mêmes en parties, correspondant aux différentes conférences des intervenants. Chaque journée est introduite par un professeur émérite et chaque sous-thème est dirigé par un modérateur. A la fin des conférences correspondant à un sous-thème, une table ronde est organisée et menée par le modérateur afin de créer le débat et de répondre aux questions du public.

Les organisateurs du colloque sont constitués du service parole du Centre Georges Pompidou, des commissaires de l'exposition de 2015; Frédéric Migayrou et Olivier Cinqualbre, de la Fondation Le Corbusier, ainsi que du directeur scientifique de l'Université de Genève, Rémi Baudouï.

Avant le début des conférences, Serges Lasvignes, Président du Centre Pompidou, explique l'ouverture du colloque : « ce qu'il s'est passé avec Le Corbusier, c'est un peu spécial. Parce que pendant la période qui a précédé l'exposition, on a vu fleurir un certain nombre de publications, je ne sais pas s'il y a un lien étroit entre ceci et cela, et ces publications ont suscité quelque chose qui a commencé à ressembler à une polémique. On a vu le titre d'une dépêche de l'AFP «le Corbusier fasciste militant», on a vu le titre d'un journal bien connu pour sa recherche des titres, qui était «Le Corbusier plus facho que fada», et on s'est dit que c'était pas le souhait du Centre Pompidou que de pratiquer la médiatisation polémique. On aime bien être transgressifs, on aime bien être

insolents, on aime bien être décalés, mais la polémique spectacle c'est très peu pour nous parce que là on deviendrait comme beaucoup d'autres. Par ailleurs on s'est rendu compte que autour de Le Corbusier, il y avait un certain nombre de questions très intéressantes à étudier. Et on s'est dit que ces questions d'ailleurs touchaient non seulement à l'architecture, mais touchaient à l'histoire, à l'histoire des idées, à l'histoire politique et finalement, on s'est rendu compte que ce serait tout à faire dans l'intérêt du Centre Pompidou d'organiser une manifestation qui permettrait de réfléchir sur ces différentes questions, de réunir des représentants de différentes disciplines pour y réfléchir et de le faire à froid, c'est-à-dire, après une période de réflexion, après une période de travail et sans être immédiatement lié à l'ouverture d'une exposition »<sup>177</sup>.

Ainsi, le sujet du colloque, au-delà du personnage de Le Corbusier, c'est bien la contextualisation. La question du modernisme à l'époque et son rapport aux idéologies, celle du planisme, de l'hygiénisme, du purisme. C'est aussi une réflexion sur le rapport entre l'architecte et le politique, sur la fascination que ce dernier représente dans le travail même de l'urbanisme dans sa conception des choses, et sur la place de la commande dans ce processus. Le colloque s'interrogera aussi sur le 'fascisme français', existe-t-il ?

Antoine Picon nous rappelle que la commande du colloque est de considérer Le Corbusier et l'architecture en France pendant une quinzaine d'années. Mais il tient à noter que cela ne représente qu'une petite part du parcours de l'architecte, un parcours qui amène à penser parfois les choses autrement, à relativiser les engagements, les épisodes.



Dans un colloque scientifique tel que celui-ci, l'importance des archives est primordiale. De manière générale, elle est au cœur du débat sur les accusations de Le Corbusier, puisque presque l'essentiel des sources est basée sur des archives écrites.

La méthodologie historique est donc au cœur de la recherche. Il aurait été intéressant d'étudier les démarches de recherche de chacun, entre pro et anti-corbuséens, afin de déceler le sérieux de chaque enquête.



La pratique de l'histoire exige de conserver une attitude critique à l'égard des sources. C'est ce doute permanent qui fait l'une des spécificités de la pratique. Il faut comparer les témoignages avant de s'attacher à interpréter le sens des textes.

Une bonne recherche historique consiste donc à éplucher avec précaution tous les écrits, les comparer avec d'autres sources d'informations, puis de les interpréter en les resituant dans leur contexte. Tout l'inverse de deux des trois ouvrages de 2015 qui, d'après les critiques émises par la défense, constituent une accumulation de présupposés idéologiques, sans démonstrations rigoureuses, contraire aux règles les plus élémentaires de recherche.

Lors de la première table ronde du deuxième jour de colloque, Olivier Cinqualbre le rappelle, « le fil rouge, c'est les archives »<sup>178</sup>. Les archives qui permettent d'affirmer certaines choses, d'en contredire d'autres. Dans le cas du colloque, plusieurs thèmes de conférences n'ont pas souvent ou jamais fait l'objet de recherches approfondies. Ainsi, le fait de ne pas avoir étudié certains aspects de périodes complique la tâche. Rémi Baudouï l'affirme : « le retour au factuel, je pense que ça c'était fondamental, il fallait revenir aux faits, il fallait revenir aux archives. Se débarrasser des analyses simplistes »<sup>179</sup>.

Revenir aux faits, c'est d'ailleurs ce que nous allons faire afin d'étudier le fond du sujet après cette large introduction qui a permis de poser le contexte de la polémique. L'objectif de la prochaine partie est de comparer Le Corbusier dans les discours. Pour ce faire, nous allons revenir donc à cette période de l'entre-deux-guerres afin d'étudier le comportement de l'architecte durant cette période, avant de considérer son séjour à Vichy et ses relations au politique.



Billet de 10 francs suisses. 8<sup>e</sup> série de billets de banques suisses. En circulation depuis le 8 avril 1997.

**COLLOQUE INTERNATIONAL**  
**PASSÉS RECOMPOSÉS : LE CORBUSIER**  
**ET L'ARCHITECTURE FRANÇAISE 1929-1945**  
23&24 NOVEMBRE/14H00-19H00/PETITE SALLE  
en collaboration avec la Fondation Le Corbusier



Visuel de l'évènement « Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945' », Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
(Crédit photographique : © Fondation Le Corbusier)

## NOTES DE FIN DE CHAPITRE

- 1 - Olivier Cinqualbre, «Les architectes français dans l'Italie Mussolinienne», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 2 - Alexis Ferenczi, «Le Corbusier, fasciste militant: des ouvrages fissurent l'image du grand architecte», *Huffington Post*, 10 avril 2015, <http://www.huffingtonpost.fr/2015/04/10/le-corbusier-fasciste-militant-des-ouvrages-fissurent-limage/>, [consulté le 3 novembre 2016].
- 3 - Ibid.
- 4 - Ibid.
- 5 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, Paris, Editions Albin Michel, 2015.
- 6 - François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Editions du Seuil, Fiction & Cie, 2015.
- 7 - Ibid.
- 8 - Ibid.
- 9 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, Paris, Editions Michalon, 2015.
- 10 - Ibid.
- 11 - Ibid.
- 12 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences*, Marseille, Editions Agone, 2017.
- 13 - Ibid.
- 14 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*
- 15 - Ibid.
- 16 - *Lettres à Charles l'Eplattenier* (édition établie, présentée et annotée par Marie-Jeanne Dumont), Paris, Editions Du Linteau, 2006.
- 17 - Ibid.
- 18 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*
- 19 - Ibid.
- 20 - Ibid.
- 21 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*
- 22 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op. cit.*
- 23 - Ibid.
- 24 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, *op. cit.*
- 25 - Ibid.
- 26 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, *op. cit.*
- 27 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*
- 28 - Ibid.
- 29 - Ibid.
- 30 - Claude Massu, «Le Corbusier reconsidéré», *La vie des idées*, 21 octobre 2015, <http://www.laviedesidees.fr/Le-Corbusier-reconsidere.html>, [consulté le 8 janvier 2017].
- 31 - Ibid.
- 32 - Ibid.
- 33 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*
- 34 - Ibid.
- 35 - Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 36 - Ibid.
- 37 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 38 - Ibid.

39 - Ibid.  
40 - Antoine Picon, «Table ronde : les procès du modernisme», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
41 - Ibid.  
42 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, op. cit.  
43 - Ibid.  
44 - Ibid.  
45 - «A propos de l'évènement «Le Corbusier. Mesures de l'homme»», Communication du Centre Pompidou  
46 - Luc Le Chatelier, «Le Corbusier, l'architecte mesuré au mètre carré», *Télérama*, rubrique Arts & Scènes, 29 avril 2015, <http://www.telerama.fr/scenes/le-corbusier-l-architecte-mesure-au-metre-carre,126062.php>, [consulté le 14 mars 2017]  
47 - Marc Perelman, «Le fascisme architectural de Le Corbusier», *Le Monde*, 14 mai 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/05/14/le-corbusier-ou-le-corps-ecrase\\_4633491\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/05/14/le-corbusier-ou-le-corps-ecrase_4633491_3232.html), [consulté le 3 janvier 2017].  
48 - Commentaire d'un lecteur, dans : Marc Perelman, «Le fascisme architectural de Le Corbusier», art. cit.  
49 - Ibid.  
50 - Marc Perelman, «Le fascisme architectural de Le Corbusier», art. cit.  
51 - Ibid.  
52 - Ibid.  
53 - Michel Guerrin, «Le Corbusier : du béton et des plumes», *Le Monde*, 2 mai 2015, [http://www.lemonde.fr/culture/article/2015/05/02/du-beton-et-des-plumes\\_4626339\\_3246.html](http://www.lemonde.fr/culture/article/2015/05/02/du-beton-et-des-plumes_4626339_3246.html), [consulté le 26 juillet 2017]  
54 - Clémence Parente, «Le Corbusier fasciste? Un colloque organisé en 2016 au Centre Pompidou», *20 minutes*, 28 avril 2015, <http://www.20minutes.fr/culture/1597743-20150428-corbusier-fasciste-colloque-organise-2016-centre-pompidou>, [consulté le 26 novembre 2016]  
55 - Ibid.  
56 - Margaux Darrieus, «Le Corbusier, roi déchu?», *AMC*, 11 mai 2015, <https://www.amc-archi.com/article/le-corbusier-roi-dechu,1660>, [consulté le 3 janvier 2017]  
57 - Service architecture et urbanisme,

«La Fondation Le Corbusier répond aux polémistes», *Le Moniteur*, 28 mai 2015, <http://www.lemoniteur.fr/article/la-fondation-le-corbusier-repond-aux-polemistes-28622608>, [consulté le 3 janvier 2017]  
58 - Culturebox, «Après la polémique, un colloque en 2016 pour mieux cerner Le Corbusier», *Franceinfo*, 28 avril 2015, <http://culturebox.francetvinfo.fr/tendances/architecture/apres-la-polemique-un-colloque-en-2016-pour-mieux-cerner-le-corbusier-217907>, [consulté le 29 novembre 2016]  
59 - Antoine Picon, «Mise au point», *Fondation Le Corbusier*, date inconnue, <http://www.fondationlecorbusier.fr/corbuweb/morpheus.aspx>, [consulté le 3 janvier 2017]  
60 - Ibid.  
61 - Ibid.  
62 - Ibid.  
63 - Ibid.  
64 - Ibid.  
65 - «L'Acte constitutif», Unesco, <http://www.unesco.org/new/fr/unesco/about-us/who-we-are/history/constitution/>, [consulté le 12 mai 2017].  
66 - Yves Dauge et Marc Petit, «Le Corbusier à l'Unesco : la France va-t-elle faire machine arrière?», *Le Monde*, 24 juin 2011, [http://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/le-corbusier-a-l-unesco-la-france-va-t-elle-faire-machine-arriere\\_1540416\\_3232.html](http://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/le-corbusier-a-l-unesco-la-france-va-t-elle-faire-machine-arriere_1540416_3232.html), [consulté le 27 septembre 2016].  
67 - Florence Evin et Nathaniel Herzberg, «A l'Unesco, le classement de l'œuvre de Le Corbusier dans une situation fragile», *Le Monde*, 25 juin 2011, [http://abonnes.lemonde.fr/culture/article/2011/06/25/a-l-unesco-le-classement-de-l-oeuvre-de-le-corbusier-dans-une-situation-fragile\\_1540968\\_3246.html](http://abonnes.lemonde.fr/culture/article/2011/06/25/a-l-unesco-le-classement-de-l-oeuvre-de-le-corbusier-dans-une-situation-fragile_1540968_3246.html), [consulté le 27 septembre 2016].  
68 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
69 - Culturebox, «Le Corbusier : nouvelle candidature à l'Unesco pour le classement de son œuvre», *Franceinfo*, 10 septembre 2014, <http://culturebox.francetvinfo.fr/arts/architecture/le-corbusier-nouvelle-candidature-a-l-unesco-pour-le-classement-de-son-oeuvre-188233>, [consulté le 29 novembre 2016].  
70 - Luc Le Chatelier et Xavier de Jarcy, «Le Corbusier labellisé Unesco : bonne nouvelle ou moment d'égaré?», *Télérama*, rubriques

Arts & Scènes, 19 juillet 2016, <http://www.telerama.fr/scenes/le-corbusier-labellise-unesco-bonne-nouvelle-ou-moment-d-egarement,145352.php>, [consulté le 8 janvier 2017]  
71 - Garance Muñoz, «Le Corbusier inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco, entre consécration et aversion», *L'Obs*, 29 juillet 2016, <http://tempsreel.nouvelobs.com/immobilier/vieurbaine/2016/07/27/OBS6394/le-corbusier-inscrit-au-patrimoine-mondial-de-l-unesco-entre-consecration-et-aversion.html>, [consulté le 28 décembre 2016]  
72 - Vicken Karkoukli, «Le Corbusier, l'homme contre l'œuvre», *Le Pays*, 23 avril 2015, [http://www.le-pays.fr/eveux/loisirs/art-litterature/2015/04/23/le-corbusier-l-homme-contre-l-oeuvre\\_11414437.html](http://www.le-pays.fr/eveux/loisirs/art-litterature/2015/04/23/le-corbusier-l-homme-contre-l-oeuvre_11414437.html), [consulté le 4 août 2017]  
73 - Ibid.  
74 - Nicolas Bastuck, «Les révélations sur le passé vichyste de Le Corbusier, une menace pour le classement Unesco de la chapelle de Ronchamp», *L'Est républicain*, 5 mai 2015, <http://www.estrepublicain.fr/actualite/2015/05/05/on-classe-une-oeuvre-pas-un-homme>, [consulté le 4 août 2017]  
75 - Daniel Brignon, «Les soupçons de fascisme ne condamnent pas l'œuvre de Le Corbusier», *l'Essor*, 25 mai 2015, <http://lessor42.fr/les-soupcons-de-fascisme-ne-condamnent-pas-l-oeuvre-de-le-corbusier-10092.html>, [consulté le 4 août 2017]  
76 - Garance Muñoz, «Le Corbusier inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco, entre consécration et aversion», art. cit.  
77 - Ibid.  
78 - Yves Dauge et Marc Petit, «Le Corbusier à l'Unesco : la France va-t-elle faire machine arrière?», art. cit.  
79 - Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», op. cit.  
80 - Ibid.  
81 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
82 - Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», op. cit.  
83 - Ibid.  
84 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
85 - Ibid.  
86 - Ibid.  
87 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle : Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright,*

*Le Corbusier*, Bruxelles, Editions Mardaga, 1979.  
88 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», *Urbanisme*, n°223, février 1988, p. 56-63.  
89 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier : une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 455-459  
90 - Michel Guerrin, «Le Corbusier : du béton et des plumes», art. cit.  
91 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
92 - Frédéric Migayrou, «Moderne, post-moderne, l'ordre des discours», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
93 - Ibid.  
94 - Ibid.  
95 - François Chaslin, Frédéric Migayrou et Antoine Picon «Table ronde : les procès du modernisme», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
96 - Ibid.  
97 - Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
98 - «A propos de l'évènement «L'aventure Le Corbusier, 1887-1965»», Communication du Centre Pompidou et *CNAC magazine*, n°42, 15 octobre 1987-15 janvier 1988  
99 - Ibid.  
100 - Ibid.  
101 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
102 - Ibid.  
103 - Marc Perelman, «Le Corbusier de A à Z», *Le Petit Journal du Syndicat de l'architecture*, Paris, 1987, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
104 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
105 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, op. cit.



- 106 - Ibid.
- 107 - Kenneth Frampton, «L'autre Le Corbusier : la forme primitive et la ville linéaire», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°249, février 1987, p.4, cité par Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op.cit.*
- 108 - Stanislaus von Moos, *Le Corbusier, une synthèse*, Marseille, Parenthèses, 2014, p. 249-250, cité par Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op.cit.*
- 109 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op.cit.*
- 110 - Jacques Lucan, *Le Corbusier : une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987.
- 111 - Ibid.
- 112 - «Biographie», Fondation Le Corbusier, <http://fondationlecorbusier.fr/corbuweb/morpheus.aspx?sysId=15&IrisObjectId=6943&sysLanguage=fr-fr&itemPos=1&sysParentId=15&clearQuery=1>, [consulté le 12 avril 2017]
- 113 - Le Corbusier, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op.cit.*
- 114 - Ibid.
- 115 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op.cit.*
- 116 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op.cit.*
- 117 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», *op. cit.*
- 118 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op.cit.*
- 119 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op.cit.*
- 120 - Ibid.
- 121 - Ibid.
- 122 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op.cit.*
- 123 - Ibid.
- 124 - Ibid.
- 125 - Ibid.
- 126 - Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», *op. cit.*
- 127 - Ibid.
- 128 - Ibid.
- 129 - Ibid.
- 130 - Ibid.
- 131 - Ibid.
- 132 - Ibid.
- 133 - Frédéric Migayrou, «Moderne, post-moderne, l'ordre des discours», *op. cit.*
- 134 - Ibid.
- 135 - Albert Lévy, «Les critiques de l'héritage Corbusier sont mal informées», *Le Monde*, 24 juin 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/24/les-critiques-de-l-heritage-corbusier-sont-mal-informees\\_4660450\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/24/les-critiques-de-l-heritage-corbusier-sont-mal-informees_4660450_3232.html), [consulté le 26 juillet 2017]
- 136 - Ibid.
- 137 - Jacques Briglio, «Arrêtons de diffamer Le Corbusier, icône audacieuse qui mérite notre salut», *Le Monde*, 16 juin 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/16/arretons-de-diffamer-le-corbusier-icone-audacieuse-qui-merite-notre-salut\\_4655140\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/16/arretons-de-diffamer-le-corbusier-icone-audacieuse-qui-merite-notre-salut_4655140_3232.html), [consulté le 26 juillet 2017]
- 138 - Ibid.
- 139 - Antoine Picon, «Mise au point», *Fondation Le Corbusier*, date inconnue, <http://www.fondationlecorbusier.fr/corbuweb/morpheus.aspx>, [consulté le 3 janvier 2017]
- 140 - Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», *op. cit.*
- 141 - Ibid.
- 142 - Ibid.
- 143 - Jacques Briglio, «Arrêtons de diffamer Le Corbusier, icône audacieuse qui mérite notre salut», *Le Monde*, 16 juin 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/16/arretons-de-diffamer-le-corbusier-icone-audacieuse-qui-merite-notre-salut\\_4655140\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/16/arretons-de-diffamer-le-corbusier-icone-audacieuse-qui-merite-notre-salut_4655140_3232.html), [consulté le 26 juillet 2017]
- 144 - Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», *op. cit.*
- 145 - Ibid.
- 146 - Marion Cocquet, «Qui a peur de Le Corbusier ?», *Le Point*, 25 avril 2015, [http://www.lepoint.fr/culture/qui-a-peur-de-le-corbusier-25-04-2015-1924210\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/qui-a-peur-de-le-corbusier-25-04-2015-1924210_3.php), [consulté le 3 janvier 2017]
- 147 - Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», *op. cit.*
- 148 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, *op.cit.*
- 149 - Ibid.
- 150 - Ibid.
- 151 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op.cit.*
- 152 - Michel Holley, *Cher Corbu. Douze architectes écrivent à Le corbusier*, Bernard Chauveau, Paris, 2014, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op.cit.*
- 153 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op.cit.*
- 154 - Ibid.
- 155 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op.cit.*

- 156 - Ibid.
- 157 - Commentaire d'un lecteur, dans : [Auteur], «La charpente fasciste de Le Corbusier», *Le Monde*, 24 avril 2015, <http://bigbrowser.blog.lemonde.fr/2015/04/24/la-charpente-fasciste-de-le-corbusier/>, [consulté le 3 janvier 2017]
- 158 - Ibid.
- 159 - Ibid.
- 160 - Ibid.
- 161 - Ibid.
- 162 - Ibid.
- 163 - Ibid.
- 164 - Ibid.
- 165 - Ibid.
- 166 - Ibid.
- 167 - Ibid.
- 168 - Ibid.
- 169 - Ibid.
- 170 - Commentaire de Jacques Sbriglio dans «Le procès en fascisme de l'œuvre du Corbusier», *Eprit Urbain*, 16 mai 2015, <http://www.esprit-urbain.fr/causeries/le-proces-en-fascisme-de-loeuvre-du-corbusier/>, [consulté le 3 janvier 2017]
- 171 - Michel Guerrin, «Le Corbusier : du béton et des plumes», art. cit.
- 172 - Margaux Darrieus, «Le Corbusier, roi déchu?», *AMC*, 11 mai 2015, <https://www.amc-archi.com/article/le-corbusier-roi-dechu,1660>, [consulté le 3 janvier 2017]
- 173 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, *op.cit.*
- 174 - Ibid.
- 175 - François Chaslin, *Un Corbusier*, *op.cit.*
- 176 - Rémi Baudouï, «Table ronde : les procès du modernisme», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 177 - Serges Lasvignes, «Ouverture», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 178 - Olivier Cinqualbre, «Table ronde : L'architecture sous l'Etat-Français», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 179 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», *op. cit.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## **II. LE PROCÈS**

---

**RETOUR AUX FAITS,  
LE CORBUSIER DANS  
LES DISCOURS**



***Nous avons traversé toute l'aventure avec pas mal d'émotion, mais entiers. Ma vie ? Quatre années d'éviction implacable. Aujourd'hui, autre vent, mais la bagarre continue. Les politiques minaudant et tergiversant, je reste, moi, raide comme l'horizon de la mer, inflexible.***

---

Le Corbusier, lettre à William Ritter, juin 1945, cité par François Chaslin, Un Corbusier, Paris, Editions du Seuil, Fiction & Cie, 2015.

## **LE CORBUSIER DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES, NAISSANCE D'UNE DOCTRINE**

---

Les années 1930 sont marquées par l'ampleur de la crise économique venue des Etats-Unis. Face au recul économique et aux conséquences sociales désastreuses de la crise, les démocraties semblent impuissantes et sont très vite remises en cause. On voit alors s'élever en Europe des régimes autoritaires engagés dans la lutte contre la crise.

En effet, face à la crise, les démocraties libérales se refusent à intervenir dans l'économie. Elles se contentent alors de mesures modérées comme la réduction des dépenses publiques. Mais dans l'ensemble, ces mesures semblent peu efficaces. La montée des extrémismes amènent donc l'essor des dictatures en Europe : Allemagne (où le régime nazi profite de la crise), Pays baltes, Bulgarie, Grèce, Roumanie...

Les régimes autoritaires sont renforcés par la crise. L'URSS de Staline, seul pays épargné par la crise et l'Italie fasciste de Mussolini y voient la preuve du bien-fondé de leurs critiques de la démocratie parlementaire. Les Etats autoritaires se mettent à intervenir dans le domaine économique. L'Italie et l'Allemagne développent des politiques de grands travaux et des programmes d'armement pour assurer le plein emploi.

L'agressivité des régimes autoritaires amènent des tensions en Europe et finalement, déclencheront la Seconde Guerre mondiale.

Les années 1930 en France se traduisent par une instabilité politique due à la crise. La France est marquée par plusieurs poids qui l'empêchent de se développer politiquement, socialement et économiquement. Tout d'abord une crise politique qu'elle traverse due à l'instabilité des gouvernements de la Troisième République (les gouvernements changent en moyenne tous les six mois) ce qui entraîne une certaine défiance, nous le verrons, vis-à-vis de la classe politique et, petit à petit, un

rejet de la démocratie parlementaire. On note également que le non-renouvellement de cette classe politique ainsi que son implication dans des scandales politico-financiers comme l'Affaire Stavisky en 1934 discréditent le pouvoir en place. Par ailleurs une crise sociale, notamment par rapport au choc de la Première Guerre mondiale, donc la France à du mal à se remettre. Cette sorte de déprime collective est mêlée à une perte de vitalité démographique. Par ailleurs, la société évolue vers une population de masse, plus urbaine (la barre des 50% de population urbaine est franchie en 1931). Le monde paysan peine à se moderniser, faute d'aides financières et la protection sociale est très peu développée.

Dans le domaine de la construction, la crise frappe plus durement le BTP (Bâtiment Travaux Publics) que l'ensemble des branches, et plus durement le gros-oeuvre que le second oeuvre. Pour Dominique Barjot, professeur à l'Université Paris IV, même si la reprise arrive en 1938, « la crise des années 30 n'est en réalité qu'une étape d'une terrible pression de longue durée dont on sortira en France qu'en 1953-54 »<sup>1</sup>. Les architectes sont donc fortement touchés par celle-ci. Mais la crise des années 1930 ouvre également la voie de nouvelles opportunités techniques, dans les travaux publics mais aussi dans l'ensemble du BTP; le béton armé, le béton précontraint et les amorces d'industrialisation du bâtiment, dont Le Corbusier emploiera les principes.

Toutes ces tensions font donc se développer une contestation politique importante, dont Le Corbusier, nous allons le voir, fera partie. Des ligues d'extrême droite telles que l'Action française, les Jeunesse patriotes, les Croix-de-Feu, Solidarité française ou encore le Faisceau apparaissent initialement des associations d'anciens combattants de la Grande Guerre, majoritairement adeptes du 'plus jamais ça!', auxquels viendront s'ajouter d'autres thèmes comme le rejet de la gauche et du communisme.

Finalement, plusieurs facteurs expliquent la floraison et le succès de ces organisations : les transformations de la société, la déception et la rancœur des anciens combattants, la peur provoquée par le cartel des gauches, la montée du bolchevisme, les sentiments xénophobes créent des mouvements d'opinion qui ne trouvent pas leur place au sein des partis politiques traditionnels français.

Cette contestation sera exprimée violemment le 6 février 1934. Ces ligues manifestent devant la Chambre des députés. La protestation tournera à l'émeute faisant une trentaine de morts et plus deux mille blessés. De nouvelles manifestations violentes se produisent les 7, 9 et 12 février. La crise provoque dès le lendemain

la chute du second gouvernement Daladier.

Le mouvement d'opinion provoqué par la montée des Ligues en France contribue fortement à la création d'un mot d'ordre d'antifascisme, qui réunit à nouveau les organisations et partis de gauche, à l'époque divisés. Il en résulte un clivage et une opposition entre 'anti-fascistes' et 'anti-communistes', qui polarisent la vie politique française de l'entre-deux-guerres.



Au tournant de la fin des années vingt, l'architecture de l'Europe occidentale vit au rythme des premiers CIAM, du Bauhaus et du départ massif d'architectes allemands pour Moscou. François Chaslin le note : « ce fut une période assez tumultueuse, marquée par une accentuation du caractère politique des débats (...) En matière de fascisme, dans la France des années trente, les choses sont extrêmement complexes et mobiles; c'est pourquoi elles doivent être explorées avec prudence »<sup>2</sup>.

En effet, la crise économique de 1929 fait naître la crise de la démocratie représentative. La France voit naître les ligues nationalistes d'extrême droite, d'un côté, et de l'autre elle assiste à la naissance d'un socialisme autoritaire qui appelle à une 'révolution nationale'. Henri De Man séduit le socialiste Marcel Déat qui crée le Parti socialiste de France (vu comme fasciste). Un autre socialiste Gaston Bergery va fonder le Parti frontiste (vu comme nationaliste).

Jean-Louis Cohen nous fait part de l'influence de cette crise majeure sur Le Corbusier. En effet, les premières décennies de l'activité de Le Corbusier ne peuvent rester à l'abri de l'actualité, scandées qu'elles étaient par les successions de crises majeures à l'échelle mondiale. L'entre-deux-guerres débouche, pour la première fois, sur la révolution russe et l'éclatement des Empires centraux. « La crise de 1929 fait basculer l'image positive que le capitalisme avait pour Le Corbusier, et provoque un renversement qui commandera beaucoup de ses attitudes »<sup>3</sup>.

C'est dans cette période que Le Corbusier sera le plus sensible aux changements qui affectent le monde. Pour mettre à exécution ses projets, il se doit de connaître et de comprendre les nouveaux principes de la société et de l'économie.

Les mouvements en marge des partis traditionnels rejettent le parlementarisme et les valeurs bourgeoises. Xavier de Jarcy

affirme que « le fascisme séduit une partie de la jeunesse intellectuelle, les écrivains contribuent peu à peu à la fascination des esprits »<sup>4</sup>.

Pour Olivier Barancy, « Le Corbusier, bien loin d'être un réactionnaire, exprime sans retenue ses convictions répugnantes et son vigoureux mépris pour les bourgeois, qu'il partage certes avec nombre de ses contemporains. Le fascisme, plus ou moins synonyme de 'modernité' ou de 'révolution' jusqu'à l'avènement d'Hitler avait bonne presse, y compris dans les rangs de la gauche »<sup>5</sup>.

Zeev Sternhell, historien et penseur politique qui a essentiellement travaillé sur les origines et la formation de l'idéologie fasciste, soutient l'idée que le fascisme prend ses racines en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'historien décrit le mouvement des années 1930 comme une troisième voie conduisant vers des solutions non conventionnelles.

Frédéric Migayrou a étudié les thèses de Robert Paxton et de Zeev Sternhell pour sa conférence. Il nous le confirme : « je me suis aperçu à mon grand étonnement, j'exagère, mais qu'effectivement la France était fasciste, le mot fasciste existait et il y avait des fascistes. Et pas un peu, beaucoup »<sup>6</sup>. On peut notamment citer, en France, les Croix-de-Feu, le Parti socialiste français, les Jeunesses patriotes, la Cagoule, le Faisceau de Georges Valois, le Parti populaire français, le Francisme de Marcel Bucard et puis Solidarité française du parfumeur François Coty. « Et puis on s'apercevait en regardant de près que ces mouvements regroupaient plus d'adhérents que le parti communiste. Donc il y avait bien des fascistes. Et oui, et donc le mot fasciste existait dans la culture française avec des fascistes et puis, extraordinaire, des antifascistes. Peu, alors vraiment très peu »<sup>7</sup>.

C'est cet attrait pour quelque chose de nouveau, radical, qui a séduit les élites intellectuelles. Cette fascination pour le fascisme est née de cette opposition au capitalisme et au marxisme, pour une conception anti-individualiste, l'homme étant partie intégrante d'un ensemble harmonique. « C'est très exactement l'obsession du Corbusier, ce tout harmonique, cette conception de l'individu comme module »<sup>8</sup>.

Loubet del Bayle, dans son ouvrage, *Les non-conformistes des années 30 : Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, qualifie cette génération des années 1930 de non conventionnelle, 'non-conformiste'; une génération qui ne veut se rattacher à aucune idéologie déjà existante ou à des partis classiques.

Pour comprendre ce dégoût profond pour la bourgeoisie et ce rejet de la classe ouvrière chez Le Corbusier, il faut revenir à ses débuts à La Chaux-de-Fonds. Sa recherche de la commande s'est alors déjà heurtée à l'impossibilité d'être entendu par les décideurs politiques et les acteurs privés. A la peur initiale éprouvée par son père envers la classe ouvrière durant les manifestations d'ouvriers qui lui ont fait perdre de l'argent, s'était ajouté chez Charles-Edouard Jeanneret ce rejet de la bourgeoisie et ses valeurs culturelles conservatrices. Il n'accepte pas la mise à l'écart des professionnels par l'élite industrielle locale. Le Corbusier gardera toujours une amertume envers la Suisse, pays trop immobiliste, qui possède selon lui un jugement limité.

Ses voyages professionnels à travers le monde (Italie, Autriche, Hongrie en 1907-1909, Allemagne en 1910-1911, Italie, Grèce, Moyen-Orient, Balkans en 1911), élargissent son champ de vision. Le voyage inspire sa première philosophie d'architecte. Les nombreux carnets de dessins lui serviront à de nombreuses reprises pour illustrer ses propos et ses publications.

Le Corbusier va donc partir pour s'installer à Paris. Il met tous ses espoirs dans la Ville lumière; Paris lui donnerait des réseaux et lui permettrait d'accéder à la commande. Le Corbusier y côtoiera des intellectuels, des philosophes, des ingénieurs, des technocrates etc. Au début, « ses quelques tentatives d'approches des politiciens se révèlent rapidement décevantes et ses appels au changement ne trouvent aucun écho auprès d'une France radicale et bourgeoise »<sup>9</sup>.

Plus tard, c'est par le biais du jeu des salons, des expositions et surtout, de la grande presse, qui serviront de relais, que les questions d'architecture peuvent être portées au contact des politiques publiques et surtout des milieux industriels. Ce sera la stratégie de Le Corbusier à Paris. Cela lui permettra « d'interpeller directement ou indirectement, par le jeu des pétitions et des adresses, les décideurs, et de les mettre 'au pied du mur' »<sup>10</sup>. C'est ce qu'il fera lors de la présentation du *Pavillon de l'Esprit nouveau* en 1925. Le Corbusier est séduit par les industriels et voit en eux les nouveaux décideurs d'aujourd'hui. Ainsi, il présentera ses projets à des industriels comme Henry Frugès et Gabriel Voisin plutôt qu'à l'Etat car la nouvelle production industrielle « socialise le travail et collectivise la production et la consommation »<sup>11</sup>.

A Paris, Le Corbusier se range du côté des hommes d'ordre, opposants à une démocratie faible et fragile; « il partage avec les milieux de la droite radicale un socle d'idées au rang desquelles figurent en bonne place la crainte de la classe ouvrière, un mépris pour le conformisme de la bourgeoisie traditionnelle et un antiparlementarisme viscéral »<sup>12</sup>. En effet, il refuse le

conservatisme du peuple et de la bourgeoisie sur le plan des idées, et il perçoit le système parlementaire comme le triomphe de la démagogie collective sur l'esprit éclairé de l'élite. Il ne croit pas à l'action de la classe politique : « les gouvernements ne s'occupent pas de ce qui est construire une époque moderne. Ils sont affairés à réparer les fuites d'eau au navire qui coule de vétusté. Il n'est pas écrit sur la maison du gouvernement 'Entreprise de construction' mais : 'réparation, ressemelage'. Car les gouvernements ne pensent pas 'demain', ils gèrent 'hier' »<sup>13</sup>. Le Corbusier, de ce point de vue, se range du côté des anticonformistes des années 1930.

Selon Carlo Olmo, seule l'appartenance à une élite (une communauté de spécialistes) permet à l'architecte et à l'architecture de s'insérer dans un changement qui se veut radical.

François Chaslin nous livre un passage d'une lettre de Le Corbusier :

« Nous sommes entre les mains d'un vainqueur, et son attitude pourrait être écrasante. Si le marché est sincère, Hitler peut couronner sa vie par une oeuvre grandiose : l'aménagement de l'Europe. C'est un enjeu qui peut le tenter, de préférence à une vengeance sans fruits. L'inconnue est là. Personnellement, je crois le jeu bien fait. La France, à moins de transplantation criminelle ou d'invasion germanique, est un morceau inamalgamable. Et si le problème consiste à mettre chaque nation dans son rôle, à tuer l'argent des banques, à résoudre les tâches réelles, réalistes, c'est alors bon. C'est la fin des discours de tribune ou de meeting, de l'éloquence et de la stérilité parlementaire. La révolution se fera dans le sens de l'ordre et non pas hors des conditions humaines »<sup>14</sup>.

Selon le critique, on retrouve dans ce document « ses phobies antiparlementaires, ses incantations à l'ordre et sa critique de la finance, auquel il ne manque qu'un soupçon de juiverie pour que le compte y soit. Pièce effarante en tout cas, incontestablement, encore qu'il faille peut-être, dans une certaine mesure, la situer dans je ne sais quel contexte difficile à appréhender »<sup>15</sup>.

Pour Mary McLeod, il est très difficile de juger une période de confusion politique généralisée. Elle affirme lors du colloque : « cela fait des années que je suis critique envers Le Corbusier mais j'hésiterai à utiliser la rhétorique enflammée qui a été utilisé contre lui depuis une année »<sup>16</sup>. Elle confie que ce que l'on comprend mal dans les écrits récents sur Le Corbusier, c'est la différence importante entre les positions de Robert Paxton et celles de Zeev Sterhell sur le fascisme français. Nous n'approfondirons pas ce sujet ici.

La naissance de revues d'idées et de culture liées aux différentes familles politiques est un phénomène caractéristique du 'non-conformisme' de l'entre-deux-guerres, ce qui amènera Le Corbusier à participer à la rédaction de certaines d'entre elles. Ces revues représentent à ses yeux « l'instrument nécessaire pour fonder un projet qui, à cette période, sert avant tout à explorer la réalité »<sup>17</sup>.

Ainsi, la dépression, le manque de commandes, ainsi que ses nouvelles convictions sociales l'ont amené à s'intéresser toujours davantage à la planification urbaine. Entre 1930 et 1932, il élabore ainsi une vingtaine de plans de ville, la plupart sans commande effective. Tous, à divers degrés, s'appuient sur les principes de la Ville radieuse. « Ces projets révèlent ses nouvelles sympathies politiques, et son engagement dans les mouvements néo-syndicalistes et plus tard aux côtés du gouvernement de Vichy »<sup>18</sup>.

Mary McLeod nous confirme le rapprochement de Le Corbusier avec la politique : « déçu par les échecs du capitalisme et par le système parlementaire français, Le Corbusier s'engage dans la mouvance politique du syndicalisme régional »<sup>19</sup>. Il collaborera aux revues *Plans* et *Prélude*, où il publie de nombreux articles.

Il faut tout de même noter que Le Corbusier collabora également à la revue *L'Esprit nouveau* avec l'artiste Amédée Ozenfant de 1920 à 1925. La revue ne s'était pas seulement contentée de la matière artistique. L'ouverture européenne, la curiosité pour l'expérience soviétique, l'engouement pour le planisme s'y étaient manifestés sous la plume, notamment, de Walter Rathenau et de Robert Aron, qui sera en 1931, à l'origine du mouvement *Ordre nouveau* et collaborateur de la revue *Plans*.

Le Corbusier se tourna donc vers cette doctrine française qui, selon lui, pourrait guider la société de l'avenir. Le syndicalisme régional se développa à partir de la fin du XIXe siècle. Le principe fondamental est que les groupes indépendants de travailleurs, les syndicats, devraient posséder et gérer les moyens de production. Mais cette idée de base viendra être dénaturée par des nuances et des idées contradictoires. Comme nous l'explique Daniel Le Couëdic dans son article « Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier » de la revue *Urbanisme* (n°223, février 1988), « pendant les années 1920 et 1930, le syndicalisme proposa à beaucoup d'intellectuels une perspective qui paraissait transcender les orthodoxies de droite ou de gauche »<sup>20</sup>. Le mouvement disposait aussi d'un vocabulaire politique grâce auquel les opposants au libéralisme, de quelques bords politiques qu'ils soient, pouvaient trouver un terrain commun et exprimer leurs espoirs d'un ordre nouveau. C'est justement le fait que le

syndicalisme soit mal défini qui a attiré Le Corbusier, comme beaucoup d'intellectuels. Une doctrine qu'il s'appropriera pour l'adapter aux exigences de la planification, et pour transformer la forme de sa cité idéale.

Georges Sorel, polytechnicien, ingénieur, philosophe et sociologue, théorisa cette action syndicale. Pour lui, le syndicalisme était avant tout le rejet majeur de la civilisation bourgeoise, son individualisme, son réformisme et même son rationalisme. Assemblant des citations, Zeev Sternhell, spécialiste de la question du fascisme en France, a résumé la conception qui en ressortit : « Le syndicalisme considère que l'ensemble des travailleurs constitue un corps et les syndicats sont autant d'autorités sociales qui enlèvent le travailleur à la direction du boutiquier, ce grand électeur de la démocratie bourgeoise. Ainsi, se forme une organisation nouvelle et indépendante de toute organisation bourgeoise, développant des coopératives ouvrières, substituant au Gouvernement par l'ensemble des citoyens qui n'a jamais été qu'une fiction, à une majorité chaotique et à une égalité purement idéale et utopique, la juste et réelle égalité organisée »<sup>21</sup>.

Concrètement, chaque syndicat dirigerait sa propre usine, chaque membre participerait sur pied d'égalité et l'organisation serait réduite à un minimum. Si le syndicalisme de Sorel prit naissance dans le mouvement participatif de l'extrême gauche, il faut bientôt modifier par des éléments autoritaristes de l'extrême droite mais en restant hostile à l'Etat et aux partis.

Le syndicalisme se rapprocherait ainsi du corporatisme, doctrine réactionnaire qui souhaite ressusciter l'ancien régime des guildes (au Moyen-Age, association confraternelle ou économique regroupant des personnes ayant des intérêts communs) comme réaction au capitalisme et à la lutte des classes. Les guildes s'apparenteraient aux syndicats dans la vision syndicaliste. Les disciples du monarchiste Charles Maurras, qui prône les idées corporatistes, rencontrent les élèves de Georges Sorel et fondent ensemble le Cercle Proudhon. La fusion du syndicalisme et du corporatisme conduit à un Etat syndicaliste, combinaison des organisations ouvrières avec des structures hiérarchiques des corporations médiévales. L'Etat syndicaliste serait fondé sur l'homme en tant que membre de sa profession. 'L'homme véritable', l'homme au travail. Il voterait en tant que membre du syndicat; ses représentants et ceux de la même profession, se réuniraient pour élire un maître. Un conseil des maîtres élus dans chaque profession gouvernerait le pays. Ce système de représentation restaurerait le sens de la hiérarchie et de l'ordre que les corporations avaient eu dans le passé. Les dirigeants 'naturels' des usines dirigeraient le pays.



Selon Robert Fishman, « ce plan avait un mérite particulier; on pouvait lui faire dire tout ce qu'on voulait. Il pouvait servir de base à l'anarchie ou à la dictature; il pouvait signifier la victoire du prolétariat comme la fin définitive du mouvement ouvrier. Pour une génération qui se méfiait de toutes les idéologies anciennes son ambiguïté en faisait l'attrait »<sup>22</sup>. Le syndicalisme était une doctrine radicale pour les travailleurs qui avaient perdu confiance dans le prolétariat, pour les fils de la bourgeoisie qui haïssaient la classe moyenne, et pour tous ceux qui savaient seulement qu'il fallait en finir avec le régime parlementaire. Quoiqu'il en soit, il apparaissait comme la promesse d'un ordre nouveau.

Le syndicalisme régional doit permettre de révéler toutes les caractéristiques organiques de l' 'homme réel'. La démocratie parlementaire a réduit l'homme à l'état abstrait de citoyen; « De l'homme concret, de chair et d'os, qui a un métier, un milieu, une personnalité, elle a fait un être irréel, un personnage allégorique, en dehors du temps et de l'espace, le même à tous les étages de la société, un homme théorique »<sup>23</sup>.

Les changements politiques vont apparaître de manière spontanée, de la cellule vers la région, et la nouvelle société va refléter les hiérarchies naturelles, qu'elles soient d'ordre politique, géographique ou racial.

Daniel Le Couëdic rapproche l'apologie de la région comme unité fédérale à P.-J. Proudhon, qui imaginait une France divisée en trente-six souverainetés avec leur principe gouvernant à la fois l'ordre politique et l'ordre économique.

Georges Valois, disciple de Maurras et de Sorel, fonde en 1925 son propre parti, le Faisceau, qui met l'accent sur les éléments autoritaristes de l'idéologie. Le Faisceau veut « l'abdication du Parlement, une dictature nationale, au-dessus des partis et des classes, sous la direction d'un guide, et la formation d'assemblées syndicales »<sup>24</sup>. Le Faisceau qui sera considéré comme fasciste par tous les auteurs des ouvrages de 2015, quand Rémi Baudouï le décrira comme « un régime susceptible de remettre de l'ordre dans les mœurs et de combattre l'individualisme »<sup>25</sup>.

Parmi les partisans du Faisceau, Pierre Winter, jeune médecin hygiéniste et ami de Le Corbusier, fortement marqué par les recherches d'Alexis Carrel; « Les deux hommes étaient des prosélytes enthousiastes de la forme physique, et jouaient ensemble, chaque semaine, au football »<sup>26</sup>. Alexis Carrel est chirurgien, prix Nobel de médecine en 1912, auteur du livre eugéniste *L'Homme, cet inconnu*, paru en 1935. Pierre Winter publiera avec Le Corbusier une brochure *Architecture et urbanisme* en 1942, un numéro spécial des *Cahiers français*, qui

avaient pour but de préparer la Révolution nationale. Le médecin rejoindra le cabinet de Hubert Lagardelle lorsque celui-ci sera ministre du Travail sous Vichy, entre avril 1942 et novembre 1943, organisant notamment le service du travail obligatoire (STO) au service de l'Allemagne nazie. Le Corbusier adopte des idées de Winter sur la santé publique, l'hygiénisme, le sport, et Winter est vite converti aux théories de Le Corbusier sur l'urbanisme. Théories qu'il exposera dans le quotidien de Georges Valois, *Le Nouveau Siècle*, qui présente « les grandes lignes politiques de l'Etat fasciste en matière de logements »<sup>27</sup>. Ils plaident pour une révolution urbaine avec l'idée qu'elle nécessite une révolution politique. En 1926, Pierre Winter conclut un article sur le Plan Voisin de Le Corbusier : « Seul un solide programme d'urbanisme, le programme d'un gouvernement fasciste, est capable d'adapter la ville moderne aux besoins de tous »<sup>28</sup>. Par l'intermédiaire de Winter, Le Corbusier prend connaissance des doctrines syndicales et est présenté aux intellectuels partisans du groupe.

« Les années 1929 à 1931 marquent un tournant décisif dans la pensée et dans la vie de Le Corbusier »<sup>29</sup>, c'est ainsi que Robert Fishman décrit cette période. Il épousa en 1930 Yvonne Gallis qui reste sa femme jusqu'à sa mort en 1957. C'est en 1930 aussi qu'il abandonne son ancienne identité, Charles-Edouard Jeanneret, citoyen suisse, pour devenir 'Le Corbusier', citoyen français. Il abandonne le style puriste dans sa peinture; la figure humaine fait sa première apparition dans ses esquisses. En architecture, il s'écarte des façades puristes blanches et douces qui avaient caractérisé son style et incorpore la pierre brute et le béton façonné dans ses projets.

Le Corbusier entre donc dans l'activisme politique; « à ses activités d'architecte, de peintre et de théoricien, il ajouta celles d'éditeur et de porte-parole du syndicalisme »<sup>30</sup>. Il ne se considère pas comme un révolutionnaire mais comme faisant partie des hommes forts pour prendre en charge le grand changement. Le système qu'il élabore doit être complet, cohérent, juste et indiscutable et prendra la forme d'une ville idéale pour cette société syndicaliste : la Ville radieuse.

Pour le journaliste Xavier de Jarcy, « que la puissance émanant de ses lignes acérées et de ses proportions grandioses soit utilisée dans l'imagerie fasciste n'inquiète pas Le Corbusier. Au contraire. Le fascisme, malgré sa violence revendiquée et son anticapitalisme, est pour lui une option politique bien plus séduisante que le parlementarisme »<sup>31</sup>.

François Chaslin précise qu'en mars 1935, il écrit pourtant à sa mère que le fascisme est un « terme sans signification en France »<sup>32</sup>. Il faut remarquer que le terme n'avait, à l'époque, pas le même

sens que celui qu'on lui donne aujourd'hui. Mais François Chaslin commente : « Sans signification ? Qu'en pensent ses amis Pierrefeu et Winter, intimes au point qu'ils s'étaient tous les deux entre-temps, au printemps 1934, installés avec lui dans l'immeuble qu'il venait de construire 24, rue Nungesser-et-Coli ? »<sup>33</sup>.

Tout comme Xavier de Jarcy, Olivier Barancy est persuadé des convictions fascistes de Le Corbusier; il était membre dès sa fondation du premier mouvement fasciste hors d'Italie. Pourtant, il a souvent exprimé qu'il n'avait rien à voir avec la politique; par exemple, il confie à sa mère en mars 1927 : « Tu penses bien que, de politique, je ne me mêlerai pas »<sup>34</sup>, ou relate dans son ouvrage *Sur les quatre routes* : « Je n'ai jamais fait de politique, étant pris entièrement dans le torrent de l'urbanisme »<sup>35</sup>. Il préfère s'en tenir à son rôle de technicien.

Le fascisme, selon Zeev Sternhell, veut créer l'Etat moderne pour diriger les organes de commandes industrielles et économiques. Tout comme le communisme stalinien. Mais ce qui différencie le fascisme du stalinisme, c'est qu'il ne remet pas en cause la propriété privée. La révolution fasciste se veut une révolution de l'ordre politique et moral, où l'autorité est incarnée par un chef tout-puissant. Or dans la doctrine syndicaliste, on ne retrouve pas ce chef autoritaire, puisque tout est dirigé par les syndicats.

Finalement, Olivier Barancy est mesuré et conclut que Le Corbusier n'est pas un militant de premier plan, ni un théoricien politique, mais qu'il va adhérer à ce mouvement général, neuf et moderne.

En mars, Le Corbusier rencontre Jacques Arthuys, co-fondateur du Faisceau, il décrit à sa mère la manière dont il est reçu : « à bras ouverts, avec pleine cordialité. Et hier on me remettait un fascicule fasciste de 60 pages se terminant par un chapitre sur le centre de Paris – le mien – avec des éloges inutiles à répéter, et tout bonnement la proposition de me nommer ministre de l'urbanisme et de l'habitation »<sup>36</sup>. Mais selon Xavier de Jarcy, « Même si Le Corbusier est un sympathisant du parti de Valois, même s'il y tisse des relations qu'il gardera toute sa vie, jusqu'à preuve du contraire, il n'adhère pas au Faisceau »<sup>37</sup>.

Georges Valois écrit le 23 mai 1927 : « Les conceptions de Le Corbusier traduisent nos plus profondes pensées. Le Corbusier est tout simplement un homme de génie qui a conçu, comme personne ne l'a fait jusqu'ici, la Ville moderne. [...] J'ai dit ensuite en quoi ces conceptions grandioses expriment la pensée profonde du fascisme, de la révolution fasciste. [...] L'œuvre de Le Corbusier exprime cela avec génie; il faut le dire et le redire. Cela dépasse prodigieusement Haussmann »<sup>38</sup>. Il dira également, selon

l'historien Rémi Baudouï, qu'il ignore les idées politiques de Le Corbusier.

Ainsi, peut-on considérer Le Corbusier comme fasciste quand on sait qu'il adhère au Faisceau avec qui il partage un certain nombre d'idées ? Peut-on considérer son adhésion comme intéressée ? N'est-il pas plutôt présent pour y exposer ses projets que les fascistes admirent tant ? Et si oui, sa cité idéale répond-elle vraiment à la doctrine du syndicalisme qu'il partage avec Georges Valois ?

Pour Olivier Barancy, Le Corbusier est un « idéologue banal voguant au gré du courant fasciste de l'entre-deux-guerres »<sup>39</sup>. Comme Marc Perelman, il pense que c'est bien son adhésion au fascisme qui nourrira ses théories architecturales et urbanistiques : « il faut le bon plan, le plan totalitaire symphonique, qui réponde aux besoins collectifs et assure le bonheur individuel. Ici est le rôle tout-puissant et bienfaisant de l'autorité : l'autorité, père de famille »<sup>40</sup>.

Victime des fluctuations de sa ligne politique, le Faisceau disparaît en 1928. Les syndicalistes sont déçus par Mussolini et veulent se démarquer du fascisme. La doctrine continue cependant d'être exposée dans plusieurs revues.

Philippe Lamour, avocat, ex-responsable du Faisceau, se proclame révolutionnaire et revendique un fascisme intégral; un de ses premiers livres, intitulé *Entretiens sous la Tour Eiffel* (1929), porte la dédicace suivante : « Pas à Jean Cocteau, Poincaré, Félix Potin. Mais à Le Corbusier, Lénine, Citroën »<sup>41</sup>. En 1930, Philippe Lamour propose à Le Corbusier de fonder ensemble leur propre revue, consacrée à la politique syndicaliste et aux arts. Le premier numéro de *Plans* paraît en janvier 1931. Philippe Lamour admire tant Le Corbusier : « Toutes ces vérités simples et évidentes ont été exposées par monsieur Le Corbusier dans une série d'ouvrages qui participent du génie. Un Etat digne de ce nom en aurait fait un ministre de l'Urbanisme et de l'Habitation »<sup>42</sup>. Philippe Lamour aura, selon les mots de François Chaslin, « un rôle essentiel, celui du père a-t-on écrit, dans l'aménagement du territoire français durant les Trente Glorieuses »<sup>43</sup>.



Le Corbusier place un temps ses espoirs dans un autre mouvement, le Redressement français. Le Redressement français est créé en 1925 par Ernest Mercier sur la base d'un programme simple qui rappelle en plus modéré l'antiparlementarisme du Faisceau : 'Assez de politique ! Des réalisations'. Xavier de Jarcy affirme que c'est « un centre de réflexion et groupe de pression patronal classé à l'extrême droite par l'historien Serge Berstein »<sup>44</sup>.

En 1930, Le Corbusier se rapproche un plus de Philippe Lamour, co-fondateur, avec Pierre Winter et Marcel Martiny, du Parti fasciste révolutionnaire (créé après la disparition du Faisceau en 1928). D'après Xavier de Jarcy, tous deux soutiennent donc une vision corporatiste de la société; la cité nouvelle est organisée par métiers, syndicats, et corporations, plutôt que représentée par des parlementaires. A cette notion de corporatisme s'ajoute celle de planisme (notion d'Henri De Man), une notion partagée avec le communisme soviétique.

Pierre Winter rejoint également le Parti fasciste révolutionnaire aux côtés de Philippe Lamour et de Le Corbusier. Winter est alors placé à la tête du parti.

Olivier Barancy note le sens de la formule de l'architecte. Ses écrits sont couverts de slogans qui marquent les esprits. Mais ce qu'il critique, c'est cette réutilisation systématique, selon lui, des mêmes formules, des mêmes idées d'une publication à une autre : « Volontiers polémiste et provocateur, il écrit en réalité toujours le même texte »<sup>45</sup>.

C'est en effet, dans *Plans* que parurent la plupart des articles qui, réunis, donnèrent *La Ville radieuse* et dans *Prélude* que l'on put lire, dès 1936, un article intitulé 'Quand les cathédrales étaient blanches'. Selon Daniel Le Couëdic, c'est donc dans une presse d'opinion employée à prôner une société renouvelée dans l'ensemble de ses structures - et dont il assumait, de surcroît, la co-responsabilité - que Le Corbusier donna l'essentiel de sa doctrine d'urbanisme pour l'équipement de la civilisation machiniste. Pour l'historien qui écrit en 1988, « Il paraît donc primordial de reconsidérer sa réflexion et ses propositions à la lumière de ces revues, de leurs initiateurs et des idéaux qui les animaient »<sup>46</sup>.

Philippe Lamour est le rédacteur en chef de la revue *Plans*, et Jeanne Walter la directrice. Le comité de rédaction est composé de Hubert Lagardelle, Le Corbusier, François de Pierrefeu et Pierre Winter. Des personnalités que l'on qualifierait d'extrême droite aujourd'hui, selon Olivier Barancy. Hubert Lagardelle est un grand corporatiste français, en relation étroite avec le fascisme italien notamment par le biais des disciples de Mussolini. Il sera chargé

de mission à l'ambassade de France à Rome de 1933 à 1937 et sera ministre sous le gouvernement de Pierre Laval. François de Pierrefeu, lui, est ingénieur polytechnicien et fervent défenseur de la Ville radieuse. Il publiera avec Le Corbusier *La Maison des hommes*, où son texte répond en miroir aux dessins de l'architecte. Il sera chargé de mission auprès du commissariat à la lutte contre le chômage sous le régime de Vichy. Ces collaborateurs deviendront des amis dont il gardera le contact toute sa vie, et qui lui permettront de travailler à Vichy. Selon Olivier Barancy, c'est son engagement aux côtés des fascistes qui le conduira à vouloir travailler pour le régime collaborateur.

Le Corbusier promeut son idéal de ville d'ordre et d'hygiène en publiant au moins un article par mois dans les treize numéros parus entre janvier 1931 et mars 1932. Marc Perelman décrit le contenu de *Plans*; « thèmes-force qui faisaient alors le fonds de commerce de l' 'esprit nouveau' de l'extrême droite de l'époque, c'est-à-dire la régénérescence de l'individu, l'invitation à l'action virile, l'obsession de la décadence, un certain refus des principes de la démocratie et du libéralisme, un antimarxisme et un anticapitalisme conjugués qui expriment un refus de tout 'matérialisme' »<sup>47</sup>. « Un fascisme bon teint »<sup>48</sup>, selon l'universitaire.

Une revue fondée pour construire une civilisation nouvelle adaptée au machinisme. *Plans* est le prolongement de *l'Esprit nouveau* et surtout de *Grand'Route*. Une revue d'esprit technocratique et autoritaire selon François Chaslin. Pour Daniel Le Couëdic, la tonalité de la revue était celle d'un socialisme autoritaire, appelant un ordre et une organisation assurés par une base constituée en coopératives.

La revue eut un succès incontestable et rapidement, un tirage honorable (environ huit mille exemplaires et quatre mille abonnés). Les nombreux jeunes intellectuels se reconnaissaient dans ces feuilles où l'on débattait d'un monde nouveau. Pour Zeev Sternhell, elle incarnait le « type quasi parfait d'un fascisme orienté vers la technique (...) mais aussi vers une société organique, harmonieuse, la société de *l'homme réel* »<sup>49</sup>. Mais Daniel Le Couëdic nous prévient : « les mots ont pris, depuis les années trente, une épaisseur qu'ils n'avaient guère alors, et il faut se défier de toute interprétation qui mesurerait à l'aune d'aujourd'hui les considérations d'hier »<sup>50</sup>. La revue ne soutient aucun système, aucune personnalité, mais son intérêt pour l'URSS de Staline, le pays du plan, et pour l'Italie de Mussolini quand il s'agit de la critiquer, est bel et bien réel. Quant à l'Allemagne, on rejette absolument *Mein Kampf*.

Cependant, l'ampleur des débats et la difficulté de s'en tenir au niveau de la doctrine mirent à mal la cohésion de *Plans*. A *Plans*

succéda, en 1933, un simple *Bulletin des Groupes Plans*.

En 1932, Le Corbusier rompit avec Philippe Lamour et avec *Plans* et devint membre du Comité Central pour l'Action régionaliste et corporatiste.

Désireux d'un retour aux sources du mouvement, une nouvelle revue apparaît, *Prélude*, à l'initiative de Pierre Winter et de J. Amos. On retrouve comme principaux collaborateurs : François de Pierrefeu, Charles Trochu, Norbert Bézard, Le Corbusier et Hubert Lagardelle, les mêmes que pour la revue *Plans*. Le Corbusier publiera dans onze au moins des seize numéros de *Prélude*.

La revue se situe dans la continuité de *Plans*, elle prépare le thème de l'action révolutionnaire. Le périodique donne beaucoup de place aux questions d'aménagement, infrastructures, industrie, à la réorganisation du monde rural. Contrairement à *Plans* qui prenait plus de recul par rapport aux régimes autoritaires, le fascisme et le communisme trouvent leur compte dans *Prélude* : « Nous ne pouvons méconnaître l'expérience socialiste faite par Mussolini, l'évolution du capitalisme en Italie et les œuvres sociales qui y ont été réussies »<sup>51</sup>. Robert Fishman qualifiera même la revue de « prudemment pro-fasciste »<sup>52</sup>.

Le premier numéro, paru le 15 janvier 1933, portait un large bandeau de bas de page : 'Nous connaissons les hommes que la France attend. Ils sont porteurs des solutions. Leur objectif - le nôtre - est la conquête de l'Etat'.

L'antisémitisme dans *Prélude* est indéniable, selon François Chaslin. Le critique cite le numéro 9, vendu à 15 000 exemplaires dans la rue au lendemain du 6 février 1934. L'article désigne « l'individualisme anarchique qui a été prêché et institué en corps de doctrine par cinquante ans de maçonnerie et par des siècles d'efforts judaïques »<sup>53</sup>. L'originalité de *Prélude*, selon Daniel Le Couëdic, c'est bien « le dosage du mélange qu'on y fit de nombreux éléments pris aux grandes idéologies globalisantes »<sup>54</sup>.

*Prélude*, qui d'ailleurs était plus un journal qu'une revue, était livrée avec le sous-titre : 'Organe du Comité central d'action régionaliste et syndicaliste'. Les thèmes abordés sont avant tout de nature géographique et économique et concernent la carte des régions de l'Europe repensée.

*Prélude* développera un projet pour le monde rural, dont Pierre Winter et Le Corbusier seront les concepteurs. Ce dernier présentera la Ferme radieuse et le Village radieux, tous deux incorporés dans un vaste projet de réorganisation agraire de type coopératif, apportant ainsi sa pierre à l'édifice syndical du mouvement. La Ferme radieuse devient unité du groupe syndical.

Le Corbusier écrira 'Gens qui aimez la vie, préparez des plans. Faites des plans ! Techniciens de toutes les activités présentes, ne vous laissez ni troubler, ni décourager. Faites les plans, faites des plans. Il n'y a pas de plans téméraires ou chimériques. Les plans sont des vérités'. Daniel Le Couëdic ironisera en affirmant que « c'est peu dire que Le Corbusier fut planiste »<sup>55</sup>.

Selon l'historien, le destin et le bonheur de l'homme réside dans la quête de l'ordre, qui est apporté par la mise en oeuvre des plans que conçoit l'élite. « C'est chez lui, dit-il, une conviction profonde et il faut se défier de l'aspect anecdotique qu'on confère à son engagement au sein des Groupes Plans et *Prélude* depuis la relation qu'en fit Maximilien Gauthier en 1944 »<sup>56</sup>. Ainsi, au moment où Daniel Le Couëdic écrit, en 1988, cet aspect de Le Corbusier est alors peu connu, pourtant c'est essentiel dans son cheminement théorique des années 1930. Il le confirme : « Il fut, au contraire, l'un des plus passionnés et des plus actifs sur la brèche: des faits et des témoignages l'établissent clairement »<sup>57</sup>. Benjamin Bordachar, l'ancien responsable de la ligue *Religieux anciens combattants* (DRAC), qui se réclamait de Proudhon, Georges Sorel, Hubert Lagardelle et Henri Lagrange, écrira à la disparition de Le Corbusier que c'est d'abord au planiste qu'il rendit hommage, rappelant qu'il avait été l'un des 'chefs' du mouvement et avait joué un rôle décisif dans l'élaboration de la doctrine. Il apportait, de surcroît, d'utiles précisions sur l'assiduité de Le Corbusier aux réunions des Groupes Plans et *Prélude* : il fut des plus continuellement présents, tant en France qu'en Suisse où, à l'occasion, il donna des conférences. Robert Fishman notera aussi cet intérêt de Le Corbusier pour l'édition : « Le Corbusier s'absorba dans le travail, passant presque toutes ses soirées à écrire, à s'occuper des journaux ou en réunions »<sup>58</sup>.

Au début, Le Corbusier avait peu de considération pour le fascisme. Dans un article publié en 1933 dans *Prélude*, il attaquait à la fois l'architecture mussolinienne moderne et le régime lui-même : « Rome imitant Rome : une folle redondance ». En 1934, Mussolini se mit toutefois à encourager l'architecture progressiste et lorsque Le Corbusier sera invité en Italie, « son opinion sur le fascisme changea immédiatement »<sup>59</sup>.

En 1936, dans le seizième numéro de *Prélude*, Pierre Winter admet admirer les réalisations du fascisme italien. Mais pour lui, le fascisme français n'existe pas, Le fascisme de Valois était, selon lui, dédié à la destruction. Mais François Chaslin cite l'historien américain Robert Soucy, spécialiste de l'extrême droite française, qui affirme que tous les dirigeants fascistes français refusaient l'étiquette, même s'ils continuaient à manifester de la sympathie pour l'Italie.



Les historiens comme Jean Touchard, Raoul Girardet, Michel Winock, Robert Paxton etc. ont longtemps débattu à ce sujet. A-t-il vraiment existé un fascisme français durant les années trente et la Seconde Guerre mondiale ? Sternhell explique que c'est le fait d'une part que la crise soit relativement modérée en France qui a fait que le fascisme ne s'est pas plus développé, et d'autre part que la France se situait dans une position différente à celle de l'Italie ou de l'Allemagne à la sortie de la Première Guerre mondiale.

La carrière d'éditeur et l'activité politique de Le Corbusier s'étendent donc de 1931 à 1935. C'est la période où le syndicalisme eut le plus d'influence en France. « L'appel du mouvement en faveur d'une solution de rechange à la démocratie parlementaire semblait logique et nécessaire à une époque où les partis politiques étaient paralysés par la crise économique »<sup>60</sup>, note Robert Fishman. Mais la victoire du Front populaire en mai 1936 ravive les espoirs d'un changement par l'action politique, quand *Prélude* assurait de ne pas aller voter.

*Prélude*, qui n'avait jamais vraiment connu de succès, disparaît en 1935 et le mouvement qui y était lié se disperse. Le Corbusier continua cependant de faire des plans, qu'il présentera dans certaines villes comme Stockholm, Zurich, Alger, Anvers et Genève, en vain.



Devenu homme de plans, urbaniste, l'artiste est persuadé de vivre dans une époque totalement révolutionnaire. Par conséquent, toutes ses propositions doivent être révolutionnaires et conduire à l'harmonie. Il admet par ailleurs que cette révolution doit être de nature violente; c'est inéluctable puisque c'est la nouvelle société machiniste qui l'impose.

La conception que Le Corbusier a de l'urbanisme se compose de deux images. L'une montre l'urbaniste comme un scientifique, un chirurgien, un 'technicien', homme de raison, amoureux désintéressé de l'humanité, qui étudie les problèmes de la ville, formule des solutions claires et les exécute avec une indéfectible volonté. La seconde dépeint l'urbaniste comme un artiste, visionnaire solitaire dont les vues sont l'expression la plus profonde de la vie spirituelle d'une nation.

Dans *Urbanisme*, Le Corbusier décrit la banlieue de Paris comme « une zone trouble et étouffante comparable à d'immenses camps de romanichels entassés dans leurs roulottes au milieu du désordre de l'improvisation »<sup>61</sup> et le centre de Paris comme « magma dangereux de foules accumulées, précipitées, annexées, campement séculaire des romanichels de toutes les grande routes du monde »<sup>62</sup>. Le pourtour est « rongé comme par une vermine »<sup>63</sup>. Il affirme qu'« il faut abolir la ceinture pouilleuse des banlieues, reporter celles-ci plus loin »<sup>64</sup>. Ces citations de Le Corbusier, relevées par Xavier de Jarcy, révèle bien la volonté d'ordre que l'architecte veut instaurer dans la ville.

Le 31 mai 1932, à l'issue d'une conférence donnée à Genève, devant 120 personnes réunies par *Plans*, Le Corbusier est interrogé sur les remèdes à apporter aux agglomérations. Sa réponse : « Classez les populations urbaines, triezy, refoulez ceux qui sont inutiles dans la ville »<sup>65</sup>.

En effet, Le Corbusier pense que dans ces « villes gonflées de détrituz, de foules de gens », des personnes n'ont rien à y faire et leur demande de retourner à la campagne : « il faudrait bien leur dire un jour : vous n'avez rien à faire dans la ville; retournez d'où vous êtes venus, dans vos campagnes (...) les villes seraient nettoyées »<sup>66</sup>. C'est en s'appuyant sur cette idée que Le Corbusier conçoit ses Villages radieux.

Daniel Le Couëdic note que cette façon d'exclure des populations, cette volonté de perfection nécessitant la sélection, presque l'eugénique, rappelle les théories d'Alexis Carrel. L'auteur de *L'Homme, cet inconnu*, veut « créer les conditions de milieu favorables à l'homme »<sup>67</sup>. Il soutient la thèse que l'homme est dépassé dans un monde moderne complexe, que le milieu construit par son intelligence n'est pas adapté à sa taille ni à sa forme. L'homme dégénère moralement et mentalement. Dans sa préface à l'édition américaine de juin 1939, Carrel se déclarera inquiet devant l'affaiblissement des grandes races blanches alors que s'accroissent les autres. Selon François Chaslin, « Carrel propose un programme d'action et une stratégie absolument dans l'esprit de ceux auxquels songent Le Corbusier et ses amis »<sup>68</sup>.

Ainsi, Alexis Carrel écrit « Pour la perpétuation d'une élite, écrit-il, l'eugénisme est nécessaire. Il est évident qu'une race doit reproduire ses meilleurs éléments. L'eugénisme volontaire conduirait non seulement à la production d'individus plus forts, mais aussi de familles où la résistance, l'intelligence et le courage seraient héréditaires. Ces familles constitueraient une aristocratie d'où sortiraient probablement des hommes d'élite. La société moderne doit améliorer, par tous les moyens possibles, la race humaine. L'établissement par l'eugénisme d'une aristocratie



biologique héréditaire serait une étape importante vers la solution des grands problèmes de l'heure présente »<sup>69</sup>. Un livre, rappelle François Chaslin, vendu et lu à des centaines de milliers d'exemplaires.

En 1943, l'eugéniste créa la Fondation Carrel, fondation française pour l'étude des problèmes humains. Elle vise à « l'étude sous tous les aspects des mesures propres à sauvegarder, améliorer et développer la population française dans toutes les activités »<sup>70</sup>. Carrel établit un lien organique entre les Français et leur pays et veut relever la race française : « la présence d'étrangers indésirables du point de vue biologique est un danger certain pour la population française »<sup>71</sup>.

D'ailleurs, présentant à sa parution *L'homme cet inconnu*, P. Winter avait noté la communauté de pensée entre le biologiste et ceux qui s'activaient à *Prélude*. Le Corbusier lisait les travaux de Carrel. Son admiration le poussa, nous le verrons, à travailler pour lui.

Revenons à la Ville radieuse. Ce qui intéressait Le Corbusier c'était sa cité idéale, et il utilisait les idées des technocrates comme un grand architecte utilise les inventions des ingénieurs, c'est-à-dire comme le point de départ d'une œuvre d'imagination. En élaborant une société totalement différente, il menait les idées des technocrates bien plus loin que ceux-ci n'auraient osé le faire.

Ainsi, le système politique imaginé par Le Corbusier et ses confrères prend la forme d'une cité idéale pour une société syndicaliste.

« L'Etat syndical, par Le Corbusier : La «manifestation d'un ordre naturel» commence par l'organisation des citoyens en métiers qui choisissent leurs guides. Les dirigeants de chaque activité se regroupent en un conseil qui gouverne le pays. Ce conseil promulgue un Plan National élaboré par des experts qui occupent la position la plus élevée dans ce diagramme. »<sup>72</sup>.

La Ville radieuse de Le Corbusier conserve le principe le plus important de La Ville contemporaine, un projet imaginé un peu plus tôt en 1922 dont la Ville radieuse en sera l'aboutissement : c'est le mélange entre l'ordre de l'administration et le domaine individuel de vie familiale. « Cette juxtaposition devint la clé de la tentative de Le Corbusier pour résoudre le dilemme syndicaliste entre autorité et participation »<sup>73</sup> selon Robert Fishman. La Ville radieuse est la continuité de la Ville contemporaine mais avec les apports du projet de transformation de Moscou en Ville verte, puis adaptée au planisme et au corporatisme.

La thèse de la Ville radieuse est connue; une surface bâtie

occupant 12% du sol total et donc une surface disponible de 88%. Le fait de surélever les bâtiments permet de libérer le sol réservé à la nature, aux déplacements et au sport. La rue n'existe plus; la ville est devenue une ville verte. Les logements sont organisés dans des unités d'habitation sur la base de 2700 habitants par unité. Pour chaque unité, Le Corbusier pense un service complet (circulation verticale mécanique, services communs tels que crèche, école, épicerie, bureau de poste, services médicaux, etc.).

Si l'on dézoome, la ville est divisée du nord au sud en trois zones, métaphores de la tête, du corps et des jambes. Des zones séparées par des espaces verts mais reliées par deux larges autostrades, qui se croisent au centre. La cité d'affaire, composée de hauts gratte-ciels, changera de position, passant du centre du plan à l'extrémité nord. La zone résidentielle constitue donc le centre et la zone industrielle le sud.

Marc Perelman a critiqué la Ville radieuse dans son ouvrage *Le Corbusier : une froide vision du monde*. Pour l'universitaire, Le Corbusier a détruit la dimension humaine de l'architecture. Il l'accuse d'avoir anéanti « ce que la ville historique avait su générer par le biais de l'articulation des plans tant horizontaux que verticaux, par le mélange des échelles et des dimensions spatiales »<sup>74</sup>, c'est-à-dire un lieu historique de valeurs qualitatives différentes et parfois opposées.

Pour concrétiser les éléments contradictoires du syndicalisme, Le Corbusier imagina une cité autoritaire et libérale. Le syndicalisme offre une pyramide de hiérarchies naturelles sur laquelle se fonde l'ordre et la planification. L'Etat n'existe plus. Selon Robert Fishman, « la beauté de l'organisation résultait de la parfaite coopération de chacun dans la hiérarchie. Elle exprimait la solidarité humaine, en créant une civilisation au sein des forces hostiles de la nature. Ce ne sont pas les dirigeants des différentes professions qui décident des priorités nationales. Ils se tournent au contraire vers les planificateurs et s'en remettent aux positions apolitiques qu'ils ont déduites du domaine objectif des faits »<sup>75</sup>. Ainsi, c'est le plan décidé objectivement par des experts, qui répartit les ressources entre tous. Si la vie collective est organisée par l'autorité, la liberté individuelle existe dans la sphère de la vie privée.

Dans son ouvrage *La Ville radieuse*, publié en 1935, Le Corbusier commence par ces mots : « ces travaux reposent sur une vérité indiscutable et inaliénable, qui est fondamentale pour tous les projets d'organisation sociale : la liberté individuelle »<sup>76</sup>. Pourtant l'ouvrage est bien dédié à l'Autorité. L'Autorité avec un grand A, que l'Age de la Machine invoque, pour construire. Un ouvrage

qui sera qualifié par Marc Perelman comme un « bréviaire théorique et pratique, pensé et construit, anticipé et projeté d'une vision totalitaire d'un monde à construire par la mise en ordre disciplinaire des corps dans une architecture et un urbanisme d'un ordre implacable »<sup>77</sup>.

« Les plans ne sont pas politiques »<sup>78</sup>, écrit Le Corbusier. La politique ne joue donc aucun rôle dans la Ville radieuse; « une ville de l'Age de la Machine ne pourrait jamais naître de discussions et compromis : c'était la voie du chaos. La cité harmonieuse devait au préalable être planifiée par des experts de la science de l'urbanisme »<sup>79</sup>. Mais la conception de Le Corbusier d'un plan rationnel et techniquement objectif, mis au point par des experts, implique donc l'existence d'une autorité absolue qui l'exécute.

---

Comme nous l'avons vu, l'incapacité des démocraties occidentales à maîtriser la crise renforça le dédain de Le Corbusier pour les méthodes parlementaires. La vérité indiscutable de la liberté individuelle dans la Ville radieuse sera remise en cause puisque Le Corbusier « s'allia aux opposants de la démocratie »<sup>80</sup>, nous explique Robert Fishman. En effet, il arrive à en croire que seul un gouvernement fort, doté de pouvoirs dictatoriaux, pourrait mettre à exécution ses plans. Selon les mots de l'historien, « toute sa vision politique se résuma en une quête désespérée d'une autorité absolue qui approuverait ses projets »<sup>81</sup>.

Bien sûr, cet intérêt pour l'efficacité « captivante et prometteuse »<sup>82</sup> des régimes autoritaires doit être replacé dans ce contexte de rejet de la démocratie libérale, qui était si répandu dans les années 1930.

Pendant que l'Occident subit la crise (le chômage approche les 25%), l'URSS de Staline double la production grâce à son plan quinquennal. Hitler, de son côté, assure le plein emploi en Allemagne, et Mussolini affirme que la crise ne touche pas l'Italie. Les intellectuels partisans du syndicalisme sont fascinés par ces dictatures et pensent que l'autorité du leader charismatique est une bonne chose pour contrer la démocratie parlementaire et unir les masses derrière un programme constructif. Une autorité capable de construire une époque nouvelle. Les militants admirent les rassemblements des masses. Or, en France, les partis antidémocratiques n'ont pas ce soutien, leurs idées demeurent donc théoriques, du moins jusqu'à l'espoir suscité par Vichy.

Mais cette quête de l'autorité chez Le Corbusier ne reflète pas seulement l'esprit de l'époque, mais un appel à un 'moderne Colbert', dix ans plus tôt, un personnage qui évoque cette recherche de la tradition de la pensée française « Toute son analyse de la société industrielle et sa conception de la planification le prédestinaient aux méthodes autoritaires. On l'aperçoit même dans la synthèse de liberté et d'organisation qu'il propose dans la Ville radieuse »<sup>83</sup>.

Les échecs répétés de ses projets tels que le Plan Voisin pour Paris en 1925, le palais de la SDN en 1927, l'aménagement de la porte Maillot en 1929, le plan pour Moscou en 1930, la premier plan A d'Alger en 1930-1931, le concours du Palais des Soviets en 1932, etc., l'empêchent de mener à bien ses théories.

C'est aussi une des raisons pour laquelle il va se tourner vers d'autres régimes comme en témoigne Rémi Baudouï dans son article « Le planisme et le régime italien », publié dans l'ouvrage collectif *L'Italie de Le Corbusier* : « Déçu de n'avoir pu accéder à d'importantes commandes d'Etat, il est prêt à se référer à un autre modèle social et politique beaucoup plus dynamique, qui lui ouvrirait les portes de la commande architecturale »<sup>84</sup>.



« Le Corbusier voit dans l'URSS du premier Plan quinquennal (1928-1932), « une usine à plans, la Terre promise des techniciens » et y fonde des espoirs sans mesure »<sup>85</sup>.

Le Corbusier ne peut ignorer les mouvements avant-gardistes russes. Parallèlement, les russes gardent, à travers *L'Esprit nouveau* d'Ozenfant et Jeanneret dans les années 1920, un œil fixé sur Paris et ne tardent pas à porter de l'intérêt au travail de l'architecte. « Il est bien connu là-bas des milieux d'avant-garde, lesquels publient ses projets dans les revues constructivistes »<sup>86</sup>.

Dans les revues d'avant-gardes, Le Corbusier est effectivement au coeur des débats; on l'admire, on le critique. Certains architectes du mouvement constructiviste se réclament explicitement de Le Corbusier. On admire ses recherches menées dans *L'Art décoratif* aujourd'hui. « Compte tenu de cette notoriété, il n'y a pas lieu de s'étonner que Le Corbusier reçoive au mois de mai 1928 une invitation à participer au concours ouvert pour la construction du siège des coopératives à Moscou »<sup>87</sup>.

Pour Robert Fishman, cette invitation est un hasard qui lui permet « tout à coup l'occasion d'observer de près le fonctionnement d'un régime fort »<sup>88</sup>.

Le Corbusier part donc pour Moscou en octobre 1928 pour y présenter son projet d'Union centrale des coopératives de

consommation, plus communément appelé le Centrosoyus. Le projet est accordé à l'architecte afin qu'il représente de manière claire et efficace les idées architecturales d'aujourd'hui, dans une architecture russe restée très conservatrice. Le Corbusier donne en parallèle, une série de conférences.

Après quelques déboires concernant le chantier, le Centrosoyus ne sera finalement terminé qu'en 1936. Il est alors au coeur des attaques des architectes étrangers travaillant à Moscou.

Le Corbusier semble fasciner par Moscou, « il fut impressionné par la détermination des dirigeants soviétiques et leur souci d'industrialiser leur pays »<sup>89</sup>. Xavier de Jarcy le notera, c'est ce projet « qui contribuera à sa tenace réputation de son architecture comme 'Cheval de Troie du bolchevisme' »<sup>90</sup>.

Alors qu'il est engagé dans l'exécution du Centrosoyus, le Corbusier est consulté sur l'avenir de Moscou. Une ville comprimée, privée d'air, de lumière. Au début de l'année 1930, à l'issue d'une consultation, les propositions de N. Ladovskij sont choisies comme base de travail pour ce projet. De passage à Moscou pour la troisième fois, Le Corbusier est invité à donner son avis sur les projets de la Ville verte, « censée offrir aux travailleurs moscovites des équipements culturels et sportifs qu'ils pourront utiliser par roulement un jour par semaine, ou un jour sur cinq, ou encore durant leur congés »<sup>91</sup>.

L'idée séduit évidemment Le Corbusier, partisan du sport, de l'automobile, de la nature. Le Corbusier fait alors de la Ville verte le prétexte à une proposition globale pour Moscou. Même si la ville doit être rasée pour être reconstruite, il affirme que « la métropole n'est-elle pas détruite, elle est restructurée et rationalisée »<sup>92</sup>. Il veut avant tout construire un 'CQG (Grand Quartier Général)', ensemble administratif, commercial, résidentiel, industriel. La tentative d'élaborer un projet pour une société sans classe devient le point de départ d'une grande partie de ses travaux pendant les années 1930.

La Ville verte, la solution de Moscou, suit le projet de la Ville pour trois millions d'habitants (1922) et le Plan Voisin, solution de Paris (1922-1925). Ce projet sera aussi l'occasion de nombreuses critiques portant non seulement sur les propositions de Le Corbusier, mais aussi sur les présupposés idéologiques de ses idées. « La réalisation effective de la Ville verte est ralentie, puis stoppée; l'ultime concours organisé en 1932 pour le plan d'aménagement de Moscou sera sans issue »<sup>93</sup>.

Le professeur Semenov, qui reprendra alors les commandes de l'urbanisation de Moscou, prononce un discours retranscrit dans

*L'Architecture d'aujourd'hui* le 8 novembre 1932 : « Nous estimons que ce qui n'est pas acceptable pour Paris ne l'est pas davantage pour Moscou... Pour nous, il s'agit de construire Moscou, et non de l'anéantir. Cette reconstruction exige, il est vrai, des mesures radicales, mais le chirurgien n'est pas le bourreau »<sup>94</sup>.

Le Corbusier n'abandonnera pas pour autant tout espoir concernant Moscou.

En 1931, Le Corbusier est invité à participer à un concours pour le Palais des Soviets, qualifié de décisif par Jean-Louis Cohen puisqu'il engagera le destin de l'architecture soviétique.

C'est avec son cousin Pierre Jeanneret que Le Corbusier s'invite à participer à la première consultation, en compagnie de huit autres architectes étrangers et de trois soviétiques, dont Gropius.

Mais en janvier 1932, une première réponse annonce que malgré un héritage du passé trop présent dans le concours, le projet de Le Corbusier, pourtant reconnu, est rejeté : « le traitement formel du projet de Le Corbusier dans l'esprit de l' 'industrialisme' dépouillé est assurément contestable, car il est traité comme une sorte de grand hangar à congrès »<sup>95</sup>. En effet, on attendait pour ce projet une adaptation des méthodes de l'architecture classique aux innovations de la technique architecturale moderne. Le Corbusier lancera, avec les CIAM, une campagne destinée à réagir contre l'échec de l'architecture moderne. Comme il l'avait fait lors de l'échec du projet de la Société Des Nations à Genève.

L'architecte Olivier Barancy affirme que c'est le tournant jdanovien de la politique culturelle de Staline, à partir de 1932, « un règne de censure au nom du réalisme socialiste »<sup>96</sup>, qui a constitué la raison majeure de la mise au ban de Le Corbusier. Pour Jean-Louis Cohen, « il est indéniable qu'il est, symétriquement, instrumentalisé dans les conflits qui marquent la scène architecturale soviétique »<sup>97</sup>.

Le déroulement de ce concours pour le Palais des Soviets jeta un véritable froid sur les relations que Le Corbusier entretient avec l'URSS. C'est pour lui « la fin des illusions de Le Corbusier sur une 'Terre promise' qui l'avait pour la première fois pris au sérieux comme expert international »<sup>98</sup>. Mais c'est aussi la rupture entre les CIAM et l'URSS; le 4<sup>e</sup> congrès des CIAM ne se passera donc pas à Moscou, comme l'avaient déclaré les Soviétiques.

Pour Robert Fishman, Le Corbusier n'approuvait pas le régime communiste; « leur autoritarisme était trop rude pour son idéal complexe d'autorité forte laissant toutefois place à la liberté individuelle »<sup>99</sup>. A aucun moment, Le Corbusier ne semble vouloir rencontrer Staline. Pourtant, Olivier Barancy affirmera que c'est

sa déception face au maître de l'URSS qui le fera se tourner vers Mussolini à plusieurs reprises, jusqu'en 1936.



Dans *Le Corbusier et la mystique de l'URSS : théories et projets pour Moscou, 1928-1936*, Jean-Louis Cohen affirme que malgré la richesse de ses expériences soviétiques, Le Corbusier paye un lourd prix aux polémistes de la droite française, tel Camille Mauclair ou Alexander von Senger qui le dénonceront comme 'Cheval de Troie du Bolchevisme'.

C'est Camille Mauclair, historien et critique, qui popularisera l'expression. En effet, il publie une série de douze articles dans *Le Figaro*, qu'il réunit ensuite dans un volume en 1934 sous le titre *L'architecture va-t-elle mourir ? La crise du panbétonnisme intégral*, où l'auteur, « ex-anarchiste et poète mallarméen devenu antisémite et pourfendeur de l'art moderne, accuse Le Corbusier de bolchevisme et qualifie son architecture de 'panbétonnisme intégral' »<sup>100</sup>.

Or, cette expression de 'Cheval de Troie du Bolchevisme', c'est bien Alexander von Senger, architecte zurichois, qui l'utilisa en premier. Il publie, selon les termes d'Olivier Barancy, un pamphlet contre l'architecture moderne, *Krisis der Architektur* (1928), traduit en 1931 sous le titre *Le Cheval de Troie du bolchevisme*. Un livre qui aurait servi de base à la propagande nazie. « Il fustigeait le style 'international' comme sans attache ethnique et traitait Le Corbusier de 'Lénine de l'architecture' »<sup>101</sup>, « un moine défroqué à face d'inquisiteur qui joue au Suisse allemand le rôle de prophète de l'âge d'or de la machine »<sup>102</sup>. Camille Mauclair s'appuiera donc sur ses écrits pour mieux disqualifier Le Corbusier, « Il faudrait qu'il fut lu par tous les architectes, et aussi par tous ceux qui constatent la progression effrayante du bolchevisme sans en soupçonner les méthodes »<sup>103</sup>.

La revue *L'Esprit nouveau*, d'Ozenfant et Jeanneret, est effectivement très appréciée par les soviétiques. Alexander von Senger la qualifiera d' « organe de la propagande bolcheviste »<sup>104</sup>. L'intention de *L'Esprit nouveau*, selon Camille Mauclair, « concorde exactement avec l'esprit nettement bolcheviste de l'architecte allemand Gropius, (...) de M. Meyer, (...), du Viennois Loos, (...), de MM. Fischer, Moser, May, etc., tous dévoués au communisme, et fort élogieusement commentés dans les revues communistes

françaises et soviétiques, plusieurs d'entre eux ayant même été appelés à Moscou »<sup>105</sup>.

Mauclair, qui reprend les thèmes de Senger, parle de l'architecture moderne et plus précisément de celle de Le Corbusier comme un panbétonnisme interchangeable, des termitières bétonnées et communistes, de bâtisses cubistes et nudistes, de cellules de ruches anonymes, hygiéniques, glaçantes, de cellules de fer, de verre et de ciment, de prisons ou cages à mouches. Il évoque les « superconceptions de M. Le Corbusier-Jeanneret », « ses plans faramineux pour un Palais des Soviets », « un effroyable 'plan de modernisation' », et son plan pour Alger d' « entreprise bétonnière »<sup>106</sup>.

Pour le critique, considérer que l'époque machiniste nécessite une transformation radicale de toutes les valeurs esthétiques et morales est une énorme erreur. Il en vient à répondre à la question éponyme de son ouvrage : « je puis, sur leur aveu, conclure que, de par leur volonté, l'architecture est en léthargie sinon morte »<sup>107</sup>. Il considère les architectes du style international comme des bâtisseurs 'utilitectes'.

Le pamphlet de Senger est un ouvrage très peu diffusé. Le Corbusier lui-même n'en connaît les extraits que par le biais de Camille Mauclair. Pour François Chaslin, « malgré les efforts de Camille Mauclair, on ne saurait rien de ce polémiste si Le Corbusier ne l'avait sciemment utilisé »<sup>108</sup>. En effet, ces critiques sont évoquées dans l'ouvrage de Maximilien Gauthier, premier biographe de Le Corbusier, intitulé *Le Corbusier ou l'Architecture au service de l'homme*, publié en décembre 1944. Le Corbusier, qui a la mainmise sur l'ouvrage selon François Chaslin, aurait joué de son surnom de 'Cheval de Troie du Bolchevisme' pour « durant l'Occupation, se garder sur son flanc droit. Et une nouvelle fois, après la Libération, pour se défendre sur son flanc gauche de tout antisémitisme »<sup>109</sup>.

Pour montrer l'intérêt que suscite l'Italie fasciste pour les architectes français, Olivier Cinqualbre présente, dans sa conférence lors du colloque, un voyage en Italie organisé par la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* en 1933. Il justifie ce choix car la relation entre Le Corbusier et l'Italie a, selon lui, déjà trop souvent été exploitée.

On comprend aussi ce choix dans un souci, toujours, de contextualisation du cas de Le Corbusier. Comment ces architectes français se situent par rapport à l'évolution de l'architecture, de l'affrontement idéologique et stylistique s'opérant de l'autre côté des Alpes ? Sont-ils intéressés par la politique développée par Mussolini en la matière ? Sont-ils conscients de la forme autoritaire et répressive du régime ?

Le voyage en Italie organisé par la revue en septembre 1933 avait pour objectif la rencontre d'architectes dans un but d'échanges autour de l'enseignement de l'architecture. Par ailleurs, la revue, qui soutient la modernité, souhaite s'ouvrir et se faire connaître. Il est organisé par la triennale mais également par le syndicat national des architectes italiens, assujéti au fascisme.

Dans l'article consacré au voyage en Italie, les architectes français relatent la rencontre avec le Duce. C'est lors d'un discours qui dépasse le congrès d'architecture qu'ils noteront l'autoritarisme de Mussolini. Ils rédigeront une lettre ouverte à Mussolini affirmant que l'architecture moderne italienne produite n'est pas à la hauteur des ambitions déclarées.

Rémi Baudouï notera que c'est en homme politique que Mussolini recevra les architectes français, venus, eux, pour porter leur mission sociale. Enthousiastes, ils restent méfiants vis-à-vis des manifestations fascistes. « Considérant que la forme architecturale transcende les clivages politiques, *L'Architecture d'aujourd'hui* se refuse à porter un jugement sur le système politique fasciste »<sup>110</sup>.

Mais revenons à Le Corbusier. Nous allons, dans un souci de cohérence d'ensemble et de vulgarisation, dire quelques mots sur l'attrait que constitue l'Italie pour l'architecte.

Rémi Baudouï le précise, « l'épisode italien de Le Corbusier est sans doute celui qui, avec la parenthèse de Vichy, aura suscité le plus de polémiques. Il se situe à un moment particulier de son histoire personnelle mais aussi du contexte mondial »<sup>111</sup>.

François Chaslin le note, Le Corbusier et ses amis du Faisceau mettront beaucoup d'espoir en Mussolini, malgré tout de même quelques divergences politiques.

Un ensemble de facteurs positifs permettent de comprendre l'attrait exercé par l'Italie mussolinienne sur Le Corbusier : la politique de grands travaux, la lutte contre le chômage, l'assèchement des marais pontins et la construction d'agrovilles, la modernisation économique avec l'appui du grand patronat, le recours aux ingénieurs, le boom d'après-guerre, ainsi qu'une modernité vécue comme enjeu culturel et sociétal.



Toujours selon l'universitaire Rémi Baudouï, cet attrait s'articule autour de trois axes. Le premier axe, nous l'avons vu, constitue son antiparlementarisme et sa fascination pour le régime fasciste. Le deuxième axe évoque la figure de Mussolini qui incarne la modernité et la continuité de l'Italie de sa jeunesse, porteur de ses théories planistes et syndicales. Le troisième axe constitue la 'normalité' de la relation entre Mussolini et Le Corbusier, la passion entre les deux personnages emprunte les mêmes formes que pour les autres pouvoirs forts.

Dans les années 1920, de nombreuses occasions ont permis à Le Corbusier d'étoffer ses relations avec l'Italie. C'est après l'échec de son projet pour la Société Des Nations de Genève que Le Corbusier s'active pour se rendre en Italie. Sa correspondance avec l'ingénieur romain Guido Fiorini en atteste. Il veut se rendre en Italie pour donner des conférences et rencontrer Mussolini par l'entremise du Syndicat national fasciste des artistes. « Le Corbusier souhaite faire comprendre au Duce que l'Italie moderne doit cesser de se reconstruire en Style Romain »<sup>112</sup>. Marida Talamona, professeur à l'université Roma Tre, est spécialiste de la relation entre Le Corbusier et l'Italie ; elle en atteste, « il est disposé à faire une conférence aux artistes, mais souhaite surtout parler à des gens du Gouvernement ou de la grande industrie »<sup>113</sup>.

Mais tout s'arrête brusquement, sans aucune raison. Ses destinataires ne font aucune allusion à son invitation précédente. Pourtant, « la recherche patiente d'une Autorité qui permettrait à Le Corbusier de réaliser ses idées semble porter ses fruits à Alger, avec le maire réformiste Brunel, et à Barcelone, avec le président Macià. Il ne manque plus que Rome pour fermer le quadrilatère de la Fédération latine »<sup>114</sup>.

La relance viendra de son ami Hubert Lagardelle, alors proche des milieux diplomatiques français et pressenti pour rejoindre Rome pour seconder le futur ambassadeur de France, Henry de Jouvenel.

Une autre relance viendra de Guido Fiorini au début de l'année 1933, avec le Syndicat national fasciste des ingénieurs, mais se solde aussi par un échec. Un échec qui s'explique en partie par « la réputation de 'communiste' [qui] justifie un refus catégorique des autorités. Sans doute échaudé, Le Corbusier se méfie dorénavant, tout en gardant intact son intérêt pour l'Italie fasciste »<sup>115</sup>. Marida Talamona notera aussi que « les intérêts et les résistances du monde académique romain, hostile aux idées de Le Corbusier »<sup>116</sup> sont aussi à l'origine du refus.

En février 1934, le Syndicat national des ingénieurs invite Le Corbusier à un séjour à Rome. L'historienne explique que « Le

Corbusier prépare soigneusement la mise en scène de son voyage en Italie. Il est aidé depuis Rome par Fiorini, Bardi et par son ami Hubert Lagardelle »<sup>117</sup>, ce qui montre l'importance de ce voyage pour Le Corbusier.

Il envoie notamment à Mussolini le premier volume de son *Œuvre complète*. Il insiste aussi pour qu'on lui organise des rencontres avec les représentants de la grande 'industrie' qu'il veut convaincre de collaborer pour l'Exposition internationale de 1937 à Paris.

« Mais le contexte politique a bien changé et l'amitié franco-italienne est à mal, ce qui rendra la présence de Le Corbusier indésirable (...) En fin politique, Hubert Lagardelle recommande à Le Corbusier de rester prudent et de se limiter aux seuls domaines de l'architecture et de l'urbanisme »<sup>118</sup>. Le but étant d'écartier toute polémique. Mais le rendez-vous tant attendu n'aura pas lieu. Ni pour cette fois, ni pour son séjour de juillet 1934 lors de son intervention au Congrès L'Art et la Réalité - L'Art et l'Etat. Pour l'historienne de Roma Tre, Le Corbusier aurait tout de même pu rencontrer Mussolini, « ce n'est qu'à la fin de son voyage, et trop tard, que Bardi lui communiquera que le Duce est disposé à le recevoir »<sup>119</sup>.

De retour à Paris, Le Corbusier cherche à garder un contact épistolaire avec l'Italie. Il essaye de trouver des intermédiaires auprès de Mussolini (par le biais des ingénieurs), propose sa participation à des projets tels que le projet de ville pour Pontinia et la banlieue de Rome. Il se dit même prêt à contourner le problème de la nationalité en collaborant avec des architectes italiens, en vain.

En novembre 1934, il offre au Duce le second volume de son *Œuvre complète*. Après la proclamation de l'Empire italien, en 1936, il fera envoyer à Bottai, devenu gouverneur d'Addis-Abeba, un plan pour l'urbanisation de la ville.

D'après Rémi Baudouï, d'autres tentatives se succéderont. Mais c'est bien le désaccord idéologique sur l'architecture moderne qui éloignera un peu plus l'Italie de Le Corbusier. La longue et vaine quête de travaux en Italie s'achève à la veille de la guerre. « Et puis à l'automne 1937, c'est la déception définitive : « Mussolini travaille contre moi là-bas, avec son fascisme »<sup>120</sup>. Cette relation représente pour l'historien, l'illustration parfaite de la nature des relations de Le Corbusier au politique, « quelles qu'en soient les formes et les convictions exprimées »<sup>121</sup>.



En 1910-1911, Le Corbusier quitte Paris pour effectuer un voyage et se former en Allemagne. Il y étudiera l'enseignement des Arts décoratifs.

Le Corbusier a toujours été antiallemand. D'après François Chaslin, cela remonte du fait des traditions jurassiennes.

Pour Werner Oechslin, historien de l'architecture suisse, « deux raisons permettent d'expliquer cette attitude de Le Corbusier vis-à-vis de l'Allemagne qui, de la critique au rejet, va à l'encontre de sa propre expérience allemande »<sup>122</sup>.

La première raison, c'est sa naturalisation; Le Corbusier devient citoyen français en 1930. Dès lors, il adhère davantage aux valeurs du chauvinisme. La seconde raison, c'est cette rupture occasionnée par la Première Guerre mondiale qui a affecté grandement les rapports franco-allemands, « si bien qu'il n'était certainement pas opportun de rappeler d'anciens contacts avec l'Allemagne »<sup>123</sup>.

Ainsi, François Chaslin nous rappelle qu'en septembre 1939, il évoque à sa mère cette nation « envoûtée par sa violence guerrière, sa lourde et épaisse violence, apeurante, terrifiante, et qu'il faut détruire absolument »<sup>124</sup>.

Nous nous intéresserons ici sur les accusations d'antisémitisme dont il a fait l'objet lors des débats de 2015. C'est en effet un aspect de la personnalité de Le Corbusier souvent mis en avant pour appuyer un peu plus la thèse d'un Le Corbusier vichyste.

Son antisémitisme ne fait aucun doute, selon les historiens. « Dès avant la Grande Guerre, des lettres en témoignent, conséquence des difficultés de paiement qu'il a rencontrées de la part de certains de ses clients juifs, nouveaux venus dans le Jura suisse et facilement désignés comme étrangers, comme les pieds noirs pourront l'être en France dans les années soixante-dix »<sup>125</sup>.

Il faut bien avoir conscience que l'antisémitisme était courant à l'époque. Un antisémitisme hérité de la bourgeoisie. « On est antisémite surtout parce que c'est normal à l'époque et même 'intellectuel', dans son milieu, dans ses divers milieux et jusque dans l'entourage d'Auguste Perret à Paris »<sup>126</sup>. François Chaslin est

celui qui le rappellera le plus, tout comme il nuance le sens des mots (tel que 'race'), qui a bien évolué depuis et peut donc porter à des malentendus. Selon Xavier de Jarcy, l'antijudaïsme de Le Corbusier est bien familial, courant et pas systémique. Il précise, « Mais quand même, il fait mal. D'autant que l'architecte cautionne les articles de Lamour justifiant dans *Plans* l'antisémitisme nazi, et cosigne les éditoriaux haineux de *Prélude* »<sup>127</sup>.

François Chaslin critiquera dans *Un Corbusier*, l'argument de Jean-Louis Cohen considérant que Le Corbusier avait aussi des amitiés avec certains clients juifs notamment le sculpteur Chaim Jacob dit Jacques Lipchitz, d'origine lituanienne, Sarah et Michael Stein. En outre, des architectes juifs viendront travailler dans son atelier, rue de Sèvres, et rejoindront la Palestine, comme le Bélarusse Shlomo Bernstein ou Sam Barkai. Le Corbusier est aussi intéressé par le projet sioniste. Mais « Cela ne prouve évidemment pas grand-chose »<sup>128</sup>.

Pourtant, Antoine Picon reconnaît « un fond d'antisémitisme latent, venu de son enfance à La Chaux-de-Fonds parmi une petite bourgeoisie horlogère tributaire de grands propriétaires juifs »<sup>129</sup>.

Marc Perelman relèvera quelques propos « redoutables » prouvant ce penchant xénophobe, « sa haine »<sup>130</sup>. Ainsi, en 1914, Le Corbusier écrit dans une lettre : « le petit juif sera bien un jour dominé (je dis petit juif, parce qu'ici ils commandent, ils pétaradent et font la route et que leurs papas ont à peu près absorbé toute l'industrie locale »<sup>131</sup>, puis dans une autre : « Ces Juifs, cauteleux au fond de leur race, attendent »<sup>132</sup>. Par contre, l'universitaire ne prendra pas soin de préciser le contexte de tels propos.

On retrouve donc son antisémitisme dans ses correspondances, mais aussi dans ses articles publiés dans *Plans* et *Prélude*. Ainsi, nous l'avons vu, c'est dans un article du numéro 9 de *Prélude*, vendu à 15 000 exemplaires dans la rue au lendemain du 6 février 1934, que Le Corbusier écrira à propos de « l'individualisme anarchique qui a été prêché et institué en corps de doctrine par cinquante ans de maçonnerie et par des siècles d'efforts judaïques »<sup>133</sup>.

Le 2 août 1940, Le Corbusier écrit à sa mère : « la défaite des armes apparaît comme la miraculeuse victoire française, si nous avons vaincu par les armes, la pourriture triomphait, plus rien de propre n'aurait jamais pu prétendre à vivre. Le nettoyage s'est fait d'un coup. Les hommes sont intacts, disponibles. Heures singulièrement vivantes si l'on sait les employer ! Renouveau, balayage, nettoyage. (...) L'argent, les Juifs (en partie responsables), la Franc-maçonnerie, tout subira la loi juste.

Ces forteresses honteuses seront démantelées. Elles dominaient tout»<sup>134</sup>.

Dans une lettre rédigée deux jours avant la publication du statut expulsant les Juifs de la fonction publique, note Xavier de Jarcy, Le Corbusier écrit : « les Juifs passent un sale moment. J'en suis parfois contrit. Mais il apparaît que leur soif aveugle de l'argent avait pourri le pays »<sup>135</sup>. Xavier de Jarcy remarque que Le Corbusier n'écrira plus un mot sur les Juifs pendant quatre ans. Pourtant, « séjournant dix-huit mois à Vichy, il ne peut qu'être au courant des mesures de persécution qui les frappent »<sup>136</sup>. On peut néanmoins douter de cette affirmation.

On le qualifiera également d'architecte nazi. Or rien ne vient vraiment étayer cette thèse, toujours selon le critique. Frédéric Migayrou le dira, lors du colloque, « je ne vois pas en quoi il a été nazi »<sup>137</sup>. Dans les correspondances, Le Corbusier oscille entre curiosité, admiration pour l'Allemagne nazie, et détestation. « On ne peut pas l'accuser de l'admirer, ni d'être un partisan de son idéologie »<sup>138</sup>, selon l'auteur de *Le Corbusier, un fascisme français*. Il écrit à sa mère en avril 1936 : « Hitler n'est pas si sot qu'on a voulu l'écrire. Il mène son jeu avec force et suite »<sup>139</sup>. Puis en octobre 1940 : « Voici le grand coup de barre donné par le gouvernement français. Nous sommes entre les mains d'un vainqueur et son attitude pourrait être écrasante. Si le marché est sincère, Hitler peut couronner sa vie par une œuvre grandiose : l'aménagement de l'Europe »<sup>140</sup>. Dans une autre correspondance, Le Corbusier fera également l'éloge des autostrades construites par Hitler, comme il l'avait fait avec celles de Mussolini.

D'autres lettres, au contraire, évoque « cet atroce Hitler. Vraiment, le peuple allemand est stupéfié de s'être donné un tel maître »<sup>141</sup> (octobre 1939).

Son intérêt pour le projet sioniste existe quand il affirme qu'il veut « profiter de cette circonstance spontanée pour faire la première tentative de réorganisation de la société machiniste sur des bases naturelles »<sup>142</sup>. Xavier de Jarcy relève sa proposition d'offrir aux juifs des unités d'habitation, détentrices des joies essentielles. Le Corbusier affirme alors que « les populations juives sont habituées à la vie serrée des ghettos ou du moins des villes et des faubourgs »<sup>143</sup>.



Cavaliers de la garde républicaine mobile contre émeutiers sur la place de la Concorde le 7 février 1934. (L'Ouest-Éclair, journal républicain du matin, n° 13609, 9 février 1934).

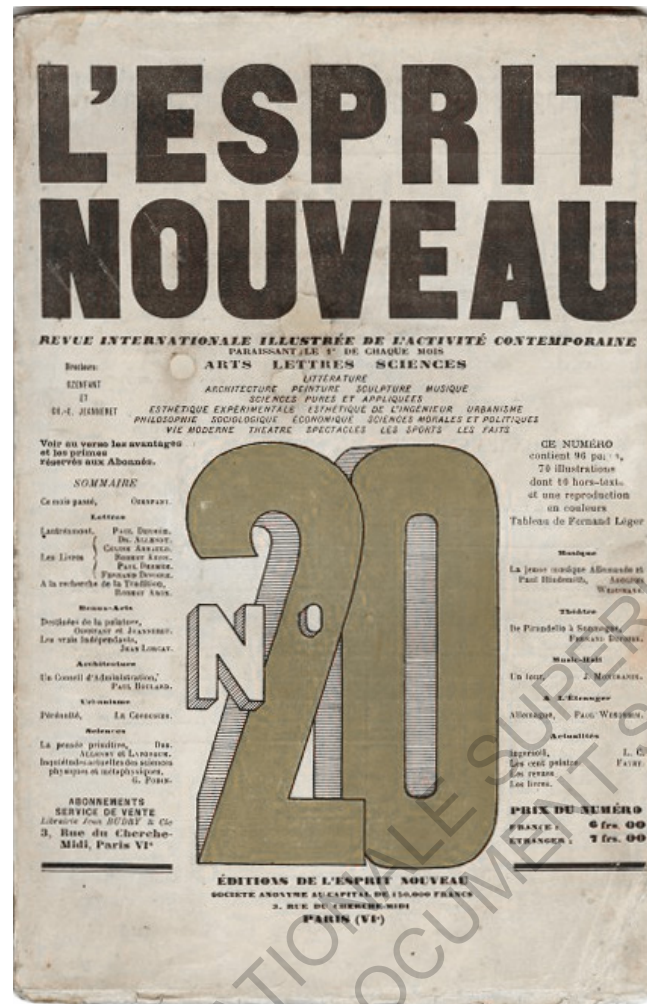




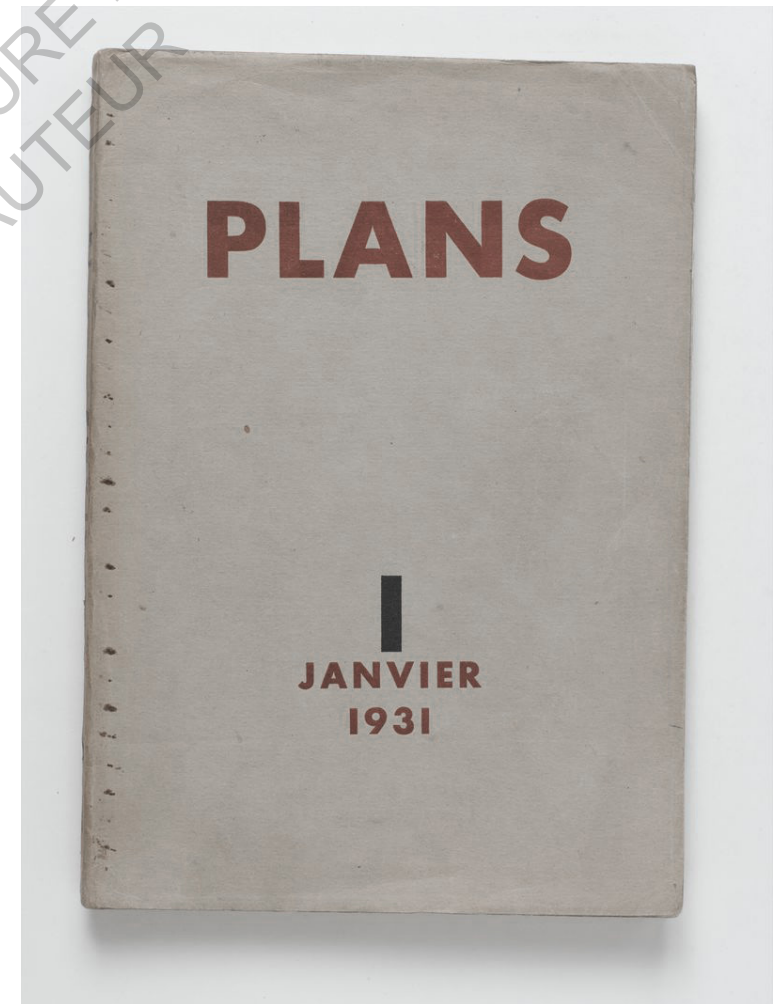
Les collaborateurs de Le Corbusier dans l'atelier, 35 rue de Sèvres, Paris.  
(©FLC/ADAGP)



Paul Dermée, Le Corbusier, Amédée Ozenfant, L'Esprit nouveau, revue internationale d'esthétique, n°13, 16 et 17,  
Paris, Editions de l'Esprit nouveau, 1920-1925.



L'Esprit nouveau, n°20, date ?  
(Le Corbusier, Amédée Ozenfant, L'Esprit nouveau, revue internationale d'esthétique, Paris, Editions de l'Esprit nouveau, 1920-1925).



Couverture de la revue Plans, n°1, janvier 1931.  
(Philippe Lamour, Le Corbusier, Jean Walter, Plans, revue mensuelle, Paris, 1931-1932).



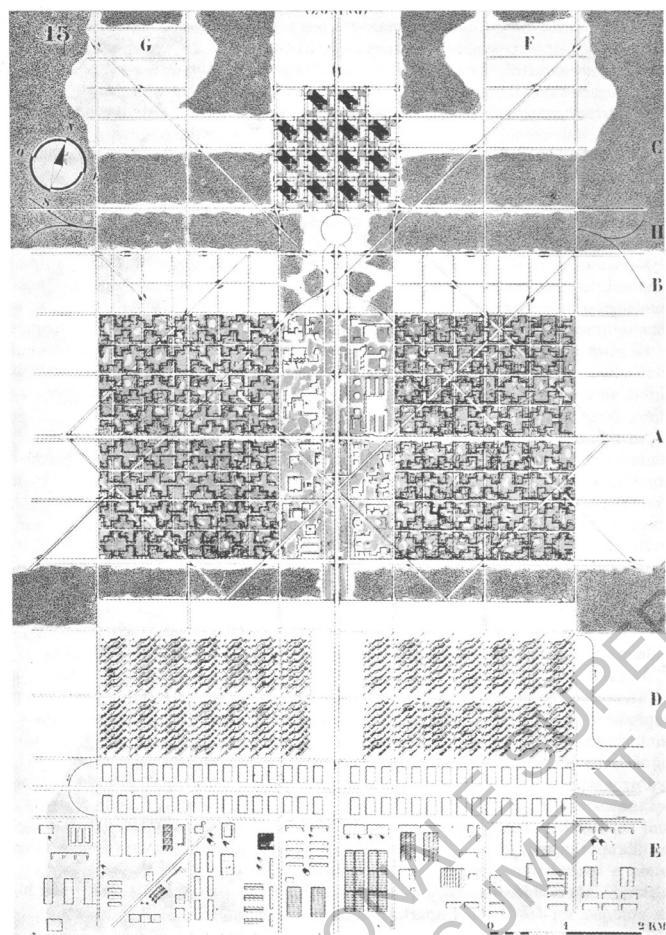


Extrait de la revue Plans, n° 2, date ?

(Philippe Lamour, Le Corbusier, Jean Walter, Plans, revue mensuelle, Paris, 1931-1932).

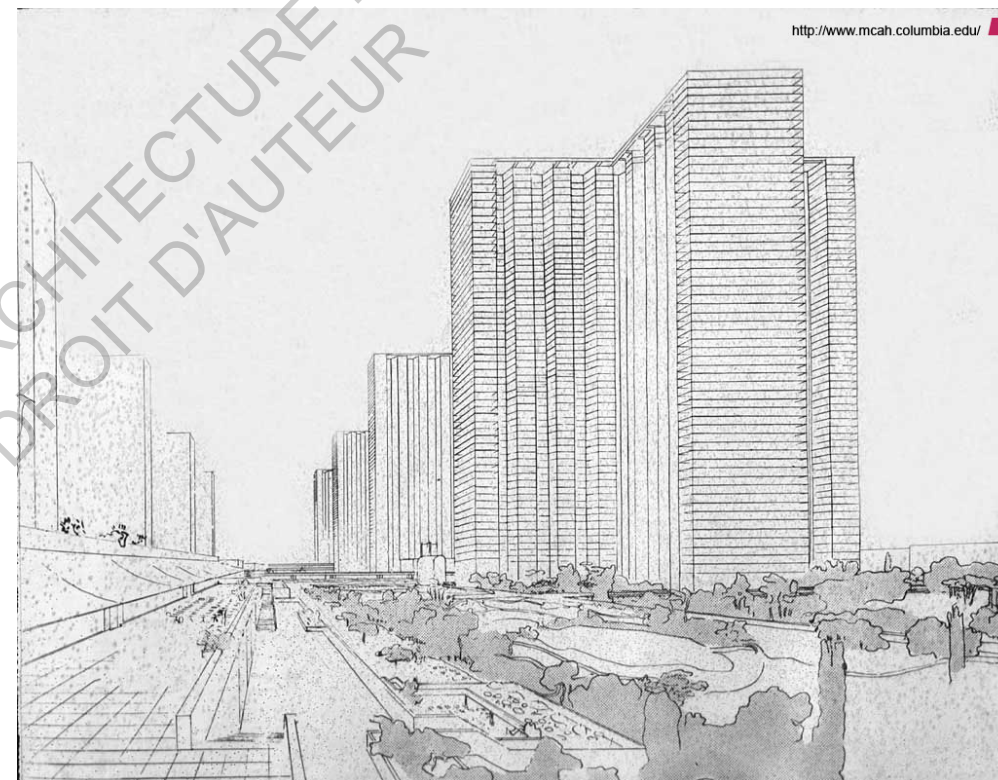


Main de Le Corbusier devant la maquette du projet pour le plan de Paris - Plan Voisin, 1922-1925  
(Agence Docpix Images)



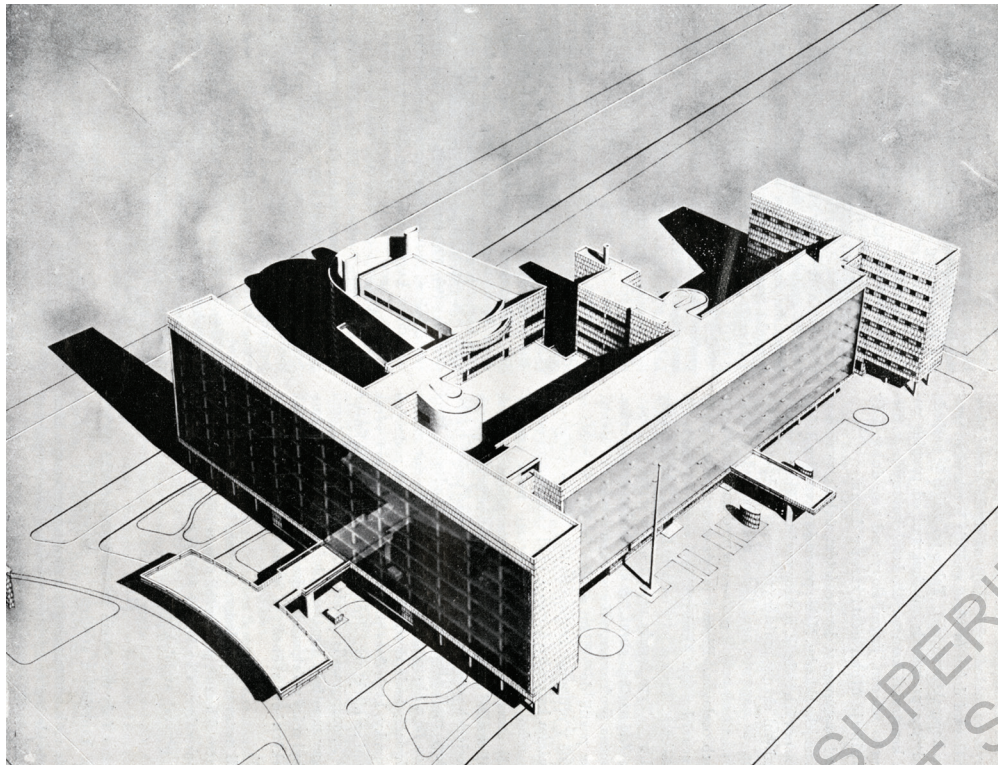
La planimetria della Ville Radieuse (Le Corbusier).  
A, abitazioni; B, alberghi e ambasciate; C, città degli affari; D, industrie; E, impianti pesanti (fra le due i depositi generali e docks);  
F, G, nuclei satelliti con caratteri speciali (per es. città degli stadi, centro del governo, ecc.); H, stazione ferroviaria e aeroporto.

Ville radieuse, Le Corbusier, 1930



Ville contemporaine, Le Corbusier, 1922





Maquette du Centrosoyus, Moscou, 1928

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## LE CORBUSIER DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

---

Avant d'étudier le rôle que Le Corbusier tiendra sous l'Etat français à Vichy, nous allons tout d'abord resituer historiquement le régime de Vichy, tenter de le définir et de montrer les relations que les architectes entretiendront avec le gouvernement.

Serge Berstein, professeur émérite à l'Institut d'études politiques de Paris, ouvre le deuxième jour du colloque 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'. Il tentera, lors de son introduction, de définir le régime de Vichy en le montrant comme un tout hétérogène. Il va notamment essayer de montrer la différence qui existe entre la vision que l'on a aujourd'hui de ce régime, après soixante-dix ans de travaux historiques, et le vécu des français face à un régime complexe, difficile à saisir, qui a connu des périodes très diverses dans une histoire qui est constituée de multiples rebondissements.

Le régime de Vichy apparaît continûment durant les années 1940-1944, comme une dictature autoritaire, répressive, antisémite, xénophobe. Dès la prise de pouvoir du Maréchal Pétain les arrestations pleuvent sur les principaux dirigeants républicains et spécifiquement sur les responsables du Front populaire et du communisme.

Les Juifs sont exclus de toute profession les mettant en rapport avec le public et bientôt spoliés de leurs biens et de leurs entreprises, avant d'être soumis à un recensement, ce qui facilitera la future déportation. Involontairement, car le régime de Vichy ne pouvait pas connaître ce problème, au moment du recensement.

Le bilan du régime de Vichy est celui d'une dictature autoritaire, ignorants les droits de l'homme, mais impuissante face au vainqueur dont elle a servi les desseins, sans rien obtenir en échange. Dès lors, cette image négative rend incompréhensible l'adhésion au régime de Vichy d'une grande partie de l'opinion

française, en tout cas au début de la période. Un fait avéré et relégué après la guerre parmi les choses qu'il faut oublier.

Or, selon Serge Berstein, ce raccourci ne saurait rendre compte de la manière dont les français des années 1940-1944 ont vécu cette période d'une grande complexité. Une complexité tant par la diversité des groupes qui ont joué un rôle dans le pouvoir vichyssois, que par l'hétérogénéité de nature et de signification des épisodes successifs qui ont marqué cette Histoire.

Le Vichy vécu au jour le jour par les Français est d'abord un Etat qui est reconnu, dirigé par un chef respecté. Un fait majeur qui ne doit pas être oublié, c'est bien l'immense respect et la popularité dont jouit dans l'opinion le Maréchal Pétain. Tous les Français n'ont pas été pétainistes; ni les communistes, ni les dirigeants républicains, ni une partie des Juifs, ni les Francs-Maçons etc. Il n'en reste pas moins qu'une très grande majorité des Français lui fait confiance, pour les protéger de l'ennemi et redresser un pays traumatisé par sa défaite.

On voit alors se précipiter à Vichy tous ceux qui entendent jouer un rôle dans la France nouvelle qui s'élabore autour du Maréchal. Des théoriciens, qui ont à proposer leurs solutions, des nostalgiques de l'Ancien Régime, des vaincus du Suffrage Universel, des hommes politiques en déshérence, des marginaux exclus, des groupes dirigeants de la société, les non-conformistes des années 1930, qui, à l'époque de la crise, ont été les auteurs d'innombrables plans de réforme de l'Etat, des spiritualistes séduits par les discours antimatérialistes de Pétain, etc. La droite y est massivement présente.

Vichy devient également le réceptacle des courants novateurs des années 1930, qui voient l'occasion de faire triompher leurs idées. Parmi eux, les technocrates, qui entendent confier le pouvoir aux experts, plutôt qu'aux élus, comme Pucheu, qui deviendra ministre de l'Intérieur, Barnaud, de la banque Worms, qui a joué un rôle important dans l'entre-deux-guerres en intervenant dans la vie politique, Lehideux, ancien membre de la direction de Renault ou encore Jacques Le Roy Ladurie, porte-parole de la grande exploitation agricole. Et puis on trouve à leur côté des spiritualistes comme Robert Aron, de l'association Ordre Nouveau, ou Emmanuel Mounier, fondateur de la revue *Esprit*, qui attendent de Vichy une rénovation spirituelle. A ces groupes qui sont politique au sens large du terme, il faut ajouter la place éminente que tiennent à Vichy les généraux, clients de Pétain ou de Weygand, et les amiraux arrivés au pouvoir dans le sillage de l'Amiral Darlan, et qui vont constituer des clans, peuplant ministères et autres administrations.

Enfin, il faut évoquer une nébuleuse, longtemps tenue à l'écart du pouvoir, mais dont le rôle va aller croissant. Celui des fascistes, qui entendent implanter en France, avec l'aide de l'Occupant, un régime totalitaire identique à ceux de l'Allemagne ou de l'Italie. C'est le but autour d'une pléiade de journalistes, d'écrivains, de deux hommes politiques rivaux, l'ancien socialiste Marcel Déat, et l'ancien communiste Jacques Doriot.

Alors il va de soi que ces différents groupes, n'ont pas tous la même influence au même moment et que ceux qui disposent de l'influence ne l'exerce pas en même temps. Et c'est pourquoi, à l'hétérogénéité des influences qui s'exercent sur Vichy, il faut ajouter une hétérogénéité des temps de l'action politique.

Serge Berstein conclut son introduction en affirmant « je pense qu'il est évident qu'il n'est guère possible de considérer le régime de vichy comme un tout homogène tant par la nature composite des groupes qui l'influencent que par le moment considéré. Il est clair par exemple que l'adhésion au régime dans les années 1940-1942 est celle d'une reconnaissance de la légalité et de la légitimité du gouvernement sans que sa politique d'exclusion, de répression et de collaboration d'Etat constitue un obstacle pour ceux qui s'y rallient »<sup>144</sup>.

Xavier de Jarcy, dans son ouvrage, décrira « la société organique répondant surtout à l'esprit du catholicisme conservateur »<sup>145</sup>. Ordre, travail, tradition, morale, virilité, natalité, retour à la terre en sont les leitmotivs. Le journaliste met l'accent sur les techniques de contrôle social mis au point par le pouvoir, qui, selon lui, se rapprocherait de la quête de l'Homme réel désiré par les théories syndicalistes et corporatistes des années 1930, auxquelles Le Corbusier participa.



Dans un souci de contextualisation du parcours de Le Corbusier voulu par le colloque, une conférence est donnée sur différents parcours d'architectes, contemporains à Le Corbusier, durant la Seconde Guerre mondiale. Cet élargissement à la condition des architectes sous l'Etat français permet de relativiser le parcours de Le Corbusier.

Maïlis Favre, doctorante à l'Université de Genève, présente les divers parcours de quelques architectes, notoires ou non.



La polémique accuse Le Corbusier d'avoir séjourné à Vichy pendant dix-huit mois. L'argument qui revient souvent du côté des pro-corbuséens est celui du parcours d'Auguste Perret. En effet, l'architecte du Havre travaillera aussi pour l'Etat français pendant l'Occupation, son entreprise familiale a par ailleurs oeuvré sur le Mur de l'atlantique pour Todt, une organisation militaire qui a réalisé un grand nombre de projets de construction pour le régime nazi. Par ailleurs, Auguste Perret entretenait, selon Maïlis Favre, de bonnes relations avec Albert Speer, architecte en chef du Parti nazi et ministre de l'Armement et de la Production de guerre au sein du Troisième Reich. Auguste Perret préside l'Ordre des Architectes, créé sous Vichy et écrira aussi un essai en 1940, *Mussolini bâtisseur*, célébrant les projets de l'Italie fasciste.

Jean-Louis Cohen, également, nous parle du parcours d'Auguste Perret, qui est « partout, il est dans toutes les instances, impossible de trouver un comité de rédaction ou une commission dans laquelle il n'est pas »<sup>146</sup>. L'historien évoque une zone de mystère sur le parcours de l'architecte pendant l'Occupation. Il est à Vichy, mais il « donne aussi des garanties du côté des résistants »<sup>147</sup>. Rémi Baudouï remarquera également que « d'autres architectes de grand renom comme Auguste Perret, joueront avec autant de spontanéité la carte de l'Etat français sans qu'aucun grief ne soit porté à leur rencontre »<sup>148</sup>.

Eugène Baudouï, quant à lui, travaille sur le plan d'aménagement de Marseille, un projet important sous Vichy, qui veut moderniser la ville, ouvrir de grandes artères et créer des places, notamment au niveau du Vieux Port, qui deviendrait le quai Maréchal Pétain. Quelques scandales architecturaux et politiques le forceront à quitter son poste et puis à rejoindre la Suisse en 1943.

Maïlis Favre énumère différents parcours-type d'architectes sous l'Occupation. Certains ont été résistants, comme Jean Prouvé, Pierre Jeanneret, André Bruyère ou encore Frañtz Jourdain. D'autres partent à l'étranger, aux Etats-Unis notamment comme Jacques Carlu, Pierre Chareau ou encore le Franco-américain Paul Nelson qui fonde le mouvement *France Forever*, comité de la France libre outre Atlantique. Robert Mallet-Stevens se réfugie en zone libre dans le Lot-et-Garonne afin de protéger son épouse qui est juive. Depuis Alger où il est démobilisé, André Sive travaille à plusieurs scénarios de films sur l'urbanisme. Certains séjournent et travaillent dans les pays de l'Axe comme Louis Süe en Turquie ou encore Charlotte Perriand au Japon.

Maïlis Favre note le peu d'éléments dont l'Histoire dispose sur cette période : « de tous ces parcours, nous avons souvent seulement des bribes d'information, c'est une période qui est souvent vide, en tout cas très lacunaire dans leurs biographies

»<sup>149</sup>. Mais « d'autres cas moins connus ont laissé des traces plus substantielles à travers des mémoires ou bien des archives mentionnant leurs travaux durant ces périodes »<sup>150</sup>. La doctorante repose sa recherche sur des écrits, des articles, des archives recueillies de façon aléatoire. « Il s'agit plus là de simples illustrations, qui se veulent vivantes, comme des instantanées, de petites histoires dans l'Histoire »<sup>151</sup>.

On peut citer le cas de Lucien Bechmann, architecte juif, qui racontera son parcours pendant la guerre dans un journal intitulé *cinq années d'épreuves*. Croix-de-guerre en 1917, il est connu pour avoir réalisé plusieurs pavillons à la Cité universitaire internationale de Paris ou encore son immeuble de bureaux pour la compagnie Shell. Il travaillera pour l'Etat français, à la Direction des travaux et installations du ministère de l'air tout en poursuivant ses affaires architecturales. Au courant de la collaboration entre Vichy et l'Allemagne nazie, il s'indigne du sort des Juifs, qui constituent alors l'essentiel de sa clientèle. Il décide alors de se retirer à la campagne dans une ferme près de Grenoble avant de se réfugier dans une maison encore plus isolée lorsque les Allemands occupèrent cette région en 1943. Lucien Bechmann et sa femme Germaine Kapferer se réinstallent à Paris en décembre 1944 mais leurs biens ont été raflés. Son atelier rouvrira à la fin de la guerre.

Charles-Henri Besnard, théoricien et critique, surtout connu pour la réalisation de l'église Saint Christophe-de-Javel, fera une carrière d'Architecte en chef des monuments historiques. Il est chargé par le commissariat général aux questions juives, en accord avec l'Ordre des architectes, d'expertiser des biens immobiliers dans le cadre de l'aryanisation. Il est rémunéré par un pourcentage de la valeur qu'il fixe lui-même de ces biens.

Henry Bernard commence tout juste sa carrière d'architecte quand la Seconde Guerre mondiale éclate. Il est mobilisé en 1939 mais sera fait prisonnier de guerre dès mai 1940 dans un camp. Il y créera un atelier d'architecture dans lequel il travaillera jusqu'en 1943. Grâce au Comité d'entraide aux architectes prisonniers, les ateliers d'architecture créés dans les camps ont pu fonctionner dans les mêmes conditions qu'une école. En 1944, il sera commissaire d'une exposition sous le patronage de Pétain. Après la guerre, Henry Bernard devient architecte des bâtiments publics et Palais nationaux. Il reçoit de nombreuses commandes, il est d'ailleurs surtout connu pour la Maison de la Radio à Paris.

Gaston Bardet se tourne vers l'urbanisme. Admirateur de Mussolini, il publie sa thèse *La Rome de Mussolini, une nouvelle ère romaine sous le signe du faisceau* en 1936 qui sera couronné de succès. L'architecte sera chargé du Plan régional du bassin de

Vichy, il travaillera donc sous l'Etat français. En 1940, il est par ailleurs nommé secrétaire général de la société française des urbanistes. Il ne cachera pas non plus son admiration pour les rassemblements nazis. Après la Seconde Guerre mondiale, il ne cessera de lutter contre la modernité architecturale et s'opposera donc à Le Corbusier.

Pierre Vago, 1er rédacteur en chef de la revue de l'Architecture d'Aujourd'hui de 1930 à 1947, commencera véritablement sa carrière d'architecte après la guerre. Il sera chargé de la reconstruction de plusieurs villes. Dans ses *mémoires* en 2000, il relate sa vie mouvementée pendant cette période de guerre. Même s'il expliquera avoir très vite choisi son camp, il affirmera que « la situation très particulière de la France sous l'occupation était propice à tous les écarts »<sup>152</sup>. Il raconte qu'il y avait d'un côté, ceux qui refusaient la défaite, l'idéologie nazie et la perspective d'une domination allemande, et de l'autre, ceux qui souhaitaient le triomphe du fascisme et du racisme. Naïfs, beaucoup faisaient confiance au Maréchal. « Il y a avait surtout la grande masse des indifférents et des opportunistes, des attentistes, des débrouillards, de tous ceux qui plus tard, joueront le double jeu »<sup>153</sup>, catégorie dans laquelle on pourrait placer Le Corbusier. Pierre Vago sera résistant, on lui confie la mission importante de créer un réseau de renseignement couvrant le secteur côtier de la zone d'occupation italienne. Mais après avoir remis son rapport à Londres, il est arrêté par la police allemande et emprisonné. La police ne découvrant rien de compromettant chez lui, il sera finalement libéré à l'été 1943. En prison, il remet en question sa pratique et les principes qu'il a hérité de Perret et de Le Corbusier mais « face à l'enfermement puis au spectacle de dévastation du pays, il trouve superflu les querelles sur le toit plat et la fenêtre en longueur »<sup>154</sup>.

D'après Maïlis Favre, ces personnalités présentent ici un panel des options choisies ou imposées aux architectes qui ont traversé cette période; être envoyé au front, fuir, résister, travailler pour l'Etat français. La doctorante évoque une citation intéressante de Pierre Vago qui permet de prendre un certain recul par rapport à ce contexte : « je veux seulement situer un peu plus les êtres et les choses, à une période où rien n'était simple. Il faut juger l'attitude de ceux qui sont passés par là avec beaucoup d'indulgence et de compréhension »<sup>155</sup>.



L'épuration à la Libération visait les personnes ayant collaboré avec le régime de Vichy ou le régime nazi.

Qu'en est-il de l'épuration des architectes ? Le Corbusier a-t-il été visé ?

Fin 1940, la création de l'Ordre des architectes est promulguée à Vichy. Danièle Voldman, professeur à l'Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, explique que « c'est une aubaine pour les architectes. Enfin la profession est règlementée et cela permet d'écartier la moitié; de 12000 on passe à 6000, à peu près »<sup>156</sup>. Une aubaine dans un Vichy qui affiche l'objectif de la reconstruction.

Pour exercer, il faut être inscrit à l'Ordre. Cela permet donc une adhésion au régime de Vichy, adhésion non seulement générale, personnelle, mais aussi une adhésion intéressée. Car les chantiers de la reconstruction vont donner du travail aux architectes. Les architectes ont donc tout intérêt à adhérer aux nouvelles structures administratives mises en place par l'Etat français (Commissariat à la reconstruction immobilière).

Seulement quelques-uns refusent l'inscription. Danièle Voldman le note, « dans l'ensemble la profession est plutôt composée de notables, de notables plutôt conservateurs et donc, logiquement, l'ensemble de la profession n'a pas récusé le régime de Vichy »<sup>157</sup>. On trouve en effet peu de noms d'architectes opposants au régime de Vichy.

Les architectes vont-ils être touchés par ces procès rétroactifs organisés en août 1944 ?

L'épuration concerne trois domaines; d'une part l'épuration judiciaire, ensuite l'épuration administrative puis l'épuration économique ou professionnelle.

L'épuration judiciaire est faite à des personnes accusées d'avoir été anti-français, la sanction est la déchéance des droits civiques et ce qu'on appelle l'indignité nationale. Ce sont des personnes qui ont collaboré avec l'ennemi, appartenu à la milice, rendus des services à la gestapo etc. Une épuration qui ne concerne pas spécifiquement les architectes et n'aura pas d'incidence sur la pratique architecturale

L'épuration administrative vise à exclure des postes de responsabilité administrative tous ceux qui y étaient entre 1940 et 1944. Les architectes qui vont à Vichy sont considérés comme des techniciens apolitiques, ainsi il n'y a quasiment pas eu d'épuration administrative pour les architectes.

L'épuration économique est plus compliquée. « Ca consiste à confisquer les bénéfices qui auraient été réalisés par les profiteurs de guerre »<sup>158</sup>. Les profiteurs de guerre sont ceux qui ont travaillé pour les chantiers civils et militaires des Allemands. Cela regroupe donc les agences d'architecture. La condamnation consiste à restituer le surprofit. Si la somme est vraiment trop importante, il y a une amende. Danièle Voldman précise que pendant ce temps, les architectes peuvent tout de même continuer à travailler. Mais les cas les plus difficiles concernent les expertises des biens juifs, puisque dans ce cas, il y a eu participation à l'entreprise antisémite des occupants. Situation sujette à débat; épurateurs, Conseils régionaux et Conseil supérieur ne se mettent pas d'accord. « Finalement, conclut l'historienne, il y a eu, c'est au coup par coup, il y a eu en général paiement, pas beaucoup mais paiement »<sup>159</sup>.

Ainsi, les trois types de sanctions, judiciaire, administrative et économique sont, du fait du statut des architectes, imbriquées. L'épuration a été expéditive, « c'est-à-dire qu'il avait trois mois pour saisir la Commission, soit par plainte soit par dénonciation, soit par directive de la direction de l'architecture »<sup>160</sup>. Après ces trois mois, on ne pouvait plus demander l'épuration. Pour les architectes, les sanctions consistaient en un blâme, un avertissement avec inscription sur le dossier, qui n'empêchera pas grand-chose, on peut trouver une suspension d'exercer pour une durée qui ne peut pas dépasser cinq ans, ou une radiation de l'Ordre des architectes. Ceux qui ont été condamnés pour profits illicites peuvent continuer à travailler.

Danièle Voldman estime à environ 2% l'épuration judiciaire, ce qui est vraiment très peu. Quant à l'épuration économique, elle évalue à plus de 5% ceux qui ont payé.

Alors qu'en est-il de Le Corbusier ? Olivier Barancy posera la question dans son ouvrage, « on peut se demander pourquoi Le Corbusier, fasciste et collaborateur notoire, n'a pas été inquiété à la Libération? »<sup>161</sup>. Xavier de Jarcy, de son côté, note que l'épuration épargne la plupart des architectes, dont Auguste Perret, dont le rôle à Vichy aura été plus important que celui de Le Corbusier. On observe selon le journaliste, « une certaine continuité entre les années d'avant-guerre, l'épisode de l'Occupation et la période de l'après-guerre »<sup>162</sup>. Pour François Chaslin, « Corbu ne semble pas avoir été inquiété par l'épuration »<sup>163</sup>. Même si, selon lui, l'histoire de l'épuration dans le milieu des architectes n'a pas encore été faite. Pour le critique, « Le Corbusier, lui, égarait certaines de ses archives »<sup>164</sup>.

D'après l'historien Rémi Baudouï, « Plus qu'aucune autre période de son existence, les années 1940 ont donné lieu à de multiples controverses sur la personnalité de Le Corbusier; tout le reliait en effet implicitement aux principes autoritaires, technocratiques, antiparlementaires et racistes de l'Etat français »<sup>165</sup>. Pour lui, le fait de dénoncer le séjour de Le Corbusier à Vichy est un moyen de le mettre au banc des accusés et désigné comme le responsable des grands ensemble.

L'arrivée de Le Corbusier à Vichy va dans le sens d'un processus de recherche d'autorité, comme nous l'avons vu précédemment. La crise de 1929, le réarmement et la défaite de 1940 sont autant d'occasions d'exercice de l'architecte dans un dialogue avec les pouvoirs publics. On l'a vu, Le Corbusier considère la défaite comme « la miraculeuse victoire française »<sup>166</sup>. Il croit qu'il trouvera sa place au milieu des techniciens de Vichy.

Pour Rémi Baudouï, on ne doit pas faire le raccourci simplificateur : Le Corbusier est allé à Vichy donc il est partenaire de l'Etat français. « Dans les faits, rien n'est aussi clair »<sup>167</sup>. Le discours du maréchal Pétain plaît à Le Corbusier; la révolution nationale, les réformes de structures sont autant de sujets partagés avec l'architecte. L'historien le réaffirmera durant le colloque : « on voit logiquement, par rapport à son capital politique, intellectuel, de ses idées d'entre-deux-guerres, du planisme et de l'anticonformisme, on le voit adhérer logiquement au régime de Vichy et d'une certaine façon, à la soutenir »<sup>168</sup>. Robert Fishman confirme : « En 1940, Le Corbusier se laissa aller à espérer que le vieux maréchal pourrait devenir le leader qui réaliserait ses plans »<sup>169</sup>.

Ses relations de l'entre-deux-guerres, au sein des Groupes *Plans* puis *Prélude*, lui permettent d'approcher le régime. Les techniciens qu'il a côtoyés pressentent la révolution nationale. « Sans mesurer la candeur de ses méthodes pour approcher le politique, il se lance avec ses 'troupes' dans une logique de harcèlement du pouvoir »<sup>170</sup>.

Pour Daniel Le Couëdic, pas de doute, « on ne peut esquiver le difficile problème des tribulations vichyssoises de Le Corbusier,

puisqu'elles se firent dans l'absolue continuité des menées antérieures et dans un milieu dont on sait qu'il attira de nombreux *planistes* »<sup>171</sup>.

Xavier de Jarcy résume son séjour à Vichy : « Le Corbusier s'installe à Vichy de façon permanente à partir de janvier 1941 et y passera un an et demi. Il dormira dans une grande chambre au Queen's et installera son bureau au Carlton »<sup>172</sup>. Le journaliste est d'accord avec Daniel Le Couëdic, l'entrée de l'architecte à Vichy signifie la continuité du Comité central d'action régionaliste et syndicaliste. Il garde des relations avec tous les anciens membres de *Plans et Prélude*; Hodot, Cestre, Lagardelle, Bézard, Pierrefeu etc. Winter veut proposer un comité pour mettre en oeuvre les thèmes exposés dans *Prélude*. Olivier Barancy, sans mesurer ses propos, est plus direct : « L'engagement de Le Corbusier aux côtés de fascistes français durera vingt années et le conduira à vouloir travailler pour le régime de Vichy »<sup>173</sup>.

René Belin est nommé au *Ministère de la production industrielle et du travail*; c'était un *planiste* convaincu, formé aux idées de Henri de Man, membre de *Révolution constructive* et collaborateur occasionnel de *X crise*. En avril 1942, Hubert Lagardelle lui succède. Jean Darlan, quant à lui, est titulaire du *Secrétariat d'Etat à la Marine* avant d'être désigné Vice-Président du Conseil : c'est un intime de Le Corbusier comme l'était Marcel Peyrouton, qui succède rapidement à Adrien Marquet au *Ministère de l'Intérieur*. Marcel Peyrouton avait été Gouverneur général à Alger quand Le Corbusier avait présenté ses plans pour la ville.

Le Corbusier ferme son atelier parisien en mai 1940 et se réfugie à Ozon, petite ville dans les Pyrénées où Le Corbusier « s'employa à conforter le noyau fondateur de *Prélude* »<sup>174</sup>. Il reprend ainsi contact avec Benjamin Bordachar, Pierre Winter, François de Pierrefeu.

C'est effectivement en décembre 1940 que Marcel Peyrouton, alors ministre de l'Intérieur, l'invite pour lui avouer son intention de le nommer urbaniste des régions dévastées. Robert Fishman dira que c'est Le Corbusier qui en fait la demande. Il proposera également ses services à René Belin. Le Corbusier écrira « Je vais à Vichy (...), j'entre dans la lice mûr de 20 années d'espoir (pour m'atteler) au dessein de salut public longuement mûri et, peut-être, enfin réalisable, dont la clef devait être tenue par des hommes nouveaux, vraiment nouveaux donc accessibles à la nouveauté »<sup>175</sup> (30 décembre 1940). Un espoir bref, mais intense, dira l'historien Breton, puisque la disparition de l'ancien système est nécessaire à l'avènement d'une nouvelle société. En effet, le Maréchal apparaît alors comme l'homme capable de mettre fin à l'incompétence du régime parlementaire : « il s'est fait un véritable

miracle avec Pétain. Tout aurait pu s'écrouler, s'anéantir dans l'anarchie. Tout est sauvé et l'action est dans le pays »<sup>176</sup>. En lisant les lignes de François Chaslin, on se rend compte à quel point le Maréchal occupe son esprit. Pour Xavier de Jarcy, cela prouve que Le Corbusier n'est pas seulement là par opportunisme.

Ainsi, en janvier 1941, Le Corbusier arrive à Vichy. Ce sera pour Le Corbusier, dix-huit mois de tentatives par tous les moyens pour réussir à convaincre le pouvoir. Robert Fishman parlera de la relation entre l'architecte et Vichy en ces justes termes : « Il y a quelque chose de tout à la fois comique et effrayant dans le spectacle du plus grand architecte de son époque quêtant la faveur de notables décadents du passé; présentant des projets d'harmonie sociale à des ministres de la répression; sollicitant, en vain, un entretien avec Pétain; intrigant pour conserver la petite place que le régime lui avait consentie »<sup>177</sup>. Le Corbusier pourtant se considère comme un fonctionnaire : « j'écris à des amis haut placé pour qu'on m'emploie quelque part où je pourrais être utile »<sup>178</sup>. Pour l'historien américain, cet épisode à Vichy s'explique par l'incompréhension totale d'un artiste à l'égard des politiciens avec lesquels il traite. Il note pourtant qu'il a bien compris une chose du régime de Vichy, et l'approuve totalement, le contrôle et la rationalisation pour organiser les professions en corporations afin de pouvoir organiser la planification. C'est cet aspect qu'il partage avec ses anciens associés présents avec lui, tels que Lagardelle ou Lucien Romier.

Le fonctionnaire chargé du secteur de la construction du plan est Robert Latournerie, juriste et membre du Conseil d'Etat. Latournerie est ami avec Jean Giraudoux, un écrivain et admirateur de Le Corbusier, Commissaire général à l'information sous l'Occupation. Jean Giraudoux est auteur de *Pleins Pouvoirs*, publié en 1939, et il préfacera en 1943, *La Charte d'Athènes*. C'est avec lui que Le Corbusier tentera, en 1939 de permettre « la création d'un Centre d'Etudes préparatoires d'Urbanisme (CEPU) pour mener à terme tous ses projets et définir, sur la base de ses travaux, une doctrine nationale d'urbanisme »<sup>179</sup>, projet qui ne se réalisera pas. Jean Giraudoux est aussi celui qui jouera l'intermédiaire pour présenter Le Corbusier à Henry du Moulin Labarthète, chef du cabinet civil de Pétain, qui deviendra le soutien de Le Corbusier. Le Corbusier rencontrera d'ailleurs le Maréchal en mars 1941.

En 1941, on annonce à Le Corbusier et ses confrères qu'on leur a réservé « dans la nouvelle organisation de l'urbanisme et de la construction immobilière, les places et les fonctions dans lesquelles ils sont appelés à rendre les plus hauts services »<sup>180</sup>.



Ainsi, le 27 mai 1941, Le Corbusier est engagé, aux côtés d'André Boll, qui aurait lui aussi joué un rôle dans son introduction à Vichy d'après François Chaslin, pour diriger une Commission d'études pour l'habitation et la construction immobilière. Une commission à vocation économique, liée au projet de plan directeur de l'Équipement national dirigé par François Lehideux, ancien patron des usines Renault. Elle est donc chargée de conseiller Latournerie et Lehideux pour relancer la construction. Le Corbusier ne cache pas son contentement : « Dans huit jours, nous existons par un décret, il semble que cette fois nous touchons au but »<sup>181</sup>.

En juin 1941, Le Corbusier passe trois semaines à Alger, convaincu qu'il a « désormais l'influence voulue pour imposer sa volonté à la Commission du Plan »<sup>182</sup>. Il se rend à Alger en se présentant comme représentant officiel de Vichy « pour pouvoir imposer de force son autorité »<sup>183</sup>, pour tenter d'y faire accepter ses plans, en vain.

Selon le journaliste de Télérama, c'est François Lehideux, directeur de la Délégation général à l'équipement national, qui précipitera le départ de Le Corbusier de Vichy. Nommé secrétaire d'État à la production industrielle en 1941, il a une idée concurrente de celle de Le Corbusier, à savoir créer des villes nouvelles, et en fait son ennemi. Pour Bordachar, c'est la bureaucratie et ses plans stratégiques qui en sont la cause.

Pour Le Corbusier, la certitude d'avoir à tenir un rôle s'estompe. Le 14 juillet 1941, une note de la délégation Générale stipule : « le Ministre n'envisage ni de près ni de loin ni sous aucune forme la collaboration de Le Corbusier, François de Pierrefeu et André Boll »<sup>184</sup>. Latournerie abandonnera aussi son bureau. Le Corbusier était alors persuadé que tous ses problèmes seraient résolus si Pétain accordait sa bénédiction personnelle au Plan d'Alger. Mais la Commission continuera d'exister malgré tout jusqu'au départ définitif de Le Corbusier.

En mars 1942, Le Corbusier annonce à sa mère la création d'un regroupement qu'il a lui-même organisé : le Comité d'étude de l'habitation et de l'urbanisme de Paris. Celui-ci regroupe Jean Giraudoux, Gaston Bergery, Alexis Carrel, Pierre Winter, François de Pierrefeu, et Eugène Freyssinet. Ce comité lui permettra de revenir à Paris et de ré-ouvrir son atelier.

Mais manquant de commande, c'est pendant la Seconde Guerre mondiale que Le Corbusier multiplie les publications d'ouvrages « avec des fascistes notoires »<sup>185</sup>; huit livres paraissent entre 1941 et 1946.

Ainsi, Le Corbusier et François de Pierrefeu publient ensemble *La Maison des hommes* en 1942, une synthèse des propositions de planification émises dans *Plans* et *Prélude*. Les textes sont de Pierrefeu, et les dessins de Le Corbusier. Pour Daniel Le Couëdic, l'ouvrage est « le témoin d'une grande confiance et d'un vif espoir fondés, en partie, sur une morale déterministe »<sup>186</sup>. Pour les deux hommes, le nouvel État français s'emploie à élaborer un plan directeur qui traduit, en langage bâti une doctrine politique authentique. Ils l'affirment, « l'heure de construire a sonné »<sup>187</sup>.

Il publiera aussi son ouvrage *Sur les quatre routes* en 1941 et en enverra un exemplaire au maréchal Pétain qui lui répondra très brièvement.

Le Corbusier participera également avec André Boll à *Urbanisme d'aujourd'hui*, une revue où il explique que « notre action consiste à grouper en association toutes les volontés humaines pour étayer, dans ce domaine capital, l'œuvre de reconstruction mise en actes par le Maréchal »<sup>188</sup>. Une reconstruction bâtie autant que morale, qui permet de « donner des logis clairs et ensoleillés, propices à la régénération de la race comme au bonheur des citoyens »<sup>189</sup>.

En 1942, Le Corbusier écrira aussi dans l'édition commune de *Architecture et urbanisme*, avec Charles Trochu, secrétaire général du Front National, président du Conseil de Paris, et Pierre Winter. C'est un numéro spécial de la revue *Les Cahiers Français*, « où l'on retrouve la fine fleur des écrivains aux ordres de Vichy, et de l'occupant nazi : Antoine Blondin, Michel Mohrt, Pierre Drieu La Rochelle, etc. »<sup>190</sup>. Ces Cahiers Français avaient pour but de préparer la Révolution nationale et de rétablir les valeurs chères aux vichystes.

Marc Perelman dira, à propos des personnalités que fréquente Le Corbusier pendant l'Occupation, « Que du beau monde et de drôles d'amitiés de la part de celui qui se présente, et que l'on présente aujourd'hui encore, comme un si grand humaniste »<sup>191</sup>.



« Sans perdre une minute »<sup>192</sup> affirme Daniel Le Couëdic, Le Corbusier oriente ses projets de nouveau vers l'Algérie, pour y tenter une dernière fois d'obtenir gain de cause. Mais le nouveau plan soulève encore plus d'oppositions que le précédent. Par



ailleurs, sa réputation de communiste conduira au rejet de ses projets, le maire d'Alger le dénonça au Préfet comme communiste et (selon Le Corbusier) exigea son arrestation. Finalement, ses plans sont rejetés le 12 juin 1942.

Son opportunisme a échoué. « Faute de combattant, par lassitude plus que par conviction, ainsi se clôt en novembre 1942 l'épisode 'Le Corbusier à Vichy' »<sup>193</sup>, écrit Rémi Baudouï dans son article « Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre » dans *Le Corbusier: une encyclopédie*. Propos 'accablant' pour Marc Perelman qui critique « la capacité de l'historien à modérer voire excuser les positions profascistes et pro-vichystes de son héraut »<sup>194</sup>.

Il quitte donc Vichy le 1er juillet 1942, c'est le fameux « Adieux, cher merdeux Vichy ! Je secoue la poussière de mes croquenots jusqu'au dernier grain »<sup>195</sup>. Une citation, selon François Chaslin, qui « coupée de tout contexte, arrange bien. Elle sera souvent utilisée, sans que quiconque en sache la source, l'indique, précise qui l'a lancée dans le débat, et quand »<sup>196</sup>.

« Le Corbusier croyait que l'autorité allait agir, et agir selon ses projets, ce qui était plus important (...) Il avait été une des grandes voix qui réclamaient le rapprochement entre le rationalisme technologique et le gouvernement autocratique »<sup>197</sup> analyse Robert Fishman. Une déception d'autant plus grande que l'objectif à atteindre était inespéré car ce qui lui importait, c'était que sa conception de l'architecture et de l'urbanisme devienne la conception officielle de la France, « il voulait être le chef de file de l'ensemble du système d'organisation de la Reconstruction »<sup>198</sup>, il se croyait investi d'une mission, pour Daniel Le Couëdic, A l'argument des anti-corbusiens qui prétendent, comme Xavier de Jarcy, qu' « il est donc faux d'affirmer qu'il retourne dépité dans la capitale pour se recentrer sur ses travaux personnels »<sup>199</sup>, s'oppose la mise en évidence d'une certaine déception teintée de naïveté : « Bien que Le Corbusier crût être au sommet de la puissance, il n'était en réalité qu'un membre mineur d'une faction combattue »<sup>200</sup>. Ignorant la géopolitique locale (ce qui paraît absurde pour Marc Perelman), Le Corbusier accumule les erreurs. Il croit reconnaître, dans chaque nouvelle fonction qui lui est confiée, la victoire de ses idées, là où au contraire il n'y a que condescendance et mépris; « ce marché de dupes est sans cesse entretenu par de nouveaux coups de théâtre à l'échelle de la pétaudière vichyste »<sup>201</sup>. Le Corbusier, bouffon du roi... Selon l'universitaire américain, le plan de la commission d'étude ne sera jamais exécuté; « Il ne comprit jamais, ou refusa de comprendre, sa véritable position »<sup>202</sup>, vivant dans une atmosphère illusoire.

Rémi Baudouï, quant à lui, décrit un Le Corbusier « dans son

bureau, il cogite, il fait des plans et on le laisse faire ses plans »<sup>203</sup>. Pour l'historien, il prend conscience, petit à petit, au fil du temps, qu'il perd son temps. Mais d'un côté, des éléments comme la lettre du maréchal Pétain du 1er avril 1942 lui rappellent que ses travaux sont intéressants. Le Corbusier prend vite conscience qu'il ne peut rien obtenir : « cette année s'est écoulée n'a pas été pour moi une année faste. Attendre, attendre, que toutes choses soient mûres et que chacun ait fait son petit tour de piste. Mes ennemis m'ont éliminé incontestablement. Je ne m'énerve pas mais en 360 jours d'attente, ça compte à la longue et somme toute, dans un aménagement précaire, loin de tous et de toutes »<sup>204</sup> (6 octobre 1941). Pour l'universitaire, c'est bien le Plan d'Alger et le réaménagement de Paris qui le feront tenir.

Rémi Baudouï l'a dit et l'a répété, « les fonctions qu'il obtint sont des fonctions marginales (...) il n'est pas au cœur du dispositif »<sup>205</sup>. Il note même qu'il est installé dans les combles, cela veut tout dire. D'ailleurs il le dira lui-même : « je suis à un bureau du ministère consultant d'un conseiller d'Etat chargé d'établir le statut de la construction et de l'urbanisme nationaux. Mon rôle est d'orienter »<sup>206</sup>. Alors « on le laisse parler, il gêne personne. Il se promène le matin entre ses hôtels, il ne les dérange pas »<sup>207</sup>. Jean-Louis Cohen renchérit, « dans les chambres d'hôtels et dans le parc en emmenant pisser pinceau, il est là »<sup>208</sup>, avant de s'insurger « Enfin, c'est quand même impressionnant par rapport au procès qui lui est fait d'avoir été un pivot du rapport entre l'architecture et Vichy »<sup>209</sup>. Il le répète, il est absent partout, sauf dans ses chambres où il intrigue.

Le Corbusier est également écarté du régime de Vichy parce que les architectes Beaux-Arts et de l'Académie restent fortement présents à Vichy, parce que les technocrates, eux aussi, sont opposés à l'architecture moderne. Pour Rémi Baudouï, l'opposition d'une partie de la classe politique vichyste se fonde sur la seule question de l'architecture du bon goût français, non sur la conceptualisation de Le Corbusier, homme politique. Sa demande va à l'encontre des enjeux politiques. Par ailleurs, Le Corbusier expliquera cette marginalité par ses origines suisses.

Mais il ne sera jamais véritablement troublé non plus, « un régime de plus avait fait la preuve de son incapacité en le rejetant, lui et ses plans ; ce fut là son dernier jugement sur Vichy »<sup>210</sup>. Mais Robert Fishman note quelque chose d'intéressant; Le Corbusier ne semble jamais avoir saisi la signification de cet épisode de sa vie. Même s'il se considérait comme un technicien apolitique, il ne fera jamais le lien entre ses plans et la nature autoritaire du régime. De plus, toujours d'après Fishman, Le Corbusier ne les modifia jamais pour plaire à ses supérieurs, ce qui montre bien à quel point il tenait à sa doctrine. Son désir de construire lui a fait fermer les

yeux, « dans son intérêt pour l'Etat administrateur, il avait perdu de vue l'Etat juste »<sup>211</sup>.

Contrairement à Xavier de Jarcy qui le considère comme fasciste et collaborateur notoire, on l'a vu, Robert Fishman, lui, affirme que « Bien qu'il ne fut ni fasciste ni collaborateur, il mit ses talents à la disposition d'un régime qui fut l'un et l'autre, et ne s'opposa que lorsque celui-ci ne le soutint pas »<sup>212</sup>. C'est un échec personnel, « celui de son imagination, de sa faculté de perception »<sup>213</sup>. Rémi Baudouï, lui, assure que « Le Corbusier va à Vichy pour accéder à la commande publique et pour faire du Le Corbusier (...) Il ne souscrit pas à l'idéologie du régime de Vichy, il ne donne pas de gage d'adhésion »<sup>214</sup>. Comme beaucoup, il surveille, il garde des contacts avec tout le monde et ensuite il se positionne. L'historien mentionnera même que l'architecte écoutait *Radio Londres* et s'informait donc ce qu'il se passait au-delà de Vichy.

Alors Le Corbusier prend conscience pour la première fois que l'autorité n'est pas une donnée essentielle du gouvernement des hommes. Cette expérience lui sert de leçon, sa fascination pour l'autorité disparut. « Mais la modernisation, la planification à laquelle il rêvait [avec ses amis], se déploieront durant les Trente Glorieuses »<sup>215</sup>.

Pour Rémi Baudouï, le séjour de Le Corbusier à Vichy pose de manière général les limites politiques de l'exercice architectural; « À quel moment peut-on condamner, au nom d'une analyse politique, le maître d'œuvre et sa production ? À défaut d'une définition juridique, au nom de quelle morale l'architecte peut-il être sanctionné ? »<sup>216</sup>. Pour l'historien, Le Corbusier n'a jamais cru pouvoir faire un urbanisme de la Révolution nationale, mais il croyait pouvoir agir sur les résistances administratives et idéologiques.

C'est donc Charles Trochu, « l'un des pires représentants de l'extrême droite d'avant-guerre »<sup>217</sup> selon les mots de Xavier de Jarcy, qui facilitera l'accès de Le Corbusier au Comité d'étude de l'habitation et de l'urbanisme de Paris (CEHUP), créé le 28 mars 1942. Charles Trochu obtiendra en effet l'accord de Pétain et du président Laval. Le Corbusier en serait responsable des problèmes d'urbanisme. Il publie au même moment *Destin de Paris*, ouvrage qui rassemble l'ensemble des articles de Bézard, Lagardelle, Le Corbusier, Pierrefeu, Winter, parus dans *L'Esprit nouveau, Plans, Prélude*.

Charles Trochu souhaite alors lui confier la rénovation d'un quartier 'insalubre' à Paris.

Le Corbusier fonde l'ASCORAL en 1943, Assemblée des constructeurs pour la rénovation architecturale, avec quelques jeunes architectes et ingénieurs. Une organisation qui prépare les programmes de reconstruction des villes. Dans le recueil des travaux de l'ASCORAL, Le Corbusier publie *Les Trois établissements humains*, texte reprenant alors toutes ses idées.

C'est aussi l'époque de la publication de *La Charte d'Athènes* et de la mise au point du Modulor. Le Modulor, « un éphèbe façonné par la médecine préventive : le Modulor est l'homme nietzschéen, sain, nu, douché, musclé, dont rêve Pierre Winter »<sup>218</sup>, décrit Xavier de Jarcy. Les idées de *La Charte d'Athènes* animent désormais la jeune architecture et se diffuseront dans le monde entier.

Selon François Chaslin, la Libération ne réjouit pas vraiment Le Corbusier qui écrit « La page tourne et il faut se décider à l'admettre! »<sup>219</sup>.

En 1943, Le Corbusier entre dans l'institut d'Alexis Carrel, comme nous l'avons déjà mentionné. Cette Fondation pour l'étude des problèmes humains, créée en 1941 par décret, comptera environ deux cent cinquante employés. D'après François Chaslin, Le Corbusier chercha à entrer dans la Fondation en 1942, après avoir rencontré et échangé avec Alexis Carrel. Il est admis comme conseiller technique du sixième département en charge de la bio-sociologie et quittera la fondation en mai 1944. Ce qui évidemment, fait polémique encore aujourd'hui puisqu'Alexis Carrel soutenait que « l'eugénisme demande le sacrifice de beaucoup d'individus »<sup>220</sup>.



Certains spécialistes affirment que Le Corbusier aurait effacé volontairement cette période de sa vie, accusation que la Fondation Le Corbusier réfute totalement : « Il n'a pas épuré ses archives. Du tout »<sup>221</sup>. François Chaslin en fait partie : « Il est au contraire vite devenu la figure tutélaire de la Reconstruction, ayant minimisé, voire délibérément gommé la durée et la signification de ses dix-huit mois à Vichy »<sup>222</sup>. Il note en effet que Vichy n'apparaît pas dans la chronologie biographique de *Qui était Le Corbusier ?* de Maurice Besset, son biographe testamentaire, édité en 1968.

Le livre de Jean Petit *Le Corbusier lui-même* fait aussi l'impasse sur cette période en notant qu'il a séjourné en zone non occupée pendant la guerre, à Ozon et Vézelay. Pour François Chaslin, Le Corbusier contrôle les écrits de Jean Petit. Celui-ci écrira que Le Corbusier sera rejeté de toutes les commissions officielles à Vichy, qu'il ne survit pendant la guerre que grâce à sa peinture. Les mêmes propos seront retrouvés dans le volume 4 de son Œuvre complète consacré à la période 1938-1946. Xavier de Jarcy dira qu'au fond, ce n'est pas tout à fait faux, « il oublie juste de préciser qu'avant d'en être rejeté, il a poussé à leur création et en a fait partie »<sup>223</sup>. Quant à Maximilien Gauthier, son véritable biographe, « il évacuait la question »<sup>224</sup>, tout comme le premier essai sur Le Corbusier, publié en 1968, de Stanislaus von Moos, *Le Corbusier, l'architecte et son mythe*, qui omet également d'évoquer son passé vichyste. Le critique et journaliste listera même les rencontres dérangeantes que Le Corbusier aurait fait dès son retour à Paris.

Par ailleurs, Le Corbusier aurait détruit des dossiers compromettants, « comme ses carnets de notes et de croquis de cette période qui ont pour le moment disparus, tous ceux qui concernent la période entre 1936 et 1945, avec de forts soupçons de manques pour celle qui court de 1932 à 1936 »<sup>225</sup>. François Chaslin évoque Guillemette Morel-Nournel, architecte-chercheur à l'École nationale supérieure d'architecture de la ville et des territoires à Marne-la-Vallée, qui travaille, pour sa thèse de doctorat, sur les conditions de l'édition de l'ouvrage *Sur les quatre routes*. « [Elle] note qu'ont disparu les traces des relations de l'été 1942 avec Drieu la Rochelle qui dirigeait alors la NRF, relations attestées et d'ailleurs justifiables. Elle se demande si l'architecte n'aurait pas mené une « campagne d'épuration » de ses archives à la veille de l'épuration proprement dite »<sup>226</sup>.

Aux insinuations de François Chaslin s'oppose le franc-parler de Xavier de Jarcy, qui semble sûr de lui : « Il prend soin d'effacer l'épisode des 18 mois passés à Vichy des notes biographiques qu'il rédige en 1945 (...) et s'efforce d'apparaître comme un résistant »<sup>227</sup>.

Pour d'autres historiens, la Libération est synonyme de rupture, de changement dans la pensée et l'œuvre de l'architecte, effaçant naturellement certains aspects de sa vie pendant la guerre.

D'après Rémi Baudouï, spécialiste de cette période, deux événements témoignent du retour en force de Le Corbusier à la Libération. Tout d'abord, son invitation à intégrer la Commission d'urbanisme au Front national des architectes, organisme de résistance, en 1944. Marc Perelman dira que ce n'est pas étonnant, car ce type de réhabilitation se retrouvera pour beaucoup de personnalités politiques et artistes, qui selon lui, « prirent

beaucoup de plaisir avec l'Occupant »<sup>228</sup>. Puis, la publication de la biographie de Le Corbusier par Maurice Besset, historien d'art et critique, qui récusait par avance tout procès d'intention sur ses engagements politiques. Durant l'Occupation, Le Corbusier a seulement écrit des livres. Le Corbusier se met en position de victime, retiré de la vie publique.

En novembre 1944, Raoul Dautry devient ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme du gouvernement provisoire de la République. « Toutes les conditions semblent être réunies pour que Le Corbusier obtienne de l'autorité sa véritable consécration »<sup>229</sup>. Dès la fin de l'année 1944, Le Corbusier, informant Raoul Dautry de l'existence de l'ASCORAL, espère obtenir de son ministre de tutelle, l'approbation administrative de son propre programme de construction. Mais Dautry, qui ne se considère pas comme technicien du fonctionnalisme, refuse. Il se soucie peu des doctrines architecturales d'alors. En 1945, le projet de la reconstruction de Saint-Dié est exemplaire de la relative indifférence du ministre de la Reconstruction pour Le Corbusier, et des difficultés de celui-ci à discuter avec la population sinistrée. On lui donnera, « pour se débarrasser de lui »<sup>230</sup>, une étude sur La Rochelle. En 1945, le ministre décide néanmoins de tenter une expérience et lui confie la réalisation d'une Unité d'habitation de grandeur conforme à Marseille.

Pour Daniel Le Couëdic, le sort réservé à ses amis, Alexis Carrel (suspendu de ses fonctions) et Hubert Lagardelle (prison à perpétuité en 1946, libéré en 1949), lui fait comprendre « l'importance qu'il y avait à gommer le souvenir de l'aventure qui l'avait naguère mobilisé »<sup>231</sup>. D'après François Chaslin, Le Corbusier ne parlera jamais d'épuration ni de l'emprisonnement de certains de ses amis dans ses lettres. On ne saura d'ailleurs jamais si Le Corbusier revit ses amis de *Plans* et *Prélude*. Alexis Carrel meurt en 1944, Hubert Lagardelle en 1958. Pierre Winter prépare la sortie d'un livre pour l'ASCORAL dont il est membre mais il meurt en 1952 et la parution n'aura pas lieu. François de Pierrefeu passe le reste de sa vie dans le sud de la France et meurt en 1959. Georges Valois meurt au camp de Bergen-Belsen en 1945 (déporté pour résistance). Philippe Lamour n'approuve pas la politique de Pétain et cache des Juifs et des résistants pendant l'Occupation. Il jouera un rôle important dans l'aménagement du territoire d'après-guerre. Il meurt en 1992.

Toujours selon l'historien breton, Le Corbusier reconnaît la dérive des idées du syndicalisme, mais « ce voisinage à sa propre contribution ne le troubla guère : une page déjà bien tournée »<sup>232</sup>. Mais ce n'est pas pour autant que Le Corbusier renonça pas à sa doctrine des années trente, mais il ne mentionne plus jamais *Plans* et *Prélude*, et ses compagnons d'alors. Il parle au nom de

ses publications dans *L'Esprit nouveau*, des CIAM, de l'ASCORAL. L'historien affirme aussi que ses relations changent; il cotoye maintenant « des hommes simples, sans prétention et sans souci de paraître, gens de métiers qui l'aimaient et l'admiraient sincèrement »<sup>233</sup>, tels que Joseph Savina et Norbert Bézard. Robert Fishman note qu'il devient lucide; il comprend que ses tentatives sont vouées à l'échec avec les politiques qui détiennent le pouvoir, parce que selon lui, il manque d'imagination. « L'imagination est un don des dieux, réservé à très peu de gens, et elle leur vaut bien des déboires pendant toute leur vie »<sup>234</sup>.

Pourtant, il partira aux Etats-Unis en décembre 1945 avec le résistant Claudius-Petit, qui deviendra ministre de la Reconstruction en 1948 et un soutien inconditionnel. Le premier support politique de Le Corbusier, son principal client français aussi, à Firminy, dont il sera élu député puis maire. D'après François Chaslin, « Il semble qu'ils soient instantanément entrés dans une relation de pleine confiance, le compagnon de la Libération et l'ancien maréchaliste, ce qui est assez mystérieux et en un sens affaiblit la thèse d'un Corbusier strictement collabo, demeuré vichyste ou de réputation trop sulfureuse »<sup>235</sup>.

Robert Fishman, lui, voit la Libération comme une rupture. En 1947, Le Corbusier a soixante ans, son attitude s'est modifiée par rapport à l'avant-guerre. « Il n'espère plus la grande vague d'enthousiasme et d'autorité qui balaye l'Europe »<sup>236</sup>. François Chaslin semble d'accord, « quelque chose a mûri en lui »<sup>237</sup>. Il se rend compte que le changement qu'il espérait ne se produirait que lentement. Paradoxalement, ce sentiment de perte de confiance arrive au moment où sa réputation était bien établie, où on peut lui permettre de construire à l'échelle d'une ville. En 1945, le Ministère français de la reconstruction le charge de la construction d'une Unité à Marseille. En 1950, l'Etat du Punjab en Inde, le désigne comme conseiller pour la reconstruction de sa nouvelle capitale, Chandigarh. Ces deux projets constituent « des couronnements dans la carrière d'urbaniste de Le Corbusier, mais ce furent aussi des couronnements mêlés d'ironie »<sup>238</sup>. Ces réalisations correspondent à une société industrielle qui n'existe pas encore; « Le Corbusier a toujours supposé que son architecture répondait à une grande nouvelle époque et, en vérité, ses nouvelles formes magnifiques trouvent leur origine dans sa conviction qu'elles faisaient partie d'une transformation plus vaste encore »<sup>239</sup>. Alors comme ce grand changement n'arrive pas, Le Corbusier « négligea le contexte social et construisit des monuments isolés à son propre génie »<sup>240</sup>. Quant à son architecture, elle continua d'évoluer vers de nouvelles formes et l'utilisation expressive de la couleur et des matériaux naturels. Évolution que l'on ne retrouvera pas dans son urbanisme, qui

restera selon les principes établis dans les années 1920 et 1930. François Chaslin continuera sa métaphore de l'oiseau : « Cesse le vol noir du Corbeau, une certaine poésie se fait jour, hautement revendiquée, d'ailleurs, l'idée d'une indicibilité, d'un mystère fondamental de l'architecture, et dans son œuvre construite une sensualité et une matérialité plus assumées »<sup>241</sup>.

L'universitaire Marc Perelman affirme que Le Corbusier s'est assagi après la guerre. « Il est alors très curieux de voir monter en épingle, et de quelle façon, la période de l'avant-guerre pour mieux laisser tomber l'après-guerre qui, du point de vue théorico-politique, est pourtant plus riche, et tout aussi idéologiquement marquée par les thèmes exposés »<sup>242</sup>. D'accord avec Daniel Le Couëdic pour dire que sa doctrine est toujours là, mais pour lui, présente sous des formules plus atténuées. La guerre lui aura permis d'approfondir ses idées élaborées dans les années 1920 et 1930. Il échappera à l'épuration comme beaucoup, car seules les personnalités politiques les plus connues la subiront. Pour l'historien, il fallait, à la Libération, « passer l'éponge sur Vichy »<sup>243</sup>, afin que les personnalités qui y étaient liées comme Le Corbusier n'y soient pas associées. Alors que « pourtant elles avaient pour la plupart participé depuis les années 1930, et dont Le Corbusier fut l'un des acteurs ».

Après la mort de sa femme en 1957, il vécut retiré dans son cabanon près du Cap Martin, dans le sud de la France.



Les questions sur l'éventuel apolitisme de Le Corbusier ont longtemps alimenté les débats.

Nous l'avons évoqué, Le Corbusier a souvent exprimé qu'il n'avait rien à voir avec la politique. Il écrit à sa mère en 1927 : « De politique je ne me mêlerai pas »<sup>244</sup>. Et le 28 juin 1930 dans une lettre à Hélène de Manderot, la châtelaine qui avait accueilli le premier congrès d'architecture moderne en 1928, « la politique, je suis incolore, puisque les groupes qui se forment autour de nos idées sont : Redressement français, militarisme des bourgeois, communistes, socialistes, radicaux, loucheurs, SDN, royalistes et fascistes. Quand on mélange toutes les couleurs, vous le savez, ça fait du blanc »<sup>245</sup>. En 1941, dans son ouvrage *Sur les quatre routes*, il dit : « Je n'ai jamais fait de politique, étant pris entièrement dans le torrent de l'urbanisme; les politiques sont incohérentes dans l'urbanisme [...]. La politique est de la discussion; l'urbanisme, de l'action en préparation. Je ne suis pas partisan de faire voter par la masse sur des questions dont la décisions appartient aux chefs »<sup>246</sup>. Il refuse de se mêler de politique pour laquelle il dit n'être pas compétent mais son antidémocratie transparait dans la dernière phrase.

Pourtant, François Chaslin cite une lettre à sa mère du 15 mai 1930 dans laquelle « il se flatte de 'cristalliser' autour de ses idées 'des groupements qui veulent aller de l'avant' »<sup>247</sup>, ce qui laisse bien penser qu'il a une implication dans ces mouvements auxquels il adhère.

On l'a vu, certains de ses détracteurs n'hésiteront pas à le qualifier de communiste, de bolchevique. Or pour Olivier Barancy, « il avait - c'est désormais notoire - des convictions fascistes »<sup>248</sup>.

Mais Le Corbusier le dit lui-même dans une lettre du 15 mai 1930, il est incorporé aux communistes, aux fascistes, aux royalistes, aux organisations internationales. On le range dans la case qui nous arrange. A Moscou, on le traite de fasciste, à Rome, de communiste et en France, de l'un ou de l'autre. « Il reste lui-même sachant ce qu'il veut. Il reste disponible pour construire. Peu lui importe qui prendra la décision de mettre en branle les chantiers

»<sup>249</sup>, nous explique François Chaslin, qui reste donc nuancé par rapport aux autres auteurs polémistes en évoquant le prétendu opportunisme de l'architecte. « La position de l'architecte à l'égard des partis est donc singulière, prudente, attentiste, à l'affût des occasions, probablement sincère et en tout cas assez constante »<sup>250</sup>. Pourtant, il évoque son environnement intellectuel dans le milieu des années 1920 qu'il qualifie de « quand même plutôt à droite, fasciste, proto-fasciste si l'on veut »<sup>251</sup>. Finalement, François Chaslin tranche et conclut donc, et c'est ce qui déplaira fortement à Antoine Picon lors du colloque, que Le Corbusier est bien un idéologue, un politique « et l'un des 'chefs' de ce qu'en une autre époque on eût appelé un groupuscule, une cellule plus ou moins dormante mais qui n'attendait que l'occasion de se radicaliser, un noyau militant qui aspirait au totalitarisme et que seule la confusion de l'époque a cantonné dans l'échec »<sup>252</sup>.

Mary McLeod est spécialiste du sujet. Lors du colloque de 2016, l'historienne américaine se rangeait plutôt du côté de la défense de Le Corbusier. Elle nous raconte néanmoins qu'« il lisait beaucoup de choses sur la politique, il y avait beaucoup de débats dans son bureau »<sup>253</sup> mais malgré tout, il n'était pas un penseur politique très sophistiqué. Il était partisan de l'utopisme, c'est-à-dire qu'il pouvait avoir une vision d'un nouveau monde.

Romain Rolland, écrivain, raconte dans son *Journal de Vézelay 1938-1944*, que Le Corbusier est tellement possédé par son art que ses jugements politiques se trouvent conditionnés par les relations de cet art avec les divers groupements politiques. Pour lui, c'est quelqu'un de très enfermé dans son domaine, « n'appréciant tout le reste du monde, tous les systèmes politiques, que par rapport aux chances qu'ils offrent de réussite ou non de son plan »<sup>254</sup>. Charlotte Perriand ira aussi dans ce sens dans ses mémoires, *Une vie de création* : « Il aurait pactisé avec le diable pour voir ses projets prendre forme » avant d'affirmer « Corbu n'était pas un politique »<sup>255</sup>.

Un avis que ne partage pas Xavier de Jarcy, qui voit dans un article de *Prélude*, le numéro 10 de mars-avril 1934, « l'expression noir sur blanc de son adhésion »<sup>256</sup>. Pour la première fois, l'architecte d'ordinaire si prudent quand il faut exprimer ses idées politiques, « appelle à succéder au capitalisme, à abattre le parlementarisme et à 'chasser tous les comitards des partis' »<sup>257</sup>. Par ailleurs, le journaliste certifie que Le Corbusier participe aux émeutes du 7 février 1934 avec les groupes des Jeunesses patriotes. Il écrit ensuite à sa mère que « la révolution est en marche (...) Nos camarades ont vendu quinze mille *Prélude* dans les rues »<sup>258</sup>. Le Corbusier placera d'ailleurs une photographie des émeutes du 6 février 1934 dans *La Ville radieuse* avec une légende : « le 6 février 1934 à Paris : le réveil de la propreté »<sup>259</sup>. La question de Xavier de



Jarcy est légitime, « que vient faire cette photographie dans un manuel d'urbanisme ? Si Le Corbusier ose la publier, c'est vraiment qu'elle révèle ses convictions profondes »<sup>260</sup>.

Marc Perelman, pour sa part, dépasse un peu tout ce qui se dit; le but de son ouvrage est effectivement « d'analyser précisément comment Le Corbusier fut politique toute sa vie durant à travers ses projets architecturaux »<sup>261</sup>. Le Corbusier est un fervent partisan de l'ordre, de la famille et de la hiérarchie. On en convient tous. Pour l'universitaire, ce sont ces thèmes qui le conduiront tout droit à Vichy. Le Corbusier refuse de comprendre le caractère politique du machinisme. Pour lui, tout est histoire d'urbanisme, pas de politique. Marc Perelman dénonce, tout comme Xavier de Jarcy au début de son ouvrage, le manque de lumière sur cet aspect de Le Corbusier : « Jamais, d'ailleurs, aucun historien français, seulement soucieux de vérité, n'a parlé avec franchise des positions politiques réelles de Le Corbusier exprimées tant dans ses écrits que dans son parcours d'architecte »<sup>262</sup>. Un propos que je remettrais en question; comment aurais-je pu donc écrire sur ce sujet ?

D'où vient cet attachement à ces valeurs? Rémi Baudouï, dans sa conférence intitulée « Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris » du colloque de 2016, établit une liste de facteurs qui ont forgé la pensée politique de Le Corbusier. Tout d'abord, le milieu familial qui montre bien une défiance très profonde pour les idées socialistes et révolutionnaires. Ce sont les manifestations d'ouvriers à La Chaux-de-Fonds qui firent perdre de l'argent à son père qui déclenchèrent chez lui une envie de société structurée avec des élites éclairées et non bourgeoise. C'est ce qu'il élaborera dans les années 1920 et 1930. Le deuxième point serait une défiance à l'égard des politiciens et de la politique de la IIIe République, parce que pour lui, c'est une République de scandales et de corruption qui montrent l'incapacité de la démocratie parlementaire. On trouve de ce fait chez Le Corbusier un antiparlementarisme ainsi qu'un anticapitalisme, mêlé à une admiration pour les entrepreneurs, privés ou publiques. A cela s'ajoute, selon Rémi Baudouï, trois points fondamentaux de son positionnement politique dans les années 1930 jusqu'en 1940. D'abord Le Corbusier est antihitlérien, « c'est très clair »<sup>263</sup> : « cet atroce Hitler passera-t-il par la Suisse ? Quelle marche au suicide vraiment le peuple allemand est stupéfait de s'être donné un tel maître ? Car il se l'est donné »<sup>264</sup>. Ensuite, Le Corbusier est antimunichois, il considère que Munich « a été d'une certaine façon un abaissement des démocraties face à la demande d'Hitler »<sup>265</sup>. Pour finir, Le Corbusier est antianglais.

« Les plans ne sont pas politiques »<sup>266</sup> écrit Le Corbusier dans la Ville radieuse, en 1935. Pour lui les dispositions complexes du

plan, couvrant tous les aspects de la production, de la distribution et de la construction, représentent une mise en ordre nécessaire et objective de la société. La politique est donc, d'après lui, absente de ses plans. Véronique Boone, professeur à l'Université libre de Bruxelles, dira lors du colloque, qu'en effet, les plans ne sont pas politiques, « mais en même temps, quand même, ce ne sont peut-être pas les plans qui sont politiques mais qui politisent quand même les scénarios »<sup>267</sup>.



Un argument souvent repris par la défense de Le Corbusier sera celui de ses relations politiques avec la gauche qui « sont loin d'être médiocres »<sup>268</sup>. On affirme en effet que Le Corbusier ne peut pas adhérer exclusivement aux valeurs de la droite radicale puisqu'il va jusqu'à proposer également ses services à la gauche. Cette thèse étayerait donc l'idée de l'opportunisme de l'architecte, alors qu'en est-il ?

« Le Corbusier a toujours fréquenté de grands décideurs, dirigeants politiques, (staliniens, fascistes, socialistes ou pétainistes qu'importe) et chefs d'entreprise (financiers ou industriels) »<sup>269</sup> annonce Olivier Barancy. Pour l'architecte, les critiques d'architecture spécialistes de Le Corbusier le situent à gauche car « ils sont évidemment gênés par son passé fasciste et pétainiste, que lui-même a tenté d'effacer, et qui est donc encore sciemment occulté par ses nombreux exégètes »<sup>270</sup>. Mais Jean-Louis Cohen dira plutôt que « ce ne sont pas toujours, loin de là, les protagonistes directs de la conduite des affaires de l'Etat au niveau le plus élevé, mais bien plutôt des relais d'opinion ou des intellectuels à l'affût de nouveaux thèmes dans le champ de la technique et de la culture »<sup>271</sup>.

Selon Jean-Louis Cohen, « Le Corbusier commence les années 1930 plutôt à droite et les finit clairement à gauche »<sup>272</sup>. Pour l'historien, « la conversion de Le Corbusier serait attestée par son tableau La Chute de Barcelone, peint en 1939 et dénonçant le franquisme »<sup>273</sup>. En effet, sa sensibilité face à la guerre civile est arrivée par son amitié avec l'architecte catalan Josep-Louis Sert, qui milite à gauche. Josep Quetglas, historien catalan, affirmera dans une présentation au colloque de 2016 que Le Corbusier n'a vraiment pas apprécié de qui est arrivé à Barcelone, ce qui affaiblit un peu plus la thèse d'un Le Corbusier fasciste.

Ce serait par l'horreur des crimes commis par Franco, par sa crainte devant la montée du nazisme et par son opportunisme que Le Corbusier se tournerait vers la gauche, « Le Front populaire étant la nouvelle autorité, il faut lui donner des gages si l'on veut construire »<sup>274</sup>. En effet, le Front populaire remporte les élections de mai 1936.

D'après Jean-Louis Cohen, Le Corbusier ne cachera pas son soutien au nouveau gouvernement de Léon Blum : « C'est le renouveau. Frais et généreux »<sup>275</sup> affirme-t-il, tout en précisant que la gauche ne pourra pas tenir ses promesses. Olivier Barancy nous livre la suite de la citation : « Des événements se préparent en France. Je pense que le coup de barre sera donné aux électeurs et la droite battue. Il est temps ! Mais la gauche ne pourra tenir ses promesses. Il y aura alors du grabuge. L'édifice lézardé d'aujourd'hui croulera, et la France enfin devra accoucher d'un régime à elle, coordonné sur son état même. Hitler n'est pas si sot qu'on a voulu l'écrire. Il mène son jeu avec force et suite »<sup>276</sup>. Ainsi, Le Corbusier ne paraît pas si ravi de la victoire de la gauche et en appelle encore à un nouveau régime en invoquant l'Allemagne.

Il se présenterait malgré tout comme un homme de gauche, attaché au succès du programme du Front. Il s'efforce d'obtenir du gouvernement de gauche la construction de son Pavillon à l'Exposition de 1937 et le lancement du chantier de l'îlot insalubre n°6, projet alors présenté dans le Pavillon. Il faut aussi noter que parallèlement, Le Corbusier ne renonce pas à exposer ses thèses à l'Italie fasciste.

Mais Xavier de Jarcy affirme qu'il ne changera pas pour autant ses projets de Ville radieuse, il reste donc fixé sur sa doctrine élaborée dans les années 1920 et début des années 1930, au sein des Groupes *Plans* puis *Prélude*.

« Je n'ai retrouvé nulle part trace d'une participation ou d'une association plus ou moins directe ou indirecte avec le Front populaire »<sup>277</sup>, affirme de son côté Marc Perelman. Exceptées quelques rencontres seront organisées entre Le Corbusier et Jean Zay (décembre 1937), Léon Blum (janvier 1938), M. Frossard, ministre des Travaux publics (mai 1938) et enfin Maurice Thorez. Mais ces rencontres n'aboutiront à rien de vraiment concret. « En revanche, il est possible de montrer la proximité permanente de Le Corbusier avec les idées fascisantes sinon fascistes et même nazies, et ceci *avant* et *pendant* le Seconde Guerre mondiale »<sup>278</sup>.

Jean-Louis Cohen a étudié les interlocuteurs, les contacts de Le Corbusier dans l'univers politique. Il cite des personnalités différentes de celles évoquées par Marc Perelman, ce qui peut paraître curieux.

Ainsi, le Corbusier côtoie Anatole de Monzie qui se range du côté du parti radical, alors Ministre lors de l'inauguration du Pavillon de l'Esprit nouveau en 1925.

Au parti socialiste SFIO, Le Corbusier entretient des rapports suivis avec Henri Sellier, maire de Suresnes et actif dans la politique de l'Habitation à bon marché dans la région parisienne. On peut aussi citer le maire-sénateur de Boulogne Billancourt, André Morizet.

Le Corbusier interpelle en 1936-1937 Léon Blum en personne, mais celui-ci reste distant, alors qu'il était très sensible aux nouveaux mouvements artistiques et un intellectuel.

Concernant le parti communiste, Le Corbusier est critiqué mais il entretient tout de même des rapports cordiaux avec Paul Vaillant-Couturier, qui a participé à la fondation du PCF. En effet, il sera critiqué dans les années 1920 dans la presse communiste par Jacques Mesnil puis Léon Moussinac, concernant ses aventures soviétiques.

Jean-Louis Cohen évoquera en quelques mots seulement, les rapports de Le Corbusier avec la technocratie (Lucien Romier, Hubert Lagardelle sont évoqués), car selon lui, « l'existence de rapports durables et complexes entre Le Corbusier et la droite française a été amplement démontrée »<sup>279</sup>.

On notera aussi, par l'intermédiaire de la Maison de la culture, son contact avec la gauche plus extrême, entraîné par Fernand Léger.

Selon Jean-Louis Cohen, ses rapports avec la gauche connaissent une éclipse pendant l'Occupation, pour se renouer comme aux plus beaux jours en 1944. « Il se voit annexé par les différents forces de la gauche »<sup>280</sup>. Du côté de la SFIO, Blum fait de lui en 1945 une des deux figures devant inspirer la forme de la cité future dans la France libérée. Le Corbusier n'abandonnera pas les projets élaborés sous le Front populaire et évoquera de nouveau son projet de stade au ministre des affaires culturelles de De Gaulle, André Malraux. En outre, Le Corbusier se range, après Vichy, sans les effectifs du Front national des architectes, issu de la résistance et fortement influencé par les communistes.

Quelques années plus tard, Eugène Claudius-Petit, compagnon de la Libération, relance le chantier de la Cité radieuse de Marseille. Ce sera, nous l'avons vu, le soutien politique le plus important de Le Corbusier. Le Corbusier lui exprimera ses craintes que la Fondation Le Corbusier alors en cours de création, soit politisée et affirme « je n'ai jamais fait de politique (tout en respectant ceux qui en font, les bons) »<sup>281</sup>.

Rémi Baudouï fera lui aussi, lors de sa conférence au colloque Le Corbusier, une liste des comptabilités des réseaux sociaux de Le Corbusier dans les années 1943-1944. Il citera notamment sa rencontre avec Pierre Drieu La Rochelle, écrivain et collaborationniste durant l'Occupation. Mais Rémi Baudouï précise bien qu'il rencontre Drieu La Rochelle, au même titre que Gallimard, par exemple, simplement parce qu'il veut publier *La Charte d'Athènes* chez Gallimard. C'est une quête de contacts. « On voit au fond que dans ce réseau, c'est très composite et il y a à la fois ses relations passées, ses relations politiques qui peuvent l'aider vers le futur, et puis des gestions événementiels liées à ses propres stratégies »<sup>282</sup>. Cela prouve que Le Corbusier est entouré d'individus que se sont engagés, qui ont pris position à des titres individuel ou personnel, que ce soit dans la collaboration, dans la Résistance. Des résistants tels que Henri Maux, Pelorson, Charles Trochu, Eugène Claudius-Petit, Jean Prouvé, Pierre Jeanneret Blanchon, François le Lyonnais, etc. « Donc on ne peut pas dire d'une certaine façon que Le Corbusier ne voit pas ce qu'il se passe en 1943-1944 »<sup>283</sup>; pour l'historien, il est bien informé, parce qu'il est soutenu par un ensemble de personnes qui peuvent lui faire perdre son incapacité d'analyse de la question politique. La faute des autres donc... L'universitaire de Genève souhaite couper court à la polémique; Le Corbusier n'est pas entaché de collaboration, « il faut le dire et le répéter, [il] est architecte au fond »<sup>284</sup>. Il faut arrêter de le considérer dans le champ politique et au-delà, de considérer l'architecture dans le champ politique.

Mais, il affirmera néanmoins que « Le Corbusier ne peut être présenté comme apolitique, si tant est du reste que l'apolitisme puisse exister »<sup>285</sup>. Ses convictions le situent comme un homme d'ordre; antiparlementarisme doublé sans nul doute d'antirépublicanisme. « Le Corbusier demeure séduit par tout régime qui se présente comme apte à restaurer l'ordre politique, économique et social; l'architecture et l'urbanisme étant considérés comme des dispositifs techniques susceptibles de ramener l'Autorité et l'Ordre »<sup>286</sup>. C'est en cela que ses convictions dépassent le clivage traditionnel.

Malgré cette démonstration, François Chaslin notera que curieusement, « l'index des noms de personnes qui apparaissent dans le deuxième volume de la correspondance familiale (pas loin de six cents au totale pour la période clé, 1926-1946) comporte ceux d'un grand nombre de fascistes et de futurs collaborateurs et d'à peu près aucune personnalité de gauche »<sup>287</sup>. Pour le critique d'architecture, le fascisme « c'est véritablement, dans l'entre-deux-guerres, sa famille spirituelle et son environnement constant »<sup>288</sup>.

Alors quelles stratégies Le Corbusier opère-t-il pour approcher la figure politique ? Quels processus va-t-il mettre en place pour accéder à la commande ?

Dans son article, Daniel Le Couëdic se demande finalement si « l'urbaniste, pour espérer, n'est-il pas condamné à cette prétention folle : subvertir le politique, transcender les idéologies ? »<sup>289</sup>. Après tout, est-ce que ce ne serait pas l'essence même de l'urbaniste ?

Mais Jean-Louis Cohen le dira : « Peu d'investissements affectifs auront été moins rentables que ceux de Le Corbusier pour le politique »<sup>290</sup>.

A côté de la figure éclairante de l'industriel éclairé, celle de l'homme politique novateur est un des types d'interlocuteurs privilégié de Le Corbusier. « Il n'entretient jamais qu'une relation platonique, quoique passionnée avec le politique »<sup>291</sup>. Pour réussir à approcher cette figure, Le Corbusier se posera en expert ou conseiller des décideurs, comme ce sera le cas dans les années 1920 jusqu'à la Reconstruction. L'auteur de l'article « Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action' » de l'encyclopédie Le Corbusier nous montre que jamais il n'a dissimulé ses attitudes vis-à-vis des tentatives d'approches du politique. C'est ce qui rend, d'après lui, « aussi dérisoire l'empressement avec lequel son passé mussolinien ou vichyste a été redécouvert »<sup>292</sup>.

Le Corbusier s'adresse aux décideurs politiques de tous horizons de la même manière : un rapport direct avec les chefs et les élites. Il présente ses projets dans des cercles restreints et non dans ses instances de la vie civique. Jean-Louis Cohen note également que peu importe les interlocuteurs qu'il cotoie, il aura les mêmes convictions. Il reste attentif à toutes les opportunités susceptibles de mettre en œuvre ses réponses projectuelles. Et d'après l'historien, c'est cette diversité d'interlocuteurs, ce balancement gauche-droite qui le mène à des échecs. Nous l'avons vu, il se fait rejeter quand on le qualifie de communiste. Son opportunisme a donc certaines limites. Pour Le Corbusier, la cause de ses échecs successifs ne viendrait pas de lui, mais bien des manœuvres sournoises dont il aurait été l'objet.

C'est d'ailleurs Daniel Le Couëdic le premier qui cernera le rôle d'approche du politique de Le Corbusier comme un jeu de séduction. Parallèle que reprendront Jean-Louis Cohen puis Rémi Baudouï. En effet, ce serait pour libérer sa doctrine qualifiée de stérile par l'historien que Le Corbusier se rapprocherait du politique, afin de « se donne[r] l'illusion de mener LE jeu quand d'autres, petitement, mènent leur jeu »<sup>293</sup>. Mais ce jeu est dangereux, « le risque est grand, pour l'homme de foi et de générosité, habité d'un rêve messianique, de s'égarer sur une scène dont il ne serait que le bouffon »<sup>294</sup>. C'est d'ailleurs sur ces mots que se conclut l'article de Daniel Le Couëdic, sollicitant malgré tout la compassion du lecteur, qui finalement, pourrait éprouver une certaine pitié vis-à-vis du sort amer réservé à l'architecte.

Les relations qu'entretient Le Corbusier avec les politiques sont donc avant tout des relations d'amitiés, qui connaissent des coups de foudre et des ruptures, des relations de sympathies ou des relations longues au caractère de symbole.

Jean-Louis Cohen comparera plus en détails, dans son ouvrage *Le Corbusier et la mystique de l'URSS : théories et projets pour Moscou, 1928-1936* publié en 1988, la relation de Le Corbusier au politique à une relation affective. Le Corbusier répéterait toujours le même scénario, qu'il assimile à de la séduction : « des premiers pas, souvent timides, mais parfois aussi pleins de bravade, aux paroxysmes de la fusion et de la rupture, la passion s'empare de lui, dès lors qu'il s'agit de mobiliser un nouvel interlocuteur pour ses projets »<sup>295</sup>. Dans un premier temps, il s'enflamme, dans un second temps, il déploie une offensive de charme plus vaste, et dans un troisième temps, il est déçu. « L'intrigue se conclut, le plus souvent, dans l'amertume et dans le ressentiment partagés, mais les bénéfices qu'en tirent l'un et l'autre des partenaires ne sont pas, pour autant, négligeables »<sup>296</sup>. Car Le Corbusier peut infléchir ses lignes de recherche en déclinant les propositions, et le politique montre son ouverture d'esprit. C'est ce scénario de la séduction qu'il utilisera dans l'entre-deux-guerres.

Mais il ne faut pas voir l'ensemble de ces relations comme « une simple quête opportuniste de bâtir »<sup>297</sup>. Car Le Corbusier peut s'adapter aux discours et en saisir les modalités pour modifier le sien, mais en conservant l'essentiel (la forme architecturale). Il se base sur les convergences idéologiques existant entre le régime politique en question et l'architecture moderne.

Cette stratégie de séduction, schématisée par Jean-Louis Cohen en 1988 donc, sera reprise dans l'ouvrage collectif *L'Italie de Le Corbusier*, publié en 2010 aux Editions de la Villette et plus précisément dans l'article de Rémi Baudouï, « Le planisme et

le régime italien ». Ce n'est pas la première fois que l'on peut remarquer la similitude des arguments utilisés par l'un et par l'autre. Ce qui montre également l'ancienneté du débat.

« Le rapport au politique fonctionne sur le rapport de la relation amoureuse »<sup>298</sup>. Rémi Baudouï penche plutôt pour l'idée que cette relation relève d'une grande immaturité personnelle, « puisqu'elle en connaît toutes les phases : attirance, fascination (amour et haine), fusion, puis amertume (on ne m'aime pas), frustration, distanciation, reproches, rejet, rupture et négation »<sup>299</sup>. L'historien reprend alors la thèse de Jean-Louis Cohen, en la poussant toutefois au bout du raisonnement. Pour séduire l'autre, il faut l'amener vers soi mais sans rien céder de ses propres convictions, « c'est là où le jeu amoureux atteint ses propres limites puisqu'en aucune façon Le Corbusier n'est prêt à donner la preuve de son adhésion au régime qui le fascine, en prenant sa carte et/ou en situant son discours dans un contexte idéologique d'une profession de foi purement politique »<sup>300</sup>. Il ne peut donc jamais être accusé d'être membre du régime autoritaire qu'il séduit. Rémi Baudouï précise qu'en aucun cas le Corbusier n'adhère au régime politique italien, malgré son insistance pour rencontrer le Duce.

Quand certains spécialistes affirment que Le Corbusier est naïf et ignorant de la politique, d'autres, comme Rémi Baudouï, annoncent qu'il « est toutefois doté d'un fort sens politique »<sup>301</sup>. En effet, il ne donnera gage à aucun régime politique autre que celui de ses théories. Quand un régime ne l'intéresse plus, c'est que son opinion pour l'architecture rationnelle a changé. Alors il se retire ou il essaye de vanter l'architecture moderne au régime. La conclusion de Rémi Baudouï fait mouche : « La manière de penser le politique le conduit à une forme de déni du politique (...) en cela aussi Le Corbusier fait de la politique »<sup>302</sup>.

L'historien complètera cette analyse lors du colloque sur Le Corbusier de novembre 2016. Il introduira un nouveau concept, celui de l'arraisonnement, un concept de Heidegger. Transposé à Le Corbusier, l'arraisonnement permet de se saisir du politique et de s'en emparer, à son corps-défendant. Une manière d'amener le politique vers ses propres alternatives et ses propres modes de fonctionnement, indépendamment de ses couleurs et de ses opinions.





Pour Rémi Baudouï, les années 1939-1946 de Le Corbusier témoignent des difficultés ordinaires d'un architecte en mal d'autorité. Il déploiera beaucoup d'efforts pour peu de recettes.

Olivier Barancy dira que pour lui, le rejet était la marque du génie ou de la sainteté. En effet, il accorde autant d'importance aux édifices construits qu'à ceux avortés, et il les publie au même niveau car, en plus d'amplifier sa carrière, il expose son avant-gardisme incompris.

Jean-Louis Cohen lui aussi rendra compte des échecs de Le Corbusier : « Mais les personnages ouverts, disponibles et parfois aventureux qu'il rencontre ont aussi des arrières fragiles, et sont donc à l'origine de déceptions aussi cruelles que les espoirs suscités avaient été intenses »<sup>303</sup>.

Ce retour aux faits révèle la complexité et l'ambiguïté de Le Corbusier, dont les interprétations se prêtent facilement à la division, à une diversité d'analyses, en restant toutefois recevables et pertinentes.

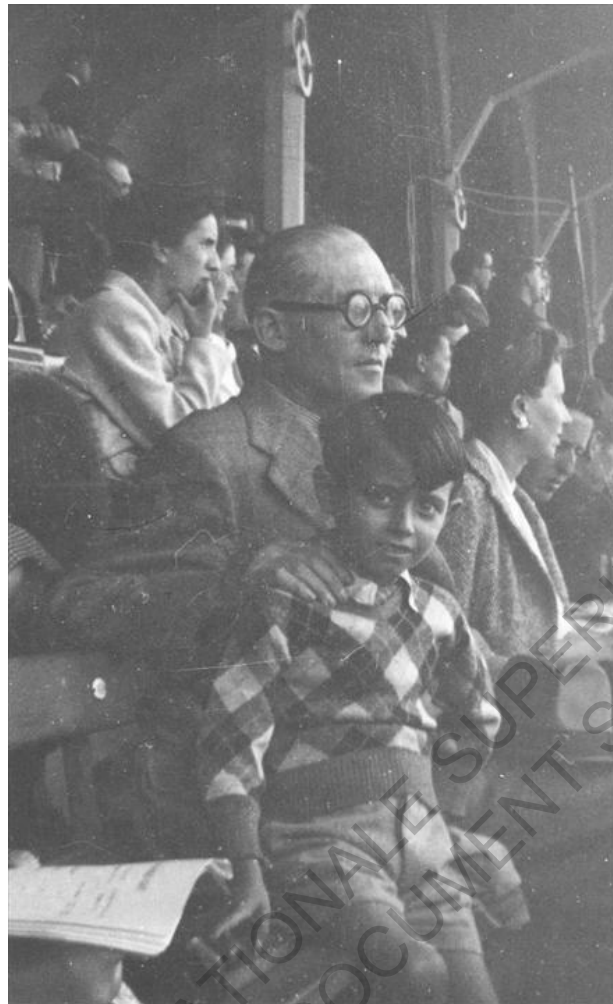
Alors, après cette mise en regard des discours sur cette période complexe de la vie de Le Corbusier, que penser ?

Face à ce procès, nous allons tenter ici d'établir une délibération. Que retenir de cette polémique ? Ce questionnement implique une nécessaire prise de recul, afin de dépasser l'argumentaire d'une vision manichéenne portée par les pro et les anti-corbuséens. Cela passe notamment par une ouverture sur des questions d'ordre plus générale, à propos du rapport entre l'architecte et la forme construite et de la valeur des œuvres.



Affiche de propagande du régime de Vichy datant du début de l'Occupation.  
(© 2012 Yad Vashem The Holocaust Martyrs' and Heroes' Remembrance Authority).

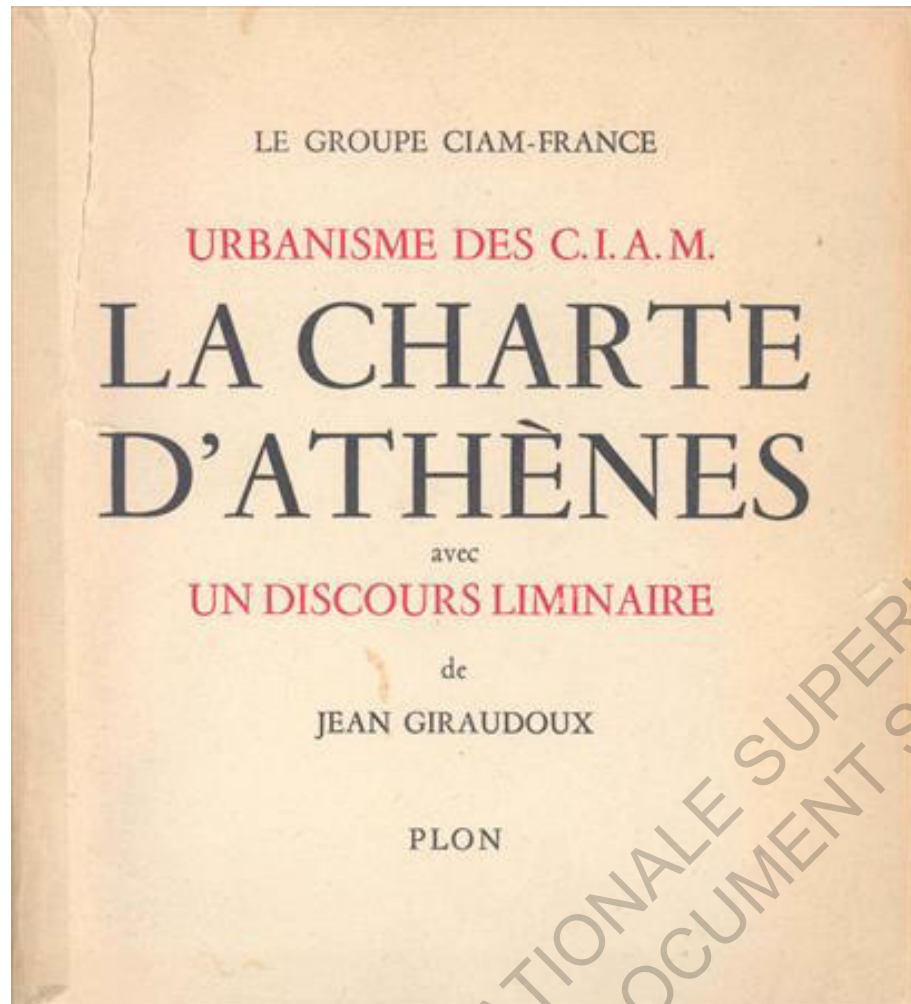




*Le Corbusier et un petit garçon, stade de Vichy, 1942  
(FLC/ADAGP)*



*Maquette du Plan Obus pour Alger, 1933*



La Charte d'Athènes, Paris, Plon, 1943

## NOTES DE FIN DE CHAPITRE

- 1 - Dominique Barjot, «La crise des années 1930 et l'effondrement de la construction publique dans le secteur du bâtiment», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 2 - François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Editions du Seuil, Fiction & Cie, 2015.
- 3 - Jean-Louis Cohen, «Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action'», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 309-313
- 4 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, Paris, Editions Albin Michel, 2015.
- 5 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences*, Marseille, Editions Agone, 2017.
- 6 - Frédéric Migayrou, «Moderne, post-moderne, l'ordre des discours», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 7 - Ibid.
- 8 - Ibid.
- 9 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», dans collectif, *L'Italie de Le Corbusier*, Paris, Editions de La Villette, 2010, p. 161-173
- 10 - Jean-Louis Cohen, «Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action'», art. cit.
- 11 - Carlo Olmo, «Revue : La perception du changement», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 344-349
- 12 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.
- 13 - Note de Le Corbusier sur le salon de l'Auto, 1930, cité par Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.
- 14 - *Le Corbusier, Choix De Lettres, sélection, introduction et notes par Jean Jenger*, Bâle, Birkhäuser Verlag AG, 2001, cité par Daniel de Roulet, «Sur les traces de Vichy», *Tracés*, n°20, octobre 2005, p. 32, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.
- 15 - Ibid.
- 16 - Mary McLeod, «Le Corbusier, Planification and Regional Syndicalism», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.
- 17 - Carlo Olmo, «Revue : La perception du changement», op. cit.
- 18 - Mary McLeod, «Alger : L'appel de la Méditerranée», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 26-32.
- 19 - Ibid.
- 20 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», *Urbanisme*, n°223, février 1988, p. 56-63.
- 21 - Ibid.
- 22 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle : Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright, Le Corbusier*, Bruxelles, Editions Mardaga, 1979.
- 23 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.
- 24 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

25 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
26 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
27 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
28 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
29 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
30 - Ibid.  
31 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
32 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
33 - Ibid.  
34 - *Le Corbusier, Choix De Lettres, sélection, introduction et notes par Jean Jenger*, Bâle, Birkhäuser Verlag AG, 2001, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
35 - Le Corbusier, *Sur les quatre routes*, Paris, Gallimard, 1941, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
36 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
37 - Ibid.  
38 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
39 - Ibid.  
40 - Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches*, Paris, Plon, 1937, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
41 - Philippe Lamour, *Entretiens sous la Tour Eiffel*, Paris, Renaissance du Livre, 1929, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
42 - Ibid.  
43 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
44 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
45 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
46 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.  
47 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, Paris, Editions Michalon, 2015.  
48 - Ibid.  
49 - Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Editions Le Seuil, 1983, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

50 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.  
51 - Ibid.  
52 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
53 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
54 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.  
55 - Ibid.  
56 - Ibid.  
57 - Ibid.  
58 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
59 - Ibid.  
60 - Ibid.  
61 - Le Corbusier, *Urbanisme*, Paris, G. Crès, 1924, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
62 - Ibid.  
63 - Ibid.  
64 - Ibid.  
65 - Le Corbusier, *Plans, juillet 1932*, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
66 - Le Corbusier, *Prélude*, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
67 - Alexis Carrel, *L'Homme, cet inconnu*, Paris, Plon, 1935, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
68 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
69 - Alexis Carrel, *L'Homme, cet inconnu*, Paris, Plon, 1935, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
70 - Ibid.  
71 - Ibid.  
72 - Le Corbusier, *La Ville radieuse*, Boulogne, Editions de l'Architecture d'aujourd'hui, 1935, cité par Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
73 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
74 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, op. cit.  
75 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
76 - Le Corbusier, *La Ville radieuse*, Boulogne, Editions de l'Architecture d'aujourd'hui, 1935, cité par Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
77 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide*

*vision du monde*, op. cit.  
78 - Le Corbusier, *La Ville radieuse*, Boulogne, Editions de l'Architecture d'aujourd'hui, 1935, cité par Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
79 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
80 - Ibid.  
81 - Ibid.  
82 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
83 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
84 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
85 - Jean-Louis Cohen, «URSS : Le Corbusier à Moscou», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier : une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 436-444  
86 - Ibid.  
87 - Ibid.  
88 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
89 - Ibid.  
90 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
91 - Jean-Louis Cohen, «URSS : Le Corbusier à Moscou», art. cit.  
92 - Ibid.  
93 - Ibid.  
94 - Ibid.  
95 - Ibid.  
96 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
97 - Jean-Louis Cohen, *Le Corbusier et la mystique de l'URSS : théories et projets pour Moscou*, 1928-1936, Bruxelles, Editions Mardaga, 1988.  
98 - Jean-Louis Cohen, «URSS : Le Corbusier à Moscou», art. cit.  
99 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.  
100 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.  
101 - Ibid.  
102 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
103 - Camille Mauclair, *L'architecture va-t-elle mourir ? La crise du panbétonnisme intégral*, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1934.  
104 - Alexander von Senger, *Krisis der Architektur*, Zurich, 1928, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.

105 - Camille Mauclair, *L'architecture va-t-elle mourir ?*, op. cit.  
106 - Ibid.  
107 - Ibid.  
108 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
109 - Ibid.  
110 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
111 - Ibid.  
112 - Ibid.  
113 - Marida Talamona, «Italie : Stratégies pour une séduction, 1927-1940», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier : une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 206-209  
114 - Ibid.  
115 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
116 - Marida Talamona, «Italie : Stratégies pour une séduction, 1927-1940», art. cit.  
117 - Ibid.  
118 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
119 - Marida Talamona, «Italie : Stratégies pour une séduction, 1927-1940», art. cit.  
120 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
121 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
122 - Werner Oechslin, «Allemagne : Influences, confluences et reniements», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier : une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 32-39  
123 - Ibid.  
124 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
125 - Ibid.  
126 - Ibid.  
127 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.  
128 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
129 - Antoine Picon, interview de Marion Cocquet, «Qui a peur de Le Corbusier ?», *Le Point*, 25 avril 2015, [http://www.lepoint.fr/culture/qui-a-peur-de-le-corbusier-25-04-2015-1924210\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/qui-a-peur-de-le-corbusier-25-04-2015-1924210_3.php), [consulté le 3 janvier 2017]  
130 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, op. cit.  
131 - *Lettres à Auguste Perret (édition établie, présentée et annotée par Marie-Jeanne Dumont)*, Paris, Editions Du Linteau, 2003, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.  
132 - Ibid.



133 - *Prélude*, n°9, février 1934, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

134 - Le Corbusier, *Lettre à sa mère et à Albert*, 2 août 1940, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

135 - Le Corbusier, *Lettre à sa mère et à Albert*, 1<sup>er</sup> octobre 1940, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

136 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

137 - Frédéric Migayrou, «Table ronde 2 : les procès du modernisme», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

138 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

139 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

140 - *Le Corbusier, Choix De Lettres, sélection, introduction et notes par Jean Jenger*, Bâle, Birkhäuser Verlag AG, 2001, cité par Daniel de Roulet, «Sur les traces de Vichy», *Tracés*, n°20, octobre 2005, p. 32, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

141 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

142 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

143 - Tzafir Fainholtz, «Le Corbusier et le mouvement sioniste», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

144 - Serges Berstein, Introduction «Vichy, temps et espaces du politique et de l'action publique : Eléments contextuels», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

145 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

146 - Jean-Louis Cohen, «Table ronde 1 : l'architecture sous l'Etat-Français», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

147 - Ibid.

148 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier. une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 455-459.

149 - Mailis Favre, «Fragments d'Histoire. Parcours d'architectes, 1939-1945», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

150 - Ibid.

151 - Ibid.

152 - Pierre Vago, *Une vie intense*, Paris, Editions Archives d'Architecture Moderne, 2000, cité par Mailis Favre, «Fragments d'Histoire. Parcours d'architectes, 1939-1945», op. cit.

153 - Ibid.

154 - Mailis Favre, «Fragments d'Histoire. Parcours d'architectes, 1939-1945», op. cit.

155 - Pierre Vago, *Une vie intense*, Paris, Editions Archives d'Architecture Moderne, 2000, cité par Mailis Favre, «Fragments d'Histoire. Parcours d'architectes, 1939-1945», op. cit.

156 - Danièle Voldman, «L'épuration des architectes et la mobilisation pour l'après-guerre», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

157 - Ibid.

158 - Ibid.

159 - Ibid.

160 - Ibid.

161 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.

162 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

163 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

164 - Ibid.

165 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», art. cit.

166 - Le Corbusier, *Lettre à sa mère et à Albert*, 2 août 1940, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un*

*fascisme français*, op. cit.

167 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», art. cit.

168 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

169 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

170 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», art. cit.

171 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.

172 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

173 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, op. cit.

174 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.

175 - Ibid.

176 - Le Corbusier, lettre à Albert, 11 novembre 1940, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

177 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

178 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

179 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», op. cit.

180 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

181 - Ibid.

182 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

183 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», op. cit.

184 - François Lehideux, «Note à l'intention du cabinet du Maréchal», cité par Mary McLeod, *Urbanism and Utopia*, Princeton University, 1985, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

185 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, op. cit.

186 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.

187 - Le Corbusier, François de Pierrefeu, *La Maison des hommes*, Paris, Plon, 1942, cité par Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.

188 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

189 - Ibid.

190 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, op. cit.

191 - Ibid.

192 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.

193 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», art. cit.

194 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, op. cit.

195 - Le Corbusier, lettre au père Bordachar, sans date, cité par Robert Fishman, Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

196 - François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

197 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

198 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.

199 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, op. cit.

200 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

201 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», art. cit.

202 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

203 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», op. cit.

204 - Le Corbusier, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», op. cit.

205 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», op. cit.

206 - Ibid.

207 - Rémi Baudouï, «Table ronde : l'architecture sous l'Etat-Français», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

208 - Jean-Louis Cohen, «Table ronde : l'architecture sous l'Etat-Français», op. cit.

209 - Ibid.

210 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

211 - Ibid.

212 - Ibid.



213 - Ibid.  
214 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», *op. cit.*  
215 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
216 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», art. cit.  
217 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
218 - Ibid.  
219 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
220 - Alexis Carrel, *L'Homme, cet inconnu, Paris, Plon, 1935, cité par François Chaslin, Un Corbusier, op. cit.*  
221 - Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
222 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
223 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
224 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
225 - Ibid.  
226 - Ibid.  
227 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
228 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde, op. cit.*  
229 - Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», art. cit.  
230 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
231 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.  
232 - Ibid.  
233 - Ibid.  
234 - Le Corbusier, «Le Lyrisme des temps nouveaux et l'urbanisme», *Le Point 4, n°20, avril 1939, cité par Robert Fishman, L'Utopie urbaine au XXe siècle, op. cit.*  
235 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
236 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle, op. cit.*  
237 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
238 - Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle, op. cit.*  
239 - Ibid.  
240 - Ibid.  
241 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
242 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde, op. cit.*

243 - Ibid.  
244 - *Le Corbusier, Choix De Lettres, sélection, introduction et notes par Jean Jenger, Bâle, Birkhäuser Verlag AG, 2001, cité par Olivier Barancy, Misère de l'espace moderne, op. cit.*  
245 - Le Corbusier, lettre à Hélène de Mandrot, 28 juin 1930, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
246 - Le Corbusier, *Sur les quatre routes, Paris, Gallimard, 1941, cité par Marc Perelman, Le Corbusier : une froide vision du monde, op. cit.*  
247 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
248 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne, op. cit.*  
249 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
250 - Ibid.  
251 - Ibid.  
252 - Ibid.  
253 - Mary McLeod, «Le Corbusier, Planification and Regional Syndicalism», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
254 - Romain Rolland, *Journal de Vézelay 1938-1944, Paris, Editions Bartillat, 2012, cité par François Chaslin, Un Corbusier, op. cit.*  
255 - Charlotte Perriand, *Une vie de création, Paris, Editions Odile Jacob, 1998, cité par François Chaslin, Un Corbusier, op. cit.*  
256 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
257 - «La France se cherche», *Prélude, n°10, mars-avril 1934, cité par Xavier de Jarcy, Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
258 - Le Corbusier, lettre à sa mère, février 1934, *Correspondance. Lettres à la famille, tome I : 1900-1925*, Infolio, Gollion, 2011, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
259 - Le Corbusier, *La Ville radieuse, Paris, Editions de l'Architecture d'aujourd'hui, 1935, cité par Xavier de Jarcy, Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
260 - Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
261 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde, op. cit.*  
262 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde, op. cit.*  
263 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-

Alger-Paris», *op. cit.*  
264 - Ibid.  
265 - Ibid.  
266 - Le Corbusier, *La Ville radieuse, Paris, Editions de l'Architecture d'aujourd'hui, 1935, cité par Véronique Boone, «Ville Radieuse à l'écran : analyse de deux moments politiques», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.*  
267 - Véronique Boone, «Ville Radieuse à l'écran : analyse de deux moments politiques», *op. cit.*  
268 - Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.  
269 - Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne, op. cit.*  
270 - Ibid.  
271 - Jean-Louis Cohen, «Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action'», *op. cit.*  
272 - Ibid.  
273 - Ibid.  
274 - Ibid.  
275 - Le Corbusier, lettre à sa mère, 10 juin 1936, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français, op. cit.*  
276 - Le Corbusier, lettre à sa mère, 10 juin 1936, *Correspondance. Lettres à la famille, tome II : 1926-1946*, Infolio, Gollion, 2013, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne, op. cit.*  
277 - Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde, op. cit.*  
278 - Ibid.  
279 - Jean-Louis Cohen, «Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action'», *op. cit.*  
280 - Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», *op. cit.*  
281 - *Le Corbusier, Choix De Lettres, sélection, introduction et notes par Jean Jenger, Bâle, Birkhäuser Verlag AG, 2001, cité par Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», op. cit.*  
282 - Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», *op. cit.*  
283 - Ibid.

284 - Ibid.  
285 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
286 - Ibid.  
287 - François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*  
288 - Ibid.  
289 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.  
290 - Jean-Louis Cohen, «Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action'», *op. cit.*  
291 - Ibid.  
292 - Ibid.  
293 - Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.  
294 - Ibid.  
295 - Jean-Louis Cohen, *Le Corbusier et la mystique de l'URSS, op. cit.*  
296 - Ibid.  
297 - Ibid.  
298 - Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», art. cit.  
299 - Ibid.  
300 - Ibid.  
301 - Ibid.  
302 - Ibid.  
303 - Jean-Louis Cohen, «Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action'», *op. cit.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

### **III. DÉLIBÉRATION**

---

**CONCLUSION : PÉRÉNNITÉ  
ET VALEURS DES OEUVRES**

***Auguste Perret, mon vrai maître, m'a fait aimer cette chose [l'architecture] d'une capacité si énorme qu'elle érige par-dessus les continents les Parthénons de tous les siècles et de toutes les nations, les masses magnifiques et les grands murs des palais. Si un jour, vaincu par une fatalité perfide, j'abandonnais cet art effrayamment austère, je voudrais tout de même me souvenir que j'y ai cru.***

---

Lettre à William Ritter, 26 juillet 1917, Lettres à Auguste Perret (édition établie, présentée et annotée par Marie-Jeanne Dumont), Paris, Editions Du Linteau, 2003.

## LE CORBUSIER, BOUC-ÉMISSAIRE

---

Malgré tout cette polémique qui, on l'a vu, était déjà d'actualité du vivant de l'architecte, Le Corbusier reste, malgré tout, la figure emblématique de l'architecture moderne du XXe siècle.

Jacques Lucan le dira dans les avant-propos de son ouvrage *Le Corbusier: une encyclopédie* publiée en 1987, catalogue de l'exposition « L'aventure Le Corbusier » célébrant le centenaire de la naissance de l'architecte : « Plus que tout autre sans doute, Le Corbusier a en effet marqué puissamment par ses œuvres, ses écrits, ses actes, l'architecture du XXe siècle et la conception de la vie urbaine de notre époque. Cela seul suffirait, s'il en était besoin, à justifier l'hommage que le Centre lui rend aujourd'hui ».

Le Corbusier, sans doute l'architecte le plus contesté, sera aussi le plus admiré de tous. Architecte, urbaniste, décorateur, designer, peintre, sculpteur et homme de lettres, son oeuvre sera diffusée dans le monde entier. De même, il construira à l'échelle de la planète, attestant de l'internationalisation de la pratique architecturale. Il réussit ainsi à construire dans une douzaine de pays; en Inde, au Japon, en Irak, en Argentine et même aux Etats-Unis. Mais il n'obtient ni le projet du siège de l'ONU à New York, ni celui de l'Unesco à Paris. L'échec répété de ces projets, comme ceux du palais de la Société Des Nations et du concours du Palais des Soviets, incarneront pour lui une profonde désillusion.

C'est au cours de sa formation et notamment de ses voyages qu'il acquit de nouvelles techniques et des connaissances (artistiques, architecturales et urbaines) en s'inspirant des pays visités. Ses réalisations auront une influence importante sur de vastes aires géographiques, et ensemble, elles sont envisagées comme ayant permis la diffusion des idées du Mouvement Moderne. Ce Mouvement qui d'ailleurs, aura suscité, tout au long du XXe siècle, un débat d'idées à l'échelle mondiale et a inventé un nouveau langage architectural afin de répondre aux enjeux qui se posent à l'homme moderne.

D'après Jacques Lucan, personne n'aura été pour l'architecture et l'urbanisme du XX<sup>e</sup> siècle, une source d'idées aussi enrichissantes. « Théoricien polémique, agitateur mais brillant propagandiste, il a su, avec une œuvre tout à la fois d'architecte, de peintre et d'homme de lettres, faire de la question urbaine un des problèmes fondamentaux de la culture de notre époque »<sup>2</sup>. C'est en ça que l'historien voit Le Corbusier comme un grand politique de l'action culturelle.

Olivier Barancy explique que « son oeuvre écrite est de la première importance : c'est elle qui va influencer, pendant une cinquantaine d'années, le milieu architectural, faire de lui le théoricien du mouvement moderne et lui conférer cette aura »<sup>3</sup>. On notera qu'effectivement, aucun architecte du XX<sup>e</sup> siècle n'aura autant publié que lui : 47 ouvrages sans compter les publications dans des revues. De nombreux livres traduits dans la plupart des langues. L'auteur de *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences* avoue qu'après ses funérailles quasi nationales, Le Corbusier devient un mythe.

Il introduira les notions de fonctionnalisme, de purisme, de nature, les concepts d'Unités d'habitation, de Ville radieuse. *La Chartes d'Athènes*, manifeste rédigé lors du quatrième CIAM en 1932 à bord d'un paquebot reliant Marseille à Athènes, et publié en 1943, aura une vaste audience et formera le cadre théorico-pratique pour des centaines d'architectes dans le monde. Les générations d'architectes d'après 1918 font de Le Corbusier leur maître à penser, selon les mots d'Olivier Barancy.

Face à tout cela, « plus les années passent, plus la reconnaissance de Le Corbusier s'amplifie »<sup>4</sup> selon Marc Perelman. Ses réalisations en attestent; elles ont gardé leur fonctionnalité et ne cessent d'être habitées, utilisées et visitées aujourd'hui. Cette reconnaissance de l'oeuvre de Le Corbusier est ressortie par l'inscription de dix-sept sites sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, le 17 juillet 2016. Une Association des sites Le Corbusier sera même créée spécialement pour mobiliser les acteurs locaux dans le but de l'inscription. Par ailleurs, Le Corbusier est l'architecte le plus théorisé de tous les temps, nous rappelle l'universitaire. François Chaslin comptera plus de 400 ouvrages sur l'architecte. A ces publications s'ajoutent les expositions, les colloques, les rétrospectives, les catalogues d'exposition etc.

Pour Marc Perelman, « le constat est évident d'un profond et puissant courant d'adhésion aux thèses architecturales et urbaines de Le Corbusier, à sa personnalité »<sup>5</sup>. Il précise ensuite que cela ressemble d'ailleurs à une secte... On ne peut pas toucher à la figure : « lorsqu'il y a débat, les individus vite réunis en équipes rivales forment une mêlée où, comme dans certains sports, on finit par ne plus s'intéresser au ballon »<sup>6</sup>.

François Chaslin, qui laisse transparaître beaucoup de nostalgie dans son ouvrage *Un Corbusier*, nous décrit le Le Corbusier qu'il avait en tête lorsqu'il ne s'était pas encore vraiment intéressé aux accusations dont il fait l'objet. « J'avais pour ma part un autre Corbu en tête, tant l'homme est divers et génial, solaire, émouvant sous bien des aspects. En tout cas l'homme de la fin, le panthéiste, l'anachorète du cabanon de Roquebrune, arrivé à ses fins, mondialement célèbre, épanoui, prodigieux architecte et plasticien. Et l'homme des formules »<sup>7</sup>. Il avoue avoir ri lorsque la polémique a éclaté en Suisse, à l'initiative de Daniel de Roulet. Pour lui, ce n'étaient que rumeurs.

Antoine Picon fera l'éloge de l'architecte en clôture du colloque, en précisant qu'il aura gagné le statut de « héros par excellence de la modernité »<sup>8</sup>, en demeurant malgré tout une figure relativement singulière et par moment isolée au sein du monde moderne.



Nous l'avons vu, Le Corbusier est un personnage plein de paradoxes et d'ambiguïté. Malgré l'autoritarisme et l'opportunisme dont il fait preuve, face à l'Italie fasciste, face à l'URSS, face à Vichy, on ne peut négliger l'oeuvre qu'il a laissée.

Le Corbusier défie toute conclusion sommaire. Il échappe à toutes les interprétations que l'on peut en faire.

Robert Fishman cite Lewis Mumford, un critique de Le Corbusier, qui a tenté de donner une analyse de ses triomphes et de ses échecs. Mumford affirmait que la ville conçue par Le Corbusier, faite de verre d'acier, « concrétisait le rêve napoléonien de pouvoir absolu et centralisé qui avait obsédé le dix-neuvième siècle »<sup>9</sup>. Pour lui, Le Corbusier est simplement un technocrate, un autoritaire, un formaliste naïf insensible. Mais Robert Fishman lui répond : « Ce portrait est à la fois perspicace et trompeur »<sup>10</sup>. En effet, l'historien rappelle que le côté puriste, indifférent et dur de Le Corbusier constitue seulement un aspect de la personnalité de l'architecte. « [Mumford] n'évoque même pas le Le Corbusier qui dessina la chapelle de Ronchamp; le poète qui déclarait que toute planification devait partir de la prémisse de la liberté individuelle; le créateur des Unités, domaines d'égalité, de loisir et de réalisation personnelle »<sup>11</sup>. Le Corbusier fut l'un et l'autre, un autoritaire et un poète.



Et c'est cette capacité à faire la part des choses que l'on ne retrouve pas dans les ouvrages de 2015, particulièrement dans ceux de Xavier de Jarcy et de Marc Perelman. On ne peut réduire Le Corbusier à sa participation dans les revues *Plans*, *Prélude*, à ses tentatives auprès des régimes autoritaires.

D'ailleurs, Jean-Louis Cohen notera que celle polémique considère le parcours de Le Corbusier pendant une quinzaine d'années seulement, « mais il est clair que les aspects longitudinaux; la longueur des carrières des hommes politiques, la longueur de la trajectoire de Le Corbusier amène à penser parfois les choses autrement et (...) à relativiser au fond les engagements, les épisodes, qui sont par ailleurs présentés, de façon plus synchronique »<sup>12</sup>. Relativiser les engagements de Le Corbusier, une suggestion que Marc Perelman n'acceptera pas; d'après lui, Jean-Louis Cohen minimise certains détails de l'histoire en montant l'architecte sur un piédestal.

Le Corbusier est ambigu, sa pensée sociale de la ville est un jeu d'éléments opposés; autorité et liberté, organisation et individualisme, mécanisation et artisanat, planification et spontanéité. Pour Robert Fishman, c'est bien cette dualité qui fait de lui « la figure la plus complexe et la plus fascinante de l'architecte moderne »<sup>13</sup>.

Robert Fishman conclut sa partie sur Le Corbusier en relativisant sa pensée sociale de l'organisation syndicale de la ville. Finalement, « aux yeux de Le Corbusier, la domination d'une élite compétente est le contraire de la domination autoritaire par la force »<sup>14</sup>. Elle est le reflet de la hiérarchie naturelle de la société. Le Corbusier cherchait, à travers l'autorité, à promouvoir le bien-être, à guider les individus vers une harmonie. « Pour Le Corbusier, l'urbanisme (en réalité la planification de la société entière) était le domaine de la vérité, non de la politique »<sup>15</sup>. Il affirme donc que sa conception de l'autorité a finalement pas grand-chose à voir avec les idéologies des dictatures ou des démocraties de l'époque. Dans sa Ville radieuse, la politique n'existe plus. C'est le plan de la ville qui crée l'harmonie et devient le fondement de l'organisation sociale. Cette sorte de dédouanement de Le Corbusier en fin d'analyse est assez étonnante; Robert Fishman tranche malgré tout en relativisant les conceptions de Le Corbusier. Il sera, de ce que j'ai lu et d'après moi, l'un des seuls à formuler une réponse pondérée et complète face aux errements d'autres spécialistes sur cette question.

Une volonté de bien-être et de liberté que Le Corbusier recherchait, Michel Foucault, philosophe, en était aussi persuadé. Il dira, dans une interview en mars 1982 : « Le Corbusier était, j'en suis sûr, plein de bonnes intentions et ce qu'il fit était en fait destiné à produire des effets libérateurs. Il est possible que les moyens qu'il proposait aient été au bout du compte moins libérateurs qu'il ne

le pensait, mais une fois encore, je pense qu'il n'appartient jamais à la structure des choses de garantir l'exercice de la liberté, la garantie de la liberté c'est la liberté »<sup>16</sup>.

Concernant le reproche habituel que l'on fait au modernisme de Le Corbusier de vouloir raser la ville, Josep Quetglas, professeur à l'Université Polytechnique de Barcelone, explique qu'en fait, ces types de projet n'avaient pas vocation à être réalisés. Ce sont des projets théoriques qui permettraient de montrer les idées du modernisme, de montrer une manière de penser l'urbanisme, une manière de diriger l'urbanisme aux architectes du XXe siècle. Josep Quetglas notera d'ailleurs que parmi les réalisations de Le Corbusier, aucune n'a proposé des mesures de destruction. Mais quand la ville est très dense, avec un taux de paludisme (pour Barcelone) et de tuberculose élevé, on peut envisager la destruction des taudis. L'historien pose la question « c'est quoi une ville ? Ses habitants ou les maisons ? Ces gens-là pensaient qu'une ville était faite pour ses habitants. Alors ils donnaient des bonnes conditions de vie aux habitants »<sup>17</sup>.

Quant à sa personnalité, François Chaslin évoque les propos de Paul-Henry Chombart de Lauwe qui décrivait le tempérament double de Le Corbusier; un personnage rigide qui exprimait parfois un caractère assez ombrageux et un autre, plus secret, tout de sensibilité et de déchirements. D'après le sociologue, il avait une conception humaniste de l'architecture, il aspirait vraiment à répondre aux besoins de la population. Mais « il ignorait la sociologie, il n'analysait pas vraiment la société en tant que combinaison de classes sociales aux comportements contradictoires, voire opposés »<sup>18</sup>. Antoine Picon notera également cette dualité de la personnalité de l'architecte; « ce qui m'a aussi frappé, c'est à quel point par moment, il peut avoir le cœur vraiment à fleur de peau et à d'autres moments, il a des remarques d'une indifférence terrible »<sup>19</sup>. L'historien fait notamment référence à ses propos sur les Juifs. Puis « je dirais, c'est un homme qui est divers, contradictoire, qui n'est pas un saint, mais qui n'est pas non plus une crapule, c'est plus compliqué, et qui avait une vraie sensibilité »<sup>20</sup>. 'C'est compliqué', 'c'est un personnage complexe, ambigu', des phrases qui reviennent en boucle dans les arguments des pro-corbusiens. Le fait qu'il soit assez discret publiquement n'arrangera rien à l'affaire, malgré tout ce qu'il a laissé; « je dirais que c'est un homme qui devient opaque à force d'avoir laissé des kilomètres d'archives »<sup>21</sup>.

Paul Chemetov livrera aussi son analyse équilibrée de la personnalité de l'architecte. Pour lui, Le Corbusier était quelqu'un d'humainement désagréable : « Ses propositions urbaines sont ravageuses, c'est certain, mais en tant qu'architecte, il a été dans toutes ses œuvres un architecte du plaisir de vivre, de la forme, de

la jouissance des formes »<sup>22</sup>. Une approche qui n'aurait rien à voir avec le pétainisme.

Alors on peut concevoir que Le Corbusier n'a pas été exemplaire. Mais les condamnations morales dont il est l'objet suffisent-elles à discréditer son oeuvre ? La polémique en cours remet-elle en cause la valeur de son oeuvre ?



Face aux commandes qu'il désirait désespérément et qu'il n'avait pas obtenues (Plan Voisin, Plan pour Alger, Palais de la SDN, Palais des Soviets, Moscou Ville verte, bâtiment de l'Unesco de Paris, etc.), « une profonde amertume s'était glissée en Le Corbusier »<sup>23</sup> parce qu'il était persuadé que « son destin était d'être incompris et combattu dans la réalisation de son oeuvre, perpétuellement soupçonné et mis à l'écart »<sup>24</sup>. Ces mots de l'historien Siegfried Giedion montrent à quel point les déceptions sont importantes. Elles participeront, tout comme l'échec de Vichy, on l'a vu, à cette image de victime qu'il se serait donnée et que les historiens lui donne aujourd'hui, comme argument supplémentaire face aux accusations : « Au terme de la guerre, Le Corbusier tente de se présenter comme victime »<sup>25</sup>.

Rémi Baudouï affirme lui, que c'est cet échec répété de ses projets qui le conduira à poursuivre son adhésion aux idées des groupes antiparlementaires. Une adhésion qu'il expliquera d'ailleurs par des mots bien favorables : « Sensible à l'air du temps du début des années 1930 »<sup>26</sup>. Les échecs, un argument de plus pour expliquer son rapprochement dans ces groupuscules d'extrême droite. En effet, « déçu de n'avoir pu accéder à d'importantes commandes d'Etat, il est prêt à se référer à un autre modèle social et politique beaucoup plus dynamique, qui lui ouvrira les portes de la commande architecturale »<sup>27</sup>.

François Chaslin l'avait rappelé, Jean Petit écrira, avec l'approbation de Le Corbusier, qu'il avait été rejeté de tous les comités et commissions officielles de Vichy. Cela va dans le sens de la thèse d'un passé volontairement gommé et d'une victimisation que soutient le critique.

Olivier Barancy dénonce cette représentation « que Le Corbusier véhiculait en permanence »<sup>28</sup>. Un statut de victime quand bien même il recevra les honneurs dans la Cour carrée du Louvre, lors de ses funérailles officielles. Ce qui n'empêchera pas André

Malraux, alors ministre de la Culture, de prétendre : « Aucun n'a signifié avec une telle force la révolution de l'architecture, parce qu'aucun n'a été si longtemps, si patiemment insulté »<sup>29</sup>.

D'autres spécialistes diront que cette image de martyr serait involontairement liée à sa naïveté. Une naïveté à l'égard des politiques et des régimes qui se servent de lui pour jouer avec méprise, quand lui pensait qu'ils ne comprenaient pas son oeuvre. Une naïveté à l'égard de l'organisation d'une ville qui ferait disparaître les classes sociales. Le Corbusier se sentait tout-puissant à son arrivée à Vichy, il ne verra que bien plus tard qu'il est en fait au coeur d'un marché de dupes.

Josep Quetglas utilisera le terme d' 'apolistique' pour qualifier le rejet de Le Corbusier hors de la ville : « un architecte qui n'a jamais pu atteindre le centre de la police. Un architecte inattendu, relégué à la marge, malgré tous ses appels aux clients, aux industriels, aux autorités de toutes sortes, n'importe laquelle »<sup>30</sup>. Il le compare à Wright qui travaille à Chicago et New York, à Loos qui construit à Vienne, Mies van der Rohe à Berlin. Mais Le Corbusier n'arrivera pas à pénétrer dans Paris. Il n'y travaille que pour des marginaux (clients fortunés, artistes, etc.). « Le Corbusier travaille à la marge, en banlieue, à Marseille, doublement marginal, lointaine par rapport à Paris et lointaine parce qu'elle compte la plus importante municipalité communiste de l'époque. Dans le Jura, en Inde, banlieue du monde, et c'est encore en banlieue de cette banlieue, non pas à Delhi, qu'il lui sera permis de travailler pour y pousser là le hurlement solitaire d'une architecture sans lieu »<sup>31</sup>. Le Corbusier réagit à l' 'apolitisme' par l'introspection, qui consiste à retrouver, dans l'architecture, l'art. Il renonce à construire une société, il se tourne donc vers l'architecture qui redevient simplement de l'art. C'est ce qu'il fera en construisant Ronchamp ou le Couvent de La Tourette. Ainsi, la naïveté de Le Corbusier le fera donc se reconcentrer sur l'essence de l'architecture.

entraîne nécessairement des catastrophes »<sup>35</sup>. Il note le danger du caractère démiurgique qu'a tenté d'opter l'architecte. C'est par ce caractère qu'interviennent les accusations de fasciste, à travers la figure inquiétante du Le Corbusier des années 1920-1930. Quelque chose qui serait beaucoup plus grave que de s'être trompé à force d'ambitions fourvoyées de vouloir changer la face du monde.

Au fond, est-ce que ce qui ressort aujourd'hui sur Le Corbusier n'est pas révélateur d'autre chose ? Nous l'avons vu, la peur d'un retour à la modernité expliquerait le surgissement de la polémique. C'est une époque difficile que nous traversons, l'innovation est à l'arrêt quand les inégalités ne cessent de s'amplifier. La peur des grands ensembles est toujours bien présente par ailleurs. Face à cette inquiétude, la société a besoin de définir un bouc-émissaire.

Rémi Baudouï développera ce point en conclusion du colloque de novembre 2016. Finalement, on a besoin du bouc-émissaire pour rejeter la faute sur quelqu'un. Il se trouve que Le Corbusier est l'homme parfait; complexe, ambigu, naïf, séducteur, opportuniste. C'est la formule parfaite : « L'homme parfait par un discours complexe que chacun peut tirer à sa façon; bien évidemment, par une somme d'écrits qui permet de le situer où on veut; et puis au fond, par aussi la critique classique de dire que bien évidemment à travers *La Charte d'Athènes*, il a construit les grands ensembles »<sup>32</sup>. Le Corbusier assure depuis longtemps cette fonction essentielle.

René Girard, anthropologue et philosophe, développera cette notion de bouc-émissaire. Il le définit comme un « mécanisme permettant à une communauté archaïque de survivre à la violence générée par le désir mimétique individuel de ses membres (même si la détermination des désirs est, pour une très large part, collective) »<sup>33</sup>. Mais le bouc-émissaire désigne également l'individu, nécessairement coupable pour ses accusations, mais innocent du point de vue de la 'vérité', par lequel le groupe, en s'unissant uniformément contre lui, va retrouver une paix éphémère.

On a donc besoin de désigner un coupable pour simplifier un réel trop complexe. « Le Corbusier envahit l'espace public, notre espace public, au détriment évidemment d'une réflexion plus globale, et au fond permet aussi aux coupables, s'il y en a bien sûr, d'échapper à la vindicte et à la condamnation »<sup>34</sup>.

Pour Antoine Picon, président de la Fondation Le Corbusier, « c'est tout d'abord une attitude héroïque qu'il s'agit de fustiger car elle



Finalement, au-delà du concept du bouc-émissaire, la polémique n'a-t-elle pas également un rôle moteur qui alimente le mythe Le Corbusier ?

Déjà de son vivant, Le Corbusier utilisait la polémique pour faire parler de lui. En effet, Olivier Barancy nous explique que jusqu'en 1939, l'architecte a peu de soutiens et subit effectivement de nombreuses attaques (Louis-Emile Galej, André Lurçat, Alexander von Senger, Camille Mauclair, etc.), principalement de la part des tenants de l'académisme, mais pas uniquement. Mais « Le Corbusier sait bien se défendre et transformer les polémiques en publicité pour son travail »<sup>36</sup>. Ses livres et conférences en témoignent, son architecture paraît innovante auprès d'un public cultivé.

Par ailleurs, « Les critiques dont Le Corbusier est l'objet contribuent même à façonner son image d'artiste soi-disant maudit »<sup>37</sup>. On retrouve cette thèse chez Marc Perelman qui établit une comparaison sur le plan théâtral : « Ce protagoniste, souvent isolé pendant des dizaines d'années, a cependant réussi le tour de force d'être à l'avant-scène d'une tragi-comédie dont il serait l'acteur principal et parfois même le seul spectateur »<sup>38</sup>. Parce que Le Corbusier n'a pas seulement été architecte, urbaniste, peintre, Le Corbusier a surtout été un agitateur culturel et politique de grande envergure, « un de ces leaders internationaux toujours prêts à courir d'un bout à l'autre de la planète »<sup>39</sup>.

A sa mort, on organise ses obsèques dans la Cour carrée du Louvre. C'est André Malraux, qui, dans la foulée, fait classer la Villa Savoye 'monument historique'; l'ensemble de son oeuvre bâtie est ensuite progressivement protégée, conformément au souhait de son auteur. Les critiques qui surviennent après sa mort telle que *Les erreurs de Le Corbusier et leurs conséquences* de Jacques Riboud, publiée en 1968, devront se contenter de la réponse : 'On n'attaque pas un mort'.

De son côté, François Chaslin parle d'une 'légende'. Il n'a pas tenu la promesse de ne pas toucher à la légende, mais « Quoi qu'on y fasse, la légende enfle et suit son cours »<sup>40</sup>. Finalement, ce que l'on peut en comprendre, c'est que le mythe Le Corbusier est déjà bien installé dans les mentalités. Le critique d'architecture reconnaît que son opinion n'est rien par rapport aux « murs du monument »<sup>41</sup>, en l'occurrence Le Corbusier.

Daniel Le Couëdic résume bien l'idée. Pour l'historien, Le Corbusier a tellement été, sa vie durant et au-delà, au cœur des débats que finalement, on n'arrive pas à faire ressortir le sens de son parcours : « Le Corbusier, comme l'époque qu'il traversa, fut excessif, trop adulé et trop dénigré pour que, de son aventure, soit tirée une morale »<sup>42</sup>.

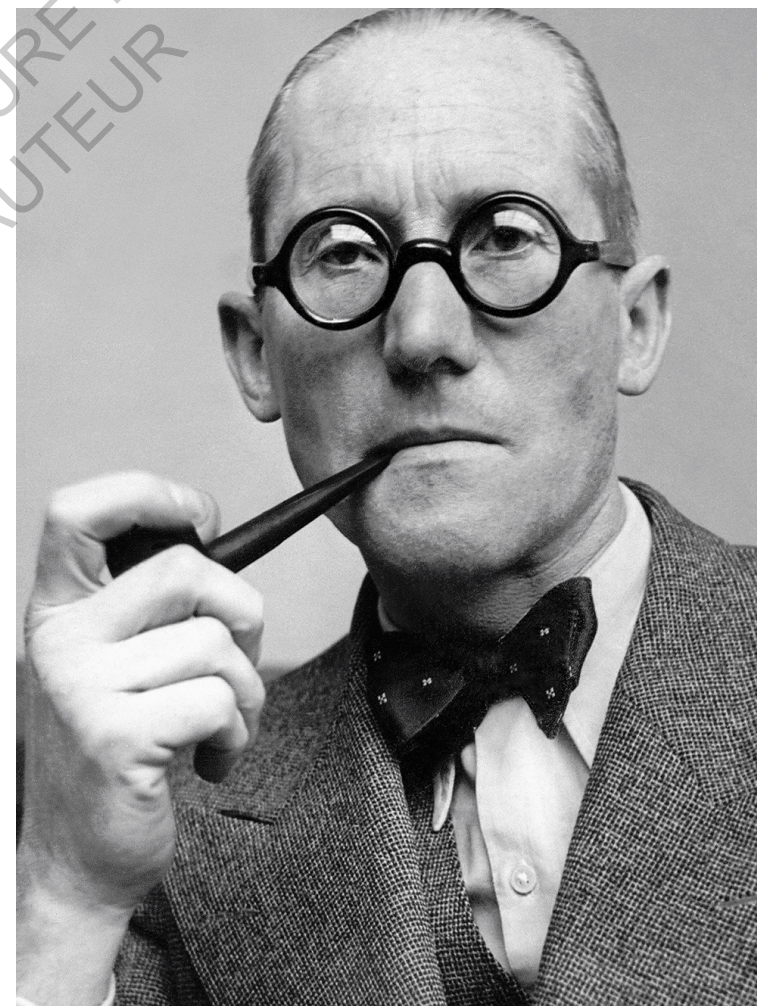


*Le Corbusier travaillant sur le projet du siège de l'ONU, New York, 1947.  
(United Nations Permanent Headquarters, © FLC/ADAGP)*





*Le Corbusier devant la maquette de la Cité radieuse en 1957 à Berlin.*  
(© INP/AFP)



*Le Corbusier*  
(© STR/Keystone/Corbis)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





Le Corbusier assis à une table de dessin dans son atelier, rue de Sèvres, à Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1940.  
(© Michel Sima / Contributeur)



Le Corbusier, peintures murales dans la villa E1027 de Jean Badovici et Eileen Gray à Roque-brune-Cap-Martin, vers 1939.  
(© FLC/ADAGP)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## MORALE ET VALEUR DES OEUVRES

---

Peut-on dissocier vie et oeuvre de l'artiste ? Quels sont les liens entre politique et architecture ? Doit-on juger l'oeuvre ou son auteur ? La polémique de 2015 posera ces interrogations mais n'y répondra pas vraiment. Les avis sont partagés; Marc Perelman et Olivier Barancy seront ceux qui soutiendront l'idée qu'effectivement, il y a une continuité profonde entre la vie, les engagements personnels, et l'oeuvre urbanistique et architecturale. Quand les pro-corbuséens penseront l'inverse; à savoir qu'il existe une discontinuité entre l'architecte et ses réalisations.

Antoine Picon nous donnera un aperçu d'une réponse lors du colloque. Pour lui, les accusations relèvent d'un ensemble de conceptions des relations entre architecture et politique qui ont vieilli et qui se voient aujourd'hui remises en cause. Les auteurs mélangent des considérations sur le caractère avilissant de l'urbanisme et de l'architecture moderne pour l'individu, et sur les orientations idéologiques réelles ou supposées de leur concepteur.

Nous l'avons vu, les individus cherchent le progrès qui les emporterait et ferait d'eux des acteurs, responsables de ses oeuvres.

Pour l'historien, le caractère politique des artefacts se retrouverait donc dans des propriétés objectives, qu'ils possèderaient sans ambiguïté. Mais il pose alors la question : « Mais dans ce cas-là, pourquoi avoir besoin de compléter la démonstration en faisant souvent appel aux orientations idéologiques des concepteurs ? »<sup>43</sup>. Pour lui, le fait de se baser sur l'analyse des idéologies dans lesquelles les concepteurs se situent amènent à des difficultés inextricables.

Prenons l'exemple de Le Corbusier. Si l'on considère que l'architecture moderne est dégradante, alors les positions soi-disant fascistes de Le Corbusier renforceraient ce constat objectif. Or cela ne fonctionne pas. Puisque bien d'autres architectes modernes ont construit tout en ayant des orientations idéologiques des plus diverses.

Pour Antoine Picon, ce constat engendre bien d'autres problèmes à la suite de celui-là. Le débat se tourne alors vers la philosophie. Est-ce que nos oeuvres doivent être considérées comme le produit d'un 'moi' conscient ? Il est toujours périlleux de relier des états mentaux aux propriétés d'objets matériels comme les bâtiments. Pour Antoine Picon, l'idée de vouloir relier idéologie politique et oeuvre est elle-même problématique puisque idéologique.

On ne devrait pas prendre le problème de ce côté-là. Il faudrait plutôt partir du bâtiment, de l'objet en lui-même, et de ce qu'ils sont concrètement. Si l'on va dans ce sens, on se rendrait alors compte que les objets sont beaucoup plus riches et ambigus. On découvrirait des interactions, des pratiques que l'objet en lui-même tend à favoriser mais qui ne relèvent pas du cadre idéologique, comme le fascisme et le communisme, dans lequel il a été construit. Il y aurait bien des liens, mais ceux-ci tiennent davantage des potentialités qu'offre l'objet que de l'idéologie du créateur.

Il faut donc revenir à l'oeuvre comme objet et ce qu'il procure; des interactions humaines. C'est grâce à lui qu'elles prennent du sens. L'architecture est une mise en scène des interactions humaines.

Paul Chemetov sera plus prudent et répondra par un 'oui mais'. En effet, selon l'architecte et urbaniste, « son idéologie a pu influencer son travail d'urbaniste, mais pas celui de l'architecte »<sup>44</sup>. Cet argument est acceptable dans la mesure où la société syndicaliste imaginée par Le Corbusier prend la forme d'un projet de ville; la Ville radieuse. Les théories qu'il a donc élaborées dans les années 1920-1930 avec ses amis au sein des groupes *Plans* puis *Prélude* sont spatialisées, projetées. A la différence de projets purement architecturaux tels la Villa Savoye ou la Chapelle de Ronchamp par exemple, qui eux, sont des réalisations 'ponctuelles', sans lien direct avec son idéologie de la planification. Un écrit de Georges Valois parlera de ce lien indéniable entre urbanisme et idéologie fasciste dans son article de mai 1927 : « C'est d'une grandeur incomparable. C'est formidable. Nos camarades ont d'abord eu, devant ses projections, un instant d'étonnement. Puis ils ont compris. Et ils sont entrés tout simplement dans l'enthousiasme. Je dis : l'enthousiasme. Devant la ville de demain, grande, belle, rationnelle, et pleine de fois, ils ont vu leur propre pensée matérialisée. En voyant ses projections, la Ville de demain, tous nos camarades vivaient dans cette pensée que le fascisme n'est pas un acte d'émeutiers renversant un ministère, et que c'est une très grande révolution constructive »<sup>45</sup>.



L'autre thèse soutenue par certains voudrait donc que politique et architecture soient liées.

On notera une phrase de Jacques Lucan des 'Avant-propos' de l'encyclopédie Le Corbusier, qui affirme bel et bien que l'oeuvre de Le Corbusier est la résultante d'un tout indivisible : « Homme de sciences et de lettres, architecte et urbaniste, Le Corbusier réunit sous son nom une pratique interdisciplinaire où toutes les activités concourent à l'expression d'une seule et indivisible personnalité »<sup>46</sup>. Sa pratique théorique et donc ses participations à l'élaboration d'une société syndicaliste par exemple, seraient donc l'expression de sa personnalité ?

Daniel Le Couëdic définit ce rapport de l'architecture et de l'urbanisme moderne à l'idéologie et à la politique comme un « problème complexe et emmêlé »<sup>47</sup>. Une complexité qui amènera souvent à l'évacuation de la question pour la plupart des historiens. Daniel Le Couëdic, lui, affirmera seulement, à propos de la politique, qu'« oeuvrer se confond souvent avec gérer la chose publique et, qu'à contrecœur même, il est rare de ne pas y verser, ne serait-ce que pour en circonvier les acteurs »<sup>48</sup>. François Chaslin, lui aussi se posera la question mais sans donner de réponse : « Ce goût de l'ordre est-il séparable de ce qui fut son projet politique et social, ou bien au contraire faisaient-ils, font-ils encore étroitement système ? »<sup>49</sup>, laissant au lecteur le choix de trancher.

C'est l'universitaire Marc Perelman qui soutiendra avoir écrit son ouvrage *Le Corbusier : une froide vision du monde* afin de montrer la continuité frappante entre les oeuvres et la vie de Le Corbusier. Il dénoncera les arguments adverses; la rupture fondamentale qui existerait dans les processus de la création des oeuvres et dans l'existence du personnage, ainsi qu'entre les oeuvres et le personnage. Pour Marc Perelman, la compréhension de l'oeuvre de Le Corbusier ne peut s'expliquer par les tentations de Le Corbusier à l'égard des régimes autoritaires, à l'égard de la droite, puis de la gauche. Pour lui, « l'analyse devrait au contraire conduire à considérer l'attitude d'un Le Corbusier capable de passer d'un extrême à l'autre sans sourciller, capable de volte-face, de retournements aussi rapides, qu'efficaces »<sup>50</sup>.

Marc Perelman affirme qu'il existe une unité dialectique profonde entre les positions politiques de Le Corbusier et son oeuvre, tant écrite que matériellement projetée, tout comme il y a une unité entre ses écrits et projets et sa conception politique du développement de l'existence sociale et politique de chacun en société. Bref, « je parle d'une unité politique permanente et indissociable entre sa production littéraire et ses productions architecturales et urbaines »<sup>51</sup>. Au-delà de l'oeuvre produite par l'architecte; textes, projets, réalisations, c'est ce que Marc Perelman appelle 'projet

d'existence' qui marque cette unité. En effet, *La Ville radieuse* est un livre « mais aussi et surtout un manifeste pour un type d'existence bien définie dans la ville à venir, et qui est, en ce sens, le bréviaire théorique et pratique, pensé et construit, anticipé et projeté d'une vision totalitaire d'un monde à construire par la mise en ordre disciplinaire des corps dans une architecture et un urbanisme d'un ordre implacable »<sup>52</sup>. Les idées politiques auxquelles Le Corbusier adhère dans les années 1920-1930 se retrouveraient donc dans son urbanisme. La critique de Perelman se tourne vers les critiques qui ne font qu'aborder des points ponctuels de l'oeuvre de Le Corbusier : la nature, la peinture, les publications, la Méditerranée, une réalisation en particulier, etc. Il admet que ces analyses sont rigoureuses mais que « la plupart des livres récemment parus n'ont pas permis de vraiment apprécier l'homme et son architecture »<sup>53</sup>. Car selon lui, c'est la question essentielle que l'on se doit de se poser, « l'architecture a-t-elle - à un moment ou à un autre - à voir avec les positions politiques - mêmes 'sinueuses' - de son auteur ? En quoi l'architecture et l'architecte forment-ils une *unité*, même et surtout si cette unité est faite de contradictions apparentes ou plus ou moins mystérieuses ? »<sup>54</sup>. Ces questions sont légitimes et ouvrent le débat.

L'historien, dans son ouvrage, s'emploie à étudier les réponses de certains critiques. Pour le grand public, l'idée selon laquelle l'architecture n'a rien à voir avec la politique est avérée depuis longtemps. Cette ignorance viendrait d'une confusion d'idéologies qui la rendraient inaccessible. « L'architecture semble toujours se maintenir dans l'apolitisme ; elle baigne dans les eaux calmes de la 'neutralité', et elle se situe enfin dans le registre d'une toujours possible 'utilisation' par les uns et par les autres »<sup>55</sup>, alors qu'elle devrait au contraire être analysée pour ce qu'elle crée.

Marc Perelman résume en trois points la réponse qu'il apporte aux « arguments des défenseurs du Corbu ». Premièrement, il affirme qu'il n'y a pas, comme on le laisse penser, une suite de moments différents les uns des autres, sans grande ligne directrice, dans la vie de Le Corbusier. Il n'y a pas, par exemple, un avant et après la Seconde Guerre mondiale. Il n'y a pas d'un côté, la théorie de l'architecture (les livres), et de l'autre les édifices eux-mêmes (les réalisations, les projets). Il n'y a pas d'un côté, l'aspect autoritaire très proche des thématiques fascistes et de l'autre l'humanisme au grand coeur, le protagoniste éclairé du Mouvement moderne. Ce ne sont que des illusions et des fantasmes. « Il faut au contraire répondre par la compréhension et l'analyse dialectique de la profonde unité de la thématique générale de Le Corbusier, analyser la cohérence permanente et structurelle d'un projet de société et même de vie entièrement voué à l'ordre établi »<sup>56</sup>. L'unité veut dire que ses réalisations peuvent être traversées par des contradictions apparentes, réelles, imaginaires, symboliques, etc. mais ces

contradictions n'affectent pas la prédominance de l'oeuvre-système comme 'totalité concrète'. Cette totalité ne signifie pas la somme de tous les projets, mais « elle signifie que la réalité, et il en est ainsi chez Le Corbusier, est un ensemble structuré et soumis à la dialectique »<sup>57</sup>. Les ouvrages se suivent mais se répondent ; « tous ces écrits participent également et de plain-pied des réalisations et des projets architecturaux et urbains »<sup>58</sup>. Cela veut dire que les livres sont partie intégrante du projet architectural. Tous les projets et les réalisations se renvoient les uns les autres. Marc Perelman poursuit plus loin son raisonnement de manière plus philosophique, cela devient donc assez difficile de le suivre, mais l'essentiel est dit. On peut donc comprendre que pour lui, les critiques et historiens qui étudient Le Corbusier par coupures, par séquences, ignorant l'aspect théorico-pratique entre les oeuvres écrites et les projets, « abandonnent de fait toute problématique critique et ne dégagent aucun des ressorts essentiels qui constituent la structure matérielle efficiente et la portée phylogénétique de l'architecture et de l'urbanisme de Le Corbusier qui formaient, pour lui aussi d'ailleurs, un tout indissociable »<sup>59</sup>.

Deuxièmement, Marc Perelman se défend d'un rejet de Le Corbusier 'en bloc', une critique qui lui est faite face à ses analyses. Il réaffirme donc ce qu'il désapprouve, « une visualisation totalitaire de la vie, une compulsion répétitive de l'idée de machine (humaine, architecturale, urbaine), l'inquiétant projet d'un urbanisme de la rareté visuelle, au froid alignement de blocs d'édifices standardisés et unidimensionnels, une pseudo-soumission à la nature »<sup>60</sup>, autant de choses indéfectiblement liées à l'oeuvre-système de Le Corbusier. Au-delà bien sûr de son action au sein des groupuscules des années 1920-1930, de ses tentatives de séduction auprès de l'URSS, de l'Italie, de Vichy.

Troisième et dernier point, à ceux qui affirment que l'oeuvre et les actions de Le Corbusier doivent être replacés dans leur contexte d'époque, qu'il fait comprendre Le Corbusier dans son temps, Marc Perelman répond que c'est l'inverse d'une analyse sérieuse. Il ne conçoit pas l'oeuvre-système de Le Corbusier comme un simple reflet de la société « mais comme un projet, c'est-à-dire une activité, une force matérielle, une création, une production d'existence et de quotidien »<sup>61</sup>. Le Corbusier n'est pas un reflet, c'est l'expression de son époque ; « il fut certes l'expression vivante et donc dangereuse de ces temps-là, l'individu-sujet, mais surtout le sujet-projet cristallisant en sa personne le sombre devenir de la ville, l'anticipateur qui a projeté avec un savoir-faire certes inouï une existence soumise à un béhémoth urbain monstrueux »<sup>62</sup>.





Nous l'avons vu en première partie de l'analyse, la polémique de 2015 aura suscité de nombreux débats, notamment dans le grand public qui a pris position sur internet. Finalement, cette polémique a-t-elle atteint la notoriété de Le Corbusier ? Qu'en est-il de la valeur de ses réalisations ? La reconnaissance de la valeur de son oeuvre a-t-elle été affectée ? Comment doit-on se positionner par rapport à ses projets ?

Pour François Chaslin, le problème, finalement, c'est bien de s'interroger sur la manière dont on doit considérer ses travaux, notamment urbains. Doit-on les considérer comme des propositions de l'avant-garde artistique ou au contraire comme des cauchemars ? « Devons-nous les apprécier à l'aune des temps où ils furent élaborés, les juger strictement en relation avec le milieu intellectuel fascistoïde et autoritaire qui réfléchissait à ces plans et à d'autres planifications ? (...) Doit-on voir les projets urbains de Le Corbusier comme les prémices de ce que les Trente Glorieuses en auront fait ensuite; les grands ensembles ? Devons-nous les regarder avec inquiétude, dès le moment de leur conception, comme la rêverie fanatique d'un planiste, d'un maniaque, comme l'une des plus extravagantes divagations de l'imagerie fasciste et totalitaire d'un inventeur dont l'apolitisme n'était que théorique, voire un pur mensonge de façade ? (...) Ces propositions doivent-elles être considérées comme des utopies ou bien comme des contre-utopies inconscientes, anticipant et amplifiant l'horreur du monde machiniste à venir à la manière de la science-fiction la plus pessimiste ? »<sup>63</sup>. Des questions auxquelles la critique d'architecture ne répondra absolument pas, laissant libre court à la réflexion du lecteur qui se fera lui-même sa propre idée, quoique légèrement influencé par la force de persuasion des écrits de François Chaslin.

Finalement, on remarque par le biais des débats sur internet que c'est plus la notoriété du personnage, la vision que le public en retient face à cette polémique, qui est atteinte. Les historiens auront tout de même plutôt tendance à faire la part des choses. Les réalisations, elles, seront considérées comme des objets intemporels, répondant à des critères plutôt objectifs. En effet, ces œuvres ont marquées un tournant dans la pensée architecturale. Alors au-delà de la personnalité de Le Corbusier, il faut considérer plutôt les innovations qu'il a permis en termes de confort et de bien-être.

Dans un but de comparaison et d'ouverture, nous allons aborder brièvement quelques parcours de personnalités; architectes, artistes, écrivains, ou encore musiciens. Des personnalités qui, comme Le Corbusier, ont fait l'objet de nombreux débats, du fait de leurs positions idéologiques, notamment politiques. Des artistes qui, malgré la polémique, sont pourtant reconnus et admirés pour ce qu'ils ont fait. Quels regards porte-t-on sur leurs parcours, leurs personnalités, et leurs oeuvres aujourd'hui ?

Dans le domaine de l'architecture, on peut trouver bon nombre d'exemples de personnalités controversées. En effet, l'architecture revêt une importance particulière pour les dirigeants politiques, en particulier pour les dirigeants des Etats totalitaires. Ces derniers y voient un moyen d'influencer d'autres aspects de la vie des citoyens de leur État que ceux qu'ils contrôlent déjà par le biais des institutions totalitaires. La plupart de ces régimes politiques, en particulier les nouveaux, souhaitent marquer de leur empreinte tant de façon physique qu'émotionnelle les territoires des États dont ils ont pris le contrôle. Ainsi, à leurs yeux, la construction de bâtiments et de monuments constitue une des façons les plus efficaces d'y parvenir.

Les architectes qui ont construits pour des régimes autoritaires, tels que Speer pour l'Allemagne nazie ou Adalberto Libera pour le régime fasciste italien. Paul Chemetov pose la question : « Est-ce que l'architecture du nazisme fut celle de l'urbaniste allemand Walter Gropius ou du ministre du Reich et architecte Albert Speer ? »<sup>64</sup>

Albert Speer (1905-1981) était l'architecte en chef du Parti nazi avant de prendre des fonctions ministérielles. Il sera en effet ministre de l'Armement et de la Production de guerre sous le Troisième Reich. Il réalisera la chancellerie du Reich, le Zeppelinfeld de Nuremberg, et préparera des plans pour reconstruire Berlin. Son niveau d'implication dans la persécution des Juifs et l'éten- due de sa connaissance de la Shoah restent sujet à débats. Il n'existe plus aucun des bâtiments berlinois dessinés par Speer durant la période nazie. En décembre 1943, Speer crée un 'Groupe de travail sur la reconstruction des villes détruites', un groupe



dont les travaux servirent de base aux projets de redéveloppement d'après-guerre.

Xavier de Jarcy dira qu'Albert Speer n'aimait pas les plans d'urbanisme de Le Corbusier; l'architecte d'Hitler aurait affirmé que « même le plus cruel des dictateurs ne soumettrait pas ses sujets à de tels monstres »<sup>65</sup>.

Mussolini, quant à lui, préféra Marcello Piacentini (1881-1960) à Giuseppe Terragni (1904-1943), pourtant fasciste, et Staline choisit les pompes du réalisme socialiste plutôt que de poursuivre l'œuvre des constructivistes.

Marcello Piacentini (1881-1960), architecte et urbaniste italien, se verra confier par le gouvernement fasciste ses meilleures œuvres tel que le campus de l'Université de Rome La Sapienza en 1932. Il sera le directeur général de l'UE 42. Giuseppe Terragni (1904-1943), quant à lui, sera également très impliqué dans le régime fasciste. Il construira la Maison du fascisme (1933-1936) à Côme, siège du parti fasciste local. Adalberto Libera (1903-1963) sera à Rome le représentant du Gruppo 7 (puis du M.I.A.R. : mouvement italien pour l'architecture rationaliste), qui fournit l'architecture officielle voulue par l'état fasciste, celle de l'efficacité retrouvée par la modernisation. Son travail comprend des grandes commandes des années fascistes telles que le palais des réceptions et des congrès de Rome. Après la guerre, il se voit confier la réalisation de logements sociaux. En 1956, il entreprend la construction de la cathédrale de La Spezia et en 1957, le village olympique de Rome. Un journaliste écrit en 1940 : « Libera est le plus grand architecte du fascisme ».

Si l'on s'éloigne de l'époque moderne, nous pouvons également citer Eugène Viollet-le-Duc qui traversa un siècle marqué par une instabilité politique et sociale d'une rare intensité. Sa proximité constante avec les pouvoirs successifs pose la question de sa sensibilité ou de ses convictions politiques, de la sincérité de ses engagements.

Dans l'ouvrage *Questions aux architectes*, de John W. Cook et Heinrich Klotz, Philip Johnson sera interrogé sur sa préférence pour construire pour une dictature ou pour une démocratie. L'architecte affirmera alors « Eh bien, je préfère la démocratie parce que c'est un peu plus facile, je pense, quoique peut-être pas. Un dictateur pourrait être mon ami. Je préférerais une démocratie pour une simple raison; je pourrais plus facilement y courir ma chance. Dans un système pluraliste, il y a plus de chance de trouver un appui. Un dictateur dira oui ou non. Si vous êtes parmi les exclus, vous êtes vraiment hors du coup ». L'architecte cite alors le cas de Mies van der Rohe : « Pourquoi Mies a-t-il quitté l'Allemagne ? Il n'a pas critiqué celui qui dirigeait le gouvernement. Mais Hitler

aimait les toits inclinés. Voilà pourquoi il a quitté l'Allemagne. Il ne l'a pas quitté en 1933. Après tout, il y est resté jusqu'en 1937 »<sup>66</sup>. Le parallèle avec Le Corbusier est là; lui cherchait absolument le 'oui' du dictateur.

Ainsi, le débat s'élève pour ces architectes du passé. Mais qu'en est-il pour les architectes d'aujourd'hui ? « Mais que dirions-nous, que ne disons-nous pas déjà, que dira-t-on plus tard des principaux architectes contemporains, ces belles âmes, et de leurs travaux en Libye, dans les Emirats ou pour façonner Achkhbad, capitale turkmène de l'ancien président à vie Saparmourat Niazov ? Et de leurs clients privés, souvent plus qu'infâmes ? »<sup>67</sup> s'interroge François Chaslin.

Les architectes sont pleins de contradictions. On l'a vu avec Le Corbusier, « Cela ne le rend certes pas sympathique, mais rappelons que ce comportement est aussi, de Michel-Ange à Mies van der Rohe ou Rem Koolhaas, une constante de la profession »<sup>68</sup>. Frédéric Edelmann, dans un article intitulé « Le Corbusier, une vie en perspectives » publié dans *Le Monde* en mai 2009, affirme que « les architectes frappadings ne sont pas si rares »<sup>69</sup>. En effet, les architectes, de par leur position de démiurge, seraient prêts à tout pour accéder à la commande; « Accepter la compromission — la prostitution, disent d'autres — est une condition pour obtenir ces projets majeurs qui les engagent dans l'aventure de la construction, une aventure harassante, interminable, toujours incertaine »<sup>70</sup>, rapporte le journaliste et critique d'architecture. Les motivations pour construire aujourd'hui n'auraient donc pas tant changé, au contraire. Cela ne révélerait-il pas alors l'essence du constructeur ? Le philosophe Ludwig Wittgenstein affirmera que « La différence entre un bon et un mauvais architecte réside en ce que le mauvais succombe à toutes les tentations, quand le bon leur tient tête ».

Il faut bien noter que l'empressement des architectes pour construire dans des pays où les droits de l'homme sont foulés du pied ne concerne pas que le passé. Aujourd'hui, de nombreux architectes contemporains et mondialement connus osent fermer les yeux sur leurs clients. Parfois ce sont mêmes des architectes ayant reçu le prestigieux prix Pritzker. Nous citerons ici les exemples de Zaha Hadid et de Jean Nouvel, mais cela concerne aussi, bien évidemment, bon nombre d'autres architectes.

Zaha Hadid remporte un concours en 2007 pour la construction du centre culturel Heydar-Aliyev à Bakou en Azerbaïdjan. L'Azerbaïdjan, pays controversé pour son atteinte aux droits de l'homme (répression violente de manifestations, détention illégale de journalistes, faux procès, trucage des élections, etc.)

En 2014, Le London Design Museum décerne sa prestigieuse récompense du 'Design of the Year' au bâtiment de Zaha Hadid. Mais cette nomination entraîne aussitôt une vague de protestations. En effet, projet du président Ilham Aliyev en hommage à son père, le centre a été financé par les revenus pétroliers de l'ancienne république soviétique. Pour servir le projet, deux cent cinquante maisons ont été détruites, ses habitants relogés de force, dans l'illégalité et sans compensations, à renfort de coupures d'électricité et d'eau courante. Certaines ONG dénoncent alors de graves atteintes aux libertés fondamentales. Quant aux ouvriers bosniaques et serbes présents sur le chantier, ils travaillaient dans des conditions de travail inhumaines, privés de leurs passeports, ils subissaient de nombreuses violences physiques et psychologiques. Cette polémique soulève de nombreuses questions concernant la responsabilité de l'architecte. Jusqu'où est-on capable d'aller pour construire ?

Zaha Hadid qui vantait l'engagement politique de son père; « sa capacité à mettre les besoins d'autrui au premier plan m'a toujours inspirée », a pourtant balayé les critiques après ces révélations.

On notera également l'implication des architectes dans des projets construits dans les pays du Moyen-Orient tels que le Qatar, Les Emirats arabes unis, pays où une part importante des droits de l'homme n'est pas respectée. Par exemple, la situation de la population de travailleurs migrants est très préoccupante. Des centaines de milliers de travailleurs migrants, pour la plupart en provenance d'Asie du Sud et employés sur des chantiers de construction, courent le risque d'une grave exploitation et de maltraitance, au point que l'on peut parfois parler de travaux forcés ou d'esclavage.

Une nouvelle polémique surgit en 2014 mettant en cause une présumée indifférence de l'architecte Zaha Hadid à la mort de plus de 1200 ouvriers immigrés au Qatar, venus travailler sur les chantiers de la Coupe du monde 2022, dont le stade de football de la 'Star-architecte'. Zaha Hadid aurait affirmé que les architectes n'ont rien à voir avec les ouvriers qui ont perdu la vie dans les chantiers initiés à la suite de l'attribution controversée de la Coupe du monde. Pour elle, c'est la responsabilité du gouvernement, et non de son devoir d'architecte.

Dans le journal britannique *The Guardian*, Rowan Moore, critique d'architecture, reproche à Zaha Hadid de ne pas avoir creusé plus loin : « Elle aurait pu souligner que, lorsqu'il s'agit de faire affaire avec des despotes, d'autres architectes le font également, sans oublier le Comité international olympique, les multinationales, des institutions culturelles respectées, le maire de Londres ou le chancelier de l'Echiquier. [...] Ça ne répond pas à la question es-

sentielle : et si les architectes comme Hadid faisaient preuve d'un peu plus de principe dans leurs choix de clients ? »<sup>71</sup>.

Le musée du Louvre Abou Dhabi confié à Jean Nouvel sera aussi au cœur des critiques. Au-delà d'utiliser les réserves du Louvre de Paris pour des raisons diplomatiques et financières et du coût d'un tel projet (582 millions d'euros), c'est l'impact du bâtiment (qualifié de 'Las Vegas des sables') sur l'environnement qui pose problème. Par ailleurs, les ONG critiquent les abus concernant le droit du travail liés à la construction du musée. Les travailleurs indiens, bengalis, etc., sont régulièrement abusés par des compagnies de recrutement et leur font de fausses promesses de salaires élevés. Ces travailleurs sont ensuite aux prises d'un système de 'parraïnage' (*kafala*) mis en place par des employeurs qu'ils ne peuvent quitter sans risque d'être renvoyés dans leurs pays d'origine. Ils vivent dans des logements précaires, leurs passeports sont confisqués, ils ne peuvent négocier collectivement et le droit de grève n'est pas reconnu.

Ainsi, les critiques ne sont pas injustifiées. Le musée du Louvre est témoin de l'excellence française, illustration de sa richesse culturelle, mais surtout vitrine d'une philosophie bâtie sur les acquis de 1789, 1905 et 1948. Alors construire une antenne de ce musée au sein d'une monarchie absolue dans laquelle la peine de mort prime et les droits de l'homme sont sans cesse bafoués pose question.

Beaucoup d'autres architectes mondialement reconnus construisent pour des régimes autoritaires, sans pour autant paraître interpellés par la nature politiques des pays dans lesquels ils construisent.

Rémi Baudouï en fera la remarque en toute fermeté du colloque : « Et puis bien évidemment, je pose la question qu'il ne fallait pas poser, dont il ne fallait pas parler, mais effectivement, la construction de notre star-system architectural mondialisé qui, aujourd'hui, ne pose aucun problème de morale et de déontologie, selon les régimes politiques dans lesquels ils construisent et dans lesquels ils œuvrent, au point même que certains ne cherchent même plus à dire qu'ils construisent dans certains pays »<sup>72</sup>. Cette ouverture permet d'une part de mettre en lien les débats sur Le Corbusier et ceux sur les architectes d'aujourd'hui, et d'autre part de réveiller les consciences et permettent de faire sens pour le présent et le futur.



Rémi Baudouï analysera les débats sur Le Corbusier en les situant sur le même front que d'autres polémiques dont la nature s'en rapproche : « cette polémique de Le Corbusier relève au fond d'un espace public de polémiques, je crois que c'est important de le dire. Il faut ramener cette polémique de Le Corbusier aux polémiques sur Jean-Paul Sartre, sur la place 'est-ce que Jean-Paul Sartre était démagogique ? Est-ce qu'il a fait de la résistance ? Pas de la résistance ?', Simone de Beauvoir ou encore le compositeur Henri Dutilleul' »<sup>73</sup>.

On entendra souvent, durant la polémique de 2015, le nom de l'écrivain Céline dans les débats passionnés sur internet et dans les ouvrages de François Chaslin et de Xavier de Jarcy. François Chaslin qui notera tout de même que l'autoritarisme de Le Corbusier sera « Moins répréhensible à tout prendre, en tout cas moins explicite que ceux d'un autre génie de l'entre-deux-guerres, Louis-Ferdinand Destouches, Céline de son pseudonyme »<sup>74</sup>.

Louis-Ferdinand Céline est un écrivain et médecin français, considéré comme l'un des plus grands novateurs de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle. Il est notamment célèbre pour son ouvrage *Voyage au bout de la nuit*, publié en 1932. Or Céline a aussi été un agent actif de l'Allemagne nazie et proche de certains milieux collaborationnistes pendant l'Occupation de la France par l'Allemagne. De plus son antisémitisme s'est exprimé avec virulence dans des pamphlets dès 1937. Il se décrira d'ailleurs comme « abominablement antisémite (...) l'ennemi n° 1 des juifs »<sup>75</sup>.

Le 21 février 1950, dans le cadre de l'épuration, il est condamné définitivement par contumace pour collaboration, à une année d'emprisonnement, à 50 000 francs d'amende, à la confiscation de la moitié de ses biens et à l'indignité nationale.

On peut également parler de Filippo Tommaso Marinetti, écrivain italien, fondateur du mouvement futuriste au début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le *Manifeste technique de la littérature futuriste* publié en 1909 dans *Le Figaro*, Marinetti y fait l'apologie de la vitesse, dénonce les valeurs bourgeoises et prédit la naissance d'un homme nouveau sous l'influence du monde industriel. Cependant, en 1915, Marinetti considère alors que le régime fasciste est une concrétisation des idéaux futuristes et adhère en 1919 au parti

fasciste avant de publier en 1924, *Futurisme et fascisme*. Il sera ainsi nommé parmi les premiers membres de l'Académie d'Italie, créée trois ans plus tôt par Mussolini, et décoré en 1930 chevalier de la légion d'honneur en France.

Emil Cioran, philosophe et écrivain roumain ayant vécu la majeure partie de sa vie en France, sera critiqué après sa mort pour ses errements politiques de jeunesse qui lui valurent d'être accusé d'avoir été convaincu de la justesse de l'idéologie nazie et d'avoir soutenu la Garde de fer, mouvement roumain d'extrême droite des années 1930.

Georges Rémi, plus souvent connu sous le pseudonyme d'Hergé, que l'on connaît par le biais des *Aventures de Tintin*, sera l'objet de nombreuses rumeurs et débats. On le considérait comme un collaborationniste passif et opportuniste quand d'autres jugeaient qu'il n'était ni collaborateur, ni antisémite mais simplement un homme de son époque, et qu'il n'était pas une exception. En effet, durant la Seconde Guerre mondiale, Hergé publie *Les Aventures de Tintin* dans le supplément jeunesse du quotidien *Le Soir*, alors contrôlé par l'occupant allemand. Cela lui rapporte beaucoup d'argent et lui vaut, à la libération, d'être accusé de collaboration. Pour Hergé comme pour beaucoup d'artistes, l'Occupation a correspondu à un âge d'or pour leur travail.

Concernant ses opinions politiques, il est incontestable qu'Hergé a longtemps été proche des milieux catholiques d'extrême-droite, d'où tiendrait pour origine son antisémitisme et son racisme présumés. En revanche, il semble avoir été beaucoup plus réservé vis-à-vis du fascisme et de l'Allemagne nazie. Pour certains critiques, le racisme est perçu dans certains albums comme *L'Étoile mystérieuse*, soupçonné d'antisémitisme, ou comme *Tintin au Congo* qui dresse un tableau raciste du Congo dans une époque où le colonialisme battait son plein. Mais sur cette question, les exemples et contre-exemples abondent dans son oeuvre.

Les exemples sont nombreux concernant les artistes qui prêtent à polémique pour leurs penchants autoritaires et racistes. Pourtant, au-delà de ces débats, quelle relation avons-nous avec leurs oeuvres ? Les rejetons-nous, en les considérant, avec leur créateur, comme un tout cohérent et indissociable ? Ou bien faisons-nous la distinction entre l'oeuvre et la personnalité de l'artiste, et dans ce cas, reconnaissons-nous la valeur des oeuvres ?



Nous l'admettons, les oeuvres de ces artistes cités sont malgré tout reconnues dans l'opinion commune. Les ouvrages de Céline sont réédités et traduits dans de nombreux pays, Jean Nouvel continue de construire dans le monde entier et se voit attribuer la plus haute distinction pour un architecte. Par ailleurs, des ouvrages entiers leur sont consacrés.

Xavier de Jarcy le dira d'ailleurs : « car le fascisme n'empêche pas le talent, Marinetti ou Céline l'ont prouvé »<sup>76</sup>.

En général, le grand public n'opère pas vraiment la distinction entre l'oeuvre et la pensée de l'artiste. Une personne va admirer l'oeuvre, et non pas la personne, l'artiste en soi. Elle croit être attirée par l'artiste. La question de la longévité fait aussi la valeur de l'oeuvre. L'oeuvre transcende les époques, elle survit à son auteur et à son époque. L'oeuvre reconnue trouve toujours une part de reconnaissance, des échos, dans une société qui ne partage pourtant plus les références. Elle devient indépendante, son contenu ne change plus. Donc apprendre que son créateur avait des tendances antisémites ne change rien à son oeuvre.

D'autres pensent au contraire qu'il faut bien garder en tête que l'oeuvre et son créateur sont intimement liés. Les opinions ont toujours une influence sur sa création. Certains détails vont donc être à l'encontre des valeurs du public. D'autre part, l'oeuvre est compréhensible qu'en attachant un intérêt au contexte dans lequel elle a été conçue, l'artiste en étant le produit.

La question reste ouverte. Quoiqu'il en soit l'artiste n'en reste pas moins humain, plein de contradictions, et donc imparfait.

Finalement, vouloir discerner ou non l'oeuvre de son auteur est-il utile ? N'est-ce pas l'uniformité de celle-ci, face aux points de vue divergents qui en fait sa valeur ?

En attendant, c'est plutôt soi-même qu'on punit, en se privant d'une oeuvre.

Alors que reste-t-il des oeuvres des architectes sujets à polémique ? Quels rapports entretient-on avec ce patrimoine ?

Philippe Meier, architecte et enseignant, se pose la question : « S'en tenir à la démolition en règle des grandes figures de l'art et de l'architecture au prétexte que leur comportement 'moral' n'aurait

pas résisté au déroulement vertueux de l'histoire, n'est-ce pas se tromper d'objectif quant à l'analyse de notre patrimoine ? »<sup>77</sup>.

Pour l'universitaire, le fait de discréditer l'architecture de Le Corbusier parce qu'il a tenté un rapprochement avec Mussolini, c'est dans le même élan nier le don créatif des architectes italiens ayant travaillé pour le régime fasciste. C'est aussi rejeter le talent d'Alexandre-Théodore Brongniart au motif qu'il a oeuvré sous les ordres de Napoléon Bonaparte, responsable de la mort de millions de soldats à travers l'Europe. C'est encore ignorer Auguste Perret, pourtant appelé par l'Etat comme le reconstruteur 'sauveur' de la cité du Havre dans les années cinquante, alors même qu'il était président de l'Ordre des architectes sous le régime de Pierre Laval.

Ainsi, les oeuvres de Le Corbusier pourront-elles un jour être intellectuellement 'vidées' en tant qu'oeuvres architecturales en argumentant sur le parcours biographiques de son auteur ? André Malraux dira, lors des funérailles de Le Corbusier dans la Cour carrée du Louvre, « La gloire trouve à travers l'outrage son suprême éclat, et cette gloire-là s'adressait à une oeuvre plus qu'à une personne »<sup>78</sup>.

Finalement, Paul Chemetov appelle à ce que l'on devienne des intellectuels critiques de notre pratique. D'ailleurs, Olivier Barancy citera, à la fin de son livre Bernard Rudofsky. Cet historien de l'architecture en appelle à la responsabilité des architectes d'aujourd'hui, qui, selon lui, ne se préoccupent pas du bien-être public. On leur doit la misère des villes car « Les architectes n'ont pas ressenti la nécessité d'encadrer l'exercice de leur profession par des principes éthiques, comme ceux qui régissent le corps médical »<sup>79</sup>. Ici, l'architecte est renvoyé à son rôle primaire, celui de répondre au besoin de la société, de répondre aux attentes de chaque usager en veillant au respect de l'intérêt collectif. Selon Bernard Rudofsky, la seule façon de diffuser le sens des responsabilités des architectes, c'est de les critiquer. Au lieu de faire leur devoir, « les architectes organisent entre eux des concours de beauté, se remettent réciproquement des prix et des médailles d'or, révélant ainsi leur absence de sens moral »<sup>80</sup>. Olivier Barancy cite alors Benjamin Disraeli qui dit qu'« aucune profession n'a fait son devoir tant qu'elle n'a pas fourni sa victime. Et si l'on pendait un architecte ? »<sup>81</sup>





*Le Capitole de Chandigarh*



*Chandigarh en 1959*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





Couvent de la Tourette, Evreux, 1957-1960.



Détail de la chapelle Notre-Dame Du Haut, Ronchamp, 1950-1955  
(© Cemal Emden)



Villa Savoye, Poissy-sur-Seine, 1928 (avant restauration)

ECOLE NATIONALE  
DOCUMENTATION  
SOUJETS AU DROIT D'AUTEUR

## NOTES DE FIN DE CHAPITRE

1° Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987.

2° Ibid.

3° Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne: La production de Le Corbusier et ses conséquences*, Marseille, Editions Agone, 2017.

4° Marc Perelman, *Le Corbusier: une froide vision du monde*, Paris, Editions Michalon, 2015.

5° Ibid.

6° Ibid.

7° François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Editions du Seuil, Fiction & Cie, 2015.

8° Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», communication au «Colloque international 'Passés recomposés: Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

9° Donald L. Miller, *Lewis Mumfort: a life*, Grove Press, 2002, cité par Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle: Ebenezer Howard, Franck Lloyd Wright, Le Corbusier*, Bruxelles, Editions Mardaga, 1979.

10° Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

11° Ibid.

12° Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», communication au «Colloque international 'Passés recomposés: Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

13° Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

14° Ibid.

15° Ibid.

16° Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», communication au «Colloque international 'Passés recomposés: Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

17° Josep Quetglas, «Le Corbusier ou l'apolitisme: les projets pour la Barcelone républicaine», communication au «Colloque international 'Passés recomposés: Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

18° Thierry Paquot, *un Anthropologue dans le siècle*, Paul-Henri Chombart de Lauwe s'entretient avec, Descartes & Cie, 1996, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, op. cit.

19° Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès»,

20° Ibid.

21° Ibid.

22° Paul Chemetov dans Dany Stive, «Comme la plupart de ses pairs, Le Corbusier a été pétaïniste», *L'Humanité*, 12 mai 2015, <http://www.humanite.fr/comme-la-plupart-de-ses-pairs-le-corbusier-ete-petaïniste-573889>, [consulté le 10 juin 2017]

23° Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle*, op. cit.

24° Ibid.

25° Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», op. cit.

26° Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», dans collectif, *L'Italie de Le Corbusier*, Paris, Editions de La Villette, 2010, p. 161-173

27° Ibid.

28° Olivier Barancy, *Misère de l'espace mo-*

derne, *op. cit.*

29° Hommage du Gouvernement, discours d'André Malraux, 1<sup>er</sup> septembre 1965, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*

30° Josep Quetglas, «Le Corbusier ou l'apolitisme : les projets pour la Barcelone républicaine», *op. cit.*

31° Ibid.

32° Rémi Baudouï, «Conclusion et synthèse», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

33° René Girard, *Le Bouc émissaire*, Paris, Le Livre de Poche, 1982.

34° Rémi Baudouï, «Conclusion et synthèse», *op. cit.*

35° Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», *op. cit.*

36° Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*

37° Ibid.

38° Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op. cit.*

39° Ibid.

40° François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*

41° Ibid.

42° Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», *Urbanisme*, n°223, février 1988, p. 56-63.

43° Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», *op. cit.*

44° Paul Chemetov dans Dany Stive, «Comme la plupart de ses pairs, Le Corbusier a été pétainiste», art. cit.

45° Georges Valois, *Le Nouveau Siècle*, mai 1927, cité par François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*

46° Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, *op. cit.*

47° Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», art. cit.

48° Ibid.

49° François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*

50° Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, *op. cit.*

51° Ibid.

52° Ibid.

53° Ibid.

54° Ibid.

55° Ibid.

56° Ibid.

57° Ibid.

58° Ibid.

59° Ibid.

60° Ibid.

61° Ibid.

62° Ibid.

63° François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*

64° Paul Chemetov, «Le Corbusier fut-il fasciste ou démiurge ?», *Le Monde*, 29 avril 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/04/29/le-corbusier-fut-il-fasciste-ou-demiurge\\_4625047\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/04/29/le-corbusier-fut-il-fasciste-ou-demiurge_4625047_3232.html), [consulté le 8 janvier 2017]

65° Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, Paris, Editions Albin Michel, 2015.

66° John W. Cook et Heinrich Klotz, *Questions aux architectes*, Paris, Editions Mardaga, 1974.

67° François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*

68° Frédéric Edelmann, «Le Corbusier : une vie en perspective», *Le Monde*, 28 mai 2009, [http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/05/28/c-etait-le-corbusier-de-nicholas-fox-weber-une-vie-en-perspectives\\_1198991\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/05/28/c-etait-le-corbusier-de-nicholas-fox-weber-une-vie-en-perspectives_1198991_3260.html), [17 octobre 2016]

69° Ibid.

70° Ibid.

71° Rowan Moore, *The Guardian*, cité par Elodie Palasse-Leroux, «Zaha Hadid, l'architecte au parfum de scandales», *Slate*, 3 avril 2016, <http://www.slate.fr/story/116285/zaha-hadid-scandales>, [consulté le 20 août 2017]

72° Rémi Baudouï, «Conclusion et synthèse», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

73° Ibid.

74° François Chaslin, *Un Corbusier*, *op. cit.*

75° Céline, Lettre au docteur Strauss, 1937

76° Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, *op. cit.*

77° Philippe Meier, «Corbu, cinquantième – l'art de la polémique», *Le Temps*, 14 juin 2015, <http://www.hebdo.ch/les-blogs/meier-philippe-architextuel/corbu-cinquanti%C3%A8me%C2%AO%E2%80%93l%E2%80%99art-de-la-pol%C3%A9mique>, [consulté le 28 décembre 2016]

78° Hommage du Gouvernement, discours d'André Malraux, 1<sup>er</sup> septembre 1965, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*

79° Bernard Rudofsky, *Streets for People : A*

*Primer for Americans*, New York, Doubleday & Company, 1969, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*

80° Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*

81° Benjamin Disraeli, *Tancrede ou La nouvelle croisade*, Paris, Fayard, 2004, cité par Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne*, *op. cit.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## **VI. ÉPILOGUE**





## PÉRENNITÉ DES OEUVRES

---

Finalement, au-delà de toute la polémique, le plus important n'est-il pas de considérer le vécu des dizaines de milliers de personnes qui vivent, travaillent, prient dans les bâtiments construits par Le Corbusier ? Les débats ont-ils une influence sur la manière dont ils vivent et perçoivent leur logement ?

Après tout, ce sont bien les habitants les principaux intéressés de l'affaire. Mais là aussi les débats sont partagés; quand certains prétendent que les habitants des Unités d'habitation vivent dans des clapiers en béton, d'autres affirment qu'ils sont parfaitement heureux dans du Le Corbusier.

Le Corbusier malgré son autoritarisme certain, nous l'avons vu, était aussi sensible au bien-être des personnes pour lesquelles il construisait. Ainsi, André Wogenscky, architecte et disciple de Le Corbusier qui dirigea notamment les chantiers des Cités radieuses, le souligne dans *Les Mains de Le Corbusier* : « Il était orgueilleux mais il était modeste, souvent doutant de lui. Il lui est arrivé d'appeler son proche collaborateur et de lui dire : 'Est-ce que je ne suis pas en train de me tromper ? Est-ce que les habitants de Marseille seront heureux ? Est-ce que vous aimeriez vivre dans la Ville radieuse' ? »<sup>1</sup>.

Dans la majorité des commentaires que les habitants, souvent consternés, ont pu laisser sur internet, on s'aperçoit qu'ils ne se reconnaissent pas du tout dans l'image que l'on fait de leurs Unités d'habitation. Pour eux, le passé trouble de l'architecte n'affecte en rien la manière dont il a pensé et construit ces logements de qualité, confortant la thèse d'une dissociation de l'oeuvre et du créateur.

La vie au sein de l'espace moderne des productions de Le Corbusier a l'air d'échapper aux catégories simplificatrices dans lesquelles on voudrait l'enfermer.

Il y a encore quelques semaines, je suis allé revoir la Maison radieuse de Rezé. Les nombreuses associations et ateliers (bibliothèque, atelier de poterie, marché, école, etc.) témoignent d'une volonté de conserver les formes de vie associative existantes mais aussi de la perpétuer car c'est ce qui fait la Maison radieuse. Dans la présentation de l'architecte par le guide, pas un mot sur son passé discuté. Je n'ai pas osé aller à la rencontre des habitants. Pas par peur d'aller leur poser des questions, pas par peur d'aller les déranger dans leur intimité, pas par peur de connaître leur réponse. Je n'ai juste pas senti le besoin de les mettre au courant, s'ils ne savent pas déjà. Après tout, qu'est-ce que cela va leur apporter de connaître ou non la part sombre de l'architecte qui a construit leur Maison ? Au pire, ils iront raconter ça à leur voisin qu'ils croiseront dans l'escalier. Au mieux, ils en feront une anecdote qu'ils oublieront assez vite. Qu'est-ce que cela va m'apporter, à moi, de connaître leur ressenti ? Oui, effectivement, ils ne se sentent pas enfermés, comme on a pu le dire, dans ces 'clapiers de béton'. Non, ils ne savaient pas, mais ils ont l'air de passer outre. Après tout, laissons-les vivre leur vie.



La polémique n'est pas finie, le sera-t-elle un jour ? Quoiqu'il en soit, elle ne cessera d'alimenter le 'mythe Le Corbusier'. Alors que faut-il en retenir ? Le Corbusier a fréquenté des groupuscules d'extrême-droite dans les années 1930 dans lesquels il publiait des articles dans des revues; il a essayé coûte que coûte d'obtenir des commandes en n'hésitant pas à aller les réclamer auprès de régimes forts, en URSS puis en Italie; il en a fait de même en tentant d'obtenir du travail à Vichy. Bon, d'accord. Maintenant que l'on sait, que fait-on ?

Nous l'avons vu, au-delà des débats, certains en appel à considérer plutôt le bâtiment comme un objet, à le décontextualiser de toutes les conditions de son existence, afin de d'en faire ressortir la richesse des interactions et des pratiques qui en naissent. Dès lors, qu'est-ce que ce bâtiment procure ? Comment interagit-il dans son environnement ? Quelles sont les natures des interactions qui le font vivre ? Il faut savoir se saisir de ces oeuvres dans une perspective différente de celle que l'on connaît. Alors cela voudra dire que le jugement moral est peut-

être moins important aujourd'hui que l'héritage, qu'il convient de recueillir et de faire fructifier. Alors allez-y, et racontez-nous.

Mais si l'on s'éloigne encore un peu plus du fond du sujet, si l'on prend un peu de recul sur les acteurs qui ont alimenté ces débats, que retenir de cette polémique ?

J'ai passé beaucoup de temps à lire des ouvrages d'historiens, d'enseignants, chercheurs, journalistes, critiques, architectes, etc. Il a été intéressant d'en comparer les discours, les angles d'approches, les sources bibliographiques, les contextes d'écriture. J'ai aussi eu la chance, je l'ai dit, d'assister à un grand colloque. Une autre façon d'appréhender le sujet; orale cette fois-ci, une autre forme de communication du discours. Ainsi, par cet ensemble de discours des différents et nombreux protagonistes, nous l'avons vu, la polémique fait beaucoup parler. Finalement, tout ceci m'a amené à me questionner sur le rôle de l'historien. Et je citerai une phrase de Pierre Laborie, historien, professeur à l'Université de Toulouse qui résume assez bien, selon moi, le rôle que l'historien a tenu (et tient toujours) durant ce procès intenté à Le Corbusier : « Le rôle de l'historien n'est pas seulement de distinguer la mémoire de l'histoire, de séparer le vrai du faux, mais de faire de cette mémoire un objet d'histoire, de s'interroger sur l'usage du faux comme du vrai et sur le sens que les acteurs veulent ainsi donner au passé et leur passé (...) La proximité de nécessité ou de sympathie, aussi fort soit-elle, ne peut en aucune façon servir à confondre les terrains et à escamoter les distances. Il ne s'agit pas de légitimer ce qui est maintenant, mais de pouvoir témoigner de ce qui a été, et de la façon dont cela était. Conservateur de mémoire, l'historien se trouve chargé de préserver ce qu'il doit par ailleurs décapiter et démythifier. Il est et doit être, tout à la fois, un sauve-mémoire et un trouble-mémoire »<sup>2</sup>. Je pense que les historiens, à travers cette polémique, ont plutôt bien fait leur travail.

1<sup>°</sup> André Wogenscky, *Les Mains de Le Corbusier*, Paris, Editions de Grenelle, 1987, cité par François Chaslin, *Un Corbusier, op. cit.*

2<sup>°</sup> Pierre Laborie, «Historiens sous haute surveillance», *Esprit*, n°198, 1994.



Repas d'une famille, Cité radieuse de Marseille, 1946-1952  
(© FLC/ADAGP)



Ronde sur le toit de la Cité radieuse de Marseille  
(© FLC/ADAGP)

## **REMERCIEMENTS**

Merci à Gilles Bienvenu, directeur de mémoire, pour son encadrement et sa maîtrise avisée du sujet.

Merci à Bénédicte Colas-Bouyx, Guillaume Ertaud et Danielle Laouenan, pour leur plaisir de rendre service.

Merci à mes proches, mes amis, pour leur attention et leur soutien.

Un merci tout particulier à Morgane.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

# **BIBLIOGRAPHIE**

## **Ouvrages**

Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne : La production de Le Corbusier et ses conséquences*, Marseille, Editions Agone, 2017.

François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Editions du Seuil, Fiction & Cie, 2015.

Jean-Louis Cohen, *Le Corbusier et la mystique de l'URSS : théories et projets pour Moscou, 1928-1936*, Bruxelles, Editions Mardaga, 1988.

Collectif, *L'Italie de Le Corbusier*, Paris, Editions La Villette, 2010.

- Rémi Baudouï, «Le planisme et le régime italien», dans collectif, *L'Italie de Le Corbusier*, Paris, Editions de La Villette, 2010, p. 161-173
- Marida Talamona, «A la recherche de l'autorité», dans collectif, *L'Italie de Le Corbusier*, Paris, Editions de La Villette, 2010, p. 175-187

*Lettres à Auguste Perret* (édition établie, présentée et annotée par Marie-Jeanne Dumont), Paris, Editions Du Linteau, 2003.

*Lettres à Charles l'Eplattenier* (édition établie, présentée et annotée par Marie-Jeanne Dumont), Paris, Editions Du Linteau, 2006.

Robert Fishman, *L'Utopie urbaine au XXe siècle : Ebenezer Howard, Franck Lloyd Wright, Le Corbusier*, Bruxelles, Editions Mardaga, 1979.

Xavier de Jarcy, *Le Corbusier : un fascisme français*, Paris, Editions Albin Michel, 2015.  
*Le Corbusier, Choix De Lettres*, sélection, introduction et notes par



Jean Jenger, Bâle, Birkhäuser Verlag AG, 2001.

Daniel Le Couëdic, «Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier», *Urbanisme*, n°223, février 1988, p. 56-63.

Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987.

- Mary McLeod, «Alger : L'appel de la Méditerranée», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 26-32.
- Werner Oechslin, «Allemagne : Influences, confluences et reniements», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 32-39
- Rémi Baudouï, «Vichy : l'attitude de Le Corbusier pendant la guerre», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 455-459
- Jean-Louis Cohen, «URSS : Le Corbusier à Moscou», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 436-444
- Jean-Louis Cohen, «Politique : Droite-gauche : 'invite à l'action'», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 309-313
- Marida Talamona, «Italie : Stratégies pour une séduction, 1927-1940», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 206-209
- Carlo Olmo, «Revues : La perception du changement», dans Jacques Lucan, *Le Corbusier: une encyclopédie*, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 344-349

Camille Mauclair, *L'architecture va-t-elle mourir? La crise du panbétonnisme intégral*, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1934.

Mary McLeod, *Urbanism and Utopia : Le Corbusier from Regional Syndicalism to Vichy*. Thèse sous la direction de Ph. D., Princeton University, 1985.

Marc Perelman, *Le Corbusier : une froide vision du monde*, Paris, Editions Michalon, 2015.

## Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945', Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016 :

Dominique Barjot, «La crise des années 1930 et l'effondrement de la construction publique dans le secteur du bâtiment», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Mary McLeod, «Le Corbusier, Planification and Regional Syndicalism», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Véronique Boone, «Ville Radieuse à l'écran : analyse de deux moments politiques», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Olivier Cinquallbre, «Les architectes français dans l'Italie Mussolinienne», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Josep Quetglas, «Le Corbusier ou l'apolitisme : les projets pour la Barcelone républicaine», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Tzafrir Fainholtz, «Le Corbusier et le mouvement sioniste», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Jean-Louis Cohen, «Le Front Populaire de Le Corbusier», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Rémi Baudouï, «Le Corbusier, Vichy-Alger-Paris», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Maïlis Favre, «Fragments d'Histoire. Parcours d'architectes, 1939-1945», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Marie-Jeanne Dumont, «Les revues d'architecture sous l'occupation», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Danièle Voldman, «L'épuration des architectes et la mobilisation pour l'après-guerre», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Frédéric Migayrou, «Moderne, post-moderne, l'ordre des discours», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

Antoine Picon, «Le Corbusier ou la modernité en procès», communication au «Colloque international 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture française 1929-1945'», Paris, Centre Georges Pompidou, 23 et 24 novembre 2016.

## Articles de journaux :

Nicolas Bastuck, «Les révélations sur le passé vichyste de Le Corbusier, une menace pour le classement UNESCO de la chapelle de Ronchamp», *L'Est républicain*, 5 mai 2015, <http://www.estrepublicain.fr/actualite/2015/05/05/on-classe-une-oeuvre-pas-un-homme>, [consulté le 22 août 2017]

Daniel Brignon, «Les soupçons de fascisme ne condamnent pas l'œuvre de Le Corbusier», *l'Essor*, 25 mai 2015, <http://lessor42.fr/les-soupcons-de-fascisme-ne-condamnent-pas-l-oeuvre-de-le-corbusier-10092.html>, [consulté le 4 août 2017]

Antonio Castineira, «Le Corbusier: le grand déballage», *SWI swissinfo*, 31 mai 2015, Disponible sur: [http://www.swissinfo.ch/fre/economie/50-ans-apr%C3%A8s-sa-mort\\_le-corbusier--le-grand-d%C3%A9ballage/41457144](http://www.swissinfo.ch/fre/economie/50-ans-apr%C3%A8s-sa-mort_le-corbusier--le-grand-d%C3%A9ballage/41457144), [consulté le 28 décembre 2016]

Paul Chemetov, «Le Corbusier fut-il fasciste ou démiurge?», *Le Monde*, 29 avril 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/04/29/le-corbusier-fut-il-fasciste-ou-demiurge\\_4625047\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/04/29/le-corbusier-fut-il-fasciste-ou-demiurge_4625047_3232.html), [consulté le 8 janvier 2017]

Olivier Cinqualbre, «L'humain est toujours présent dans les plans de Le Corbusier», *Le Moniteur*, 27 avril 2015, <http://www.lemoniteur.fr/article/olivier-cinqualbre-l-humain-est-toujours-present-dans-les-plans-de-le-corbusier-28387283>, [consulté le 29 novembre 2016]

Marion Cocquet, «Qui a peur de Le Corbusier?», *Le Point*, 25 avril 2015, [http://www.lepoint.fr/culture/qui-a-peur-de-le-corbusier-25-04-2015-1924210\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/qui-a-peur-de-le-corbusier-25-04-2015-1924210_3.php), [consulté le 3 janvier 2017].

Jean-Louis Cohen, «Le Corbusier, fasciste ou séducteur?», *Le Monde*, 3 juin 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/03/le-corbusier-fasciste-ou-seducteur\\_4646539\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/03/le-corbusier-fasciste-ou-seducteur_4646539_3232.html), [consulté le 28 décembre 2016]

Margaux Darrieus, «Le Corbusier, roi déchu?», *AMC*, 11 mai 2015, <https://www.amc-archi.com/article/le-corbusier-roi-dechu,1660>, [consulté le 3 janvier 2017]

Jean-Marie Durand, «Le Corbusier : architecte visionnaire ou fasciste à condamner?», *Les Inrocks*, 12 mai 2015, <http://www.lesinrocks.com/2015/05/12/medias/le-corbusier-dans-lantre-de-larchitecte-11746784/>, [consulté le 26 novembre 2016]

Frédéric Edelmann, «Le Corbusier : une vie en perspective»,

*Le Monde*, 28 mai 2009, [http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/05/28/c-etait-le-corbusier-de-nicholas-fox-weber-une-vie-en-perspectives\\_1198991\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/05/28/c-etait-le-corbusier-de-nicholas-fox-weber-une-vie-en-perspectives_1198991_3260.html), [17 octobre 2016]

Frédéric Edelmann, «Le Corbusier, derrière la façade», *Le Monde*, 7 mai 2015, [http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/05/07/le-corbusier-derriere-la-facade\\_4629149\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/05/07/le-corbusier-derriere-la-facade_4629149_3260.html), [consulté le 26 juillet 2017]

Alexis Ferenczi, «Le Corbusier, fasciste militant: des ouvrages fissurent l'image du grand architecte», *Huffington Post*, 10 avril 2015, <http://www.huffingtonpost.fr/2015/04/10/le-corbusier-fasciste-militant-des-ouvrages-fissurent-limage/>, [consulté le 3 novembre 2016].

Michel Guerrin, «Le Corbusier : du béton et des plumes», *Le Monde*, 2 mai 2015, [http://www.lemonde.fr/culture/article/2015/05/02/du-beton-et-des-plumes\\_4626339\\_3246.html](http://www.lemonde.fr/culture/article/2015/05/02/du-beton-et-des-plumes_4626339_3246.html), [consulté le 26 juillet 2017]

Jean-Philippe Hugron, «Le Corbusier, facho blanc comme neige ?», *Le Courrier de l'Architecte*, 22 avril 2015, [https://www.lecourrierdelarchitecte.com/article\\_6728](https://www.lecourrierdelarchitecte.com/article_6728), [consulté le 27 octobre 2016]

Vicken Karkoukli, «Le Corbusier, l'homme contre l'oeuvre», *Le Pays*, 23 avril 2015, [http://www.le-pays.fr/eveux/loisirs/art-litterature/2015/04/23/le-corbusier-l-homme-contre-l-oeuvre\\_11414437.html](http://www.le-pays.fr/eveux/loisirs/art-litterature/2015/04/23/le-corbusier-l-homme-contre-l-oeuvre_11414437.html), [consulté le 4 août 2017]

Luc Le Chatelier, «Le Corbusier, l'architecte mesuré au mètre carré», *Télérama*, rubrique Arts & Scènes, 29 avril 2015, <http://www.telerama.fr/scenes/le-corbusier-l-architecte-mesure-au-metre-carre,126062.php>, [14 mars 2017]

Luc Le Chatelier et Xavier de Jarcy, «Le Corbusier labellisé Unesco : bonne nouvelle ou moment d'égarement ?», *Télérama*, rubriques Arts & Scènes, 19 juillet 2016, <http://www.telerama.fr/scenes/le-corbusier-labellise-unesco-bonne-nouvelle-ou-moment-d-egarement,145352.php>, [consulté le 8 janvier 2017]

Albert Lévy, «Les critiques de l'héritage Corbusier sont mal informées», *Le Monde*, 24 juin 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/24/les-critiques-de-l-heritage-corbusier-sont-mal-informes\\_4660450\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/24/les-critiques-de-l-heritage-corbusier-sont-mal-informes_4660450_3232.html), [consulté le 26 juillet 2017]

Patrick Mandon, «Le Corbusier, un salaud radieux?», *Causeur*, 10 mai 2015, <http://www.causeur.fr/le-corbusier-fascisme->

[beaubourg-32769.html#](#), [consulté le 3 janvier 2017]

Claude Massu, «Le Corbusier reconsidéré», *La vie des idées*, 21 octobre 2015, <http://www.laviedesidees.fr/Le-Corbusier-reconsidere.html>, [consulté le 8 janvier 2017].

Philippe Meier, «Corbu, cinquantième – l'art de la polémique», *Le Temps*, 14 juin 2015, <http://www.hebdo.ch/les-blogs/meier-philippe-architectuel/corbu-cinquanti%C3%A8me%C2%AO%E2%80%93-%E2%80%99gart-de-la-pol%C3%A9mique>, [consulté le 28 décembre 2016]

Garance Muñoz, «Le Corbusier inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco, entre consécration et aversion», *L'Obs*, 29 juillet 2016, <http://tempsreel.nouvelobs.com/immobilier/vieurbaine/20160727.OBS5394/le-corbusier-inscrit-au-patrimoine-mondial-de-l-unesco-entre-consecration-et-aversion.html>, [consulté le 28 décembre 2016]

Elodie Palasse-Leroux, «Zaha Hadid, l'architecte au parfum de scandales», *Slate*, 3 avril 2016, <http://www.slate.fr/story/116285/zaha-hadid-scandales>, [consulté le 20 août 2017]

Clémence Parente, «Le Corbusier fasciste? Un colloque organisé en 2016 au Centre Pompidou», *20 minutes*, 28 avril 2015, <http://www.20minutes.fr/culture/1597743-20150428-corbusier-fasciste-colloque-organise-2016-centre-pompidou>, [consulté le 26 novembre 2016]

Marc Perelman, «Le fascisme architectural de Le Corbusier», *Le Monde*, 14 mai 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/05/14/le-corbusier-ou-le-corps-ecrase\\_4633491\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/05/14/le-corbusier-ou-le-corps-ecrase_4633491_3232.html), [consulté le 3 janvier 2017].

Benoît Peeters, «Le Corbusier plus facho que fada», *Libération*, 18 mai 2015, [http://next.liberation.fr/livres/2015/03/18/le-corbusier-plus-facho-que-fada\\_1223411](http://next.liberation.fr/livres/2015/03/18/le-corbusier-plus-facho-que-fada_1223411), [consulté le 3 janvier 2017]

Antoine Picon, «Mise au point», *Fondation Le Corbusier*, date inconnue, <http://www.fondationlecorbusier.fr/corbuweb/morpheus.aspx>, [consulté le 3 janvier 2017]

Michel Rotfus, «Le Corbusier, un fasciste», *Mediapart*, 4 juillet 2015, <https://blogs.mediapart.fr/michelrotfus/blog/040715/le-corbusier-un-fasciste>, [consulté le 3 novembre 2016]

Jacques Sbriglio, «Arrêtons de diffamer Le Corbusier, icône audacieuse qui mérite notre salut», *Le Monde*, 16 juin 2015, <http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/16/arretons-de-diffamer-le->

corbusier-icone-audacieuse-qui-merite-notre-salut\_4655140\_3232.html, [consulté le 26 juillet 2017]

Dany Stive, «Comme la plupart de ses pairs, Le Corbusier a été pétainiste», *L'Humanité*, 12 mai 2015, <http://www.humanite.fr/comme-la-plupart-de-ses-pairs-le-corbusier-ete-petaainiste-573889>, [consulté le 10 juin 2017]

Laurent Wolf, «Les limites de l'admiration», *Le Temps*, 28 avril 2015, Disponible sur: <https://www.letemps.ch/opinions/2015/04/28/limites-admiration>, [consulté le 4 août 2017]

Signé *Le Monde*, «La charpente fasciste de Le Corbusier», *Le Monde*, 24 avril 2015, <http://bigbrowser.blog.lemonde.fr/2015/04/24/la-charpente-fasciste-de-le-corbusier/>, [consulté le 3 janvier 2017]

Signé *Le Monde*, «Le Corbusier fasciste ?», *Le Monde*, 22 juin 2015, [http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/22/le-corbusier-fasciste\\_4659424\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/22/le-corbusier-fasciste_4659424_3232.html), [consulté le 28 décembre 2016]

Signé *Le Parisien*, «Facho, le fada ?», *Le Parisien*, 31 mai 2015, <http://www.leparisien.fr/espace-premium/culture-loisirs/facho-le-fada-31-05-2015-4817965.php>, [consulté le 8 janvier 2017]

Signé *Culturebox* avec AFP, «Le Corbusier était-il fasciste ? Ces livres qui fissurent l'image du grand architecte... », *FranceInfo*, 10 avril 2015, <http://culturebox.francetvinfo.fr/livres/essais-documents/le-corbusier-etait-il-fasciste-216531>, [consulté le 29 novembre 2016]

Signé *Esprit Urbain*, «Le procès en fascisme de l'œuvre du Corbusier», *Eprit Urbain*, 16 mai 2015, <http://www.esprit-urbain.fr/causeries/le-proces-en-fascisme-de-loeuvre-du-corbusier/>, [consulté le 3 janvier 2017]

Signé Service architecture et urbanisme, «La Fondation Le Corbusier répond aux polémistes», *Le Moniteur*, 28 mai 2015, <http://www.lemoniteur.fr/article/la-fondation-le-corbusier-repond-aux-polemistes-28622608>, [consulté le 3 janvier 2017]

Signé *Culturebox*, «Après la polémique, un colloque en 2016 pour mieux cerner Le Corbusier», *Franceinfo*, 28 avril 2015, <http://culturebox.francetvinfo.fr/tendances/architecture/apres-la-polemique-un-colloque-en-2016-pour-mieux-cerner-le-corbusier-217907>, [consulté le 29 novembre 2016]

Signé *Culturebox*, «Le Corbusier : nouvelle candidature à l'Unesco pour le classement de son oeuvre», *Franceinfo*, 10 septembre 2014, <http://culturebox.francetvinfo.fr/arts/architecture/le-corbusier-nouvelle-candidature-a-l-Unesco-pour-le-classement-de-son-oeuvre-188233>, [consulté le 29 novembre 2016].

# **TABLE DES MATIÈRES**

## **I. PROLOGUE** Le contexte de la polémique depuis les années 80 jusqu'à aujourd'hui

21	1. La parution des 'trois ouvrages de 2015'
21	1.1 La nature et les sources des accusations à l'égard de Le Corbusier
21	1.1.1 <i>Le Corbusier fasciste, antisémite, vichyste</i>
24	1.1.2 <i>Les sources bibliographiques utilisées : la correspondance de Le Corbusier, ses publications, conférences, interviews etc., l'importance des archives</i>
27	1.1.3 <i>Des publications qui suscitent la polémique, cinquante ans après la mort de Le Corbusier</i>
29	1.2 Une mise en regard erronée des ouvrages pourtant bien différents
29	1.2.1 <i>Des manières d'aborder le sujet et des conclusions nuancées</i>
31	1.2.2 <i>Critiques des ouvrages par les 'pro-corbuséens'</i>
36	1.3 L'exposition de 2015 'Le Corbusier. Mesures de l'homme'
36	1.3.1 <i>Les expositions rythment les dates anniversaire de la vie de Le Corbusier</i>
37	1.3.2 <i>Le cinquantenaire de la mort de Le Corbusier, l'occasion d'une rétrospective centrée sur le Modulor au Centre Pompidou</i>
40	1.3.3 <i>La réponse du Centre Pompidou et de la Fondation Le Corbusier : l'organisation d'un colloque scientifique</i>
43	1.4 La demande d'inscription sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO
43	1.4.1 <i>Légitimité et moralité des d'une inscription sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO</i>
44	1.4.2 <i>Une demande inédite de par l'étendue des sites à inscrire, le dossier plusieurs fois rejeté</i>
47	1.4.3 <i>Les réponses de l'Œuvre architecturale de Le Corbusier aux critères fixés par l'UNESCO</i>



48	1.4.4 Les répercussions d'une telle labellisation
50	Illustrations
57	<b>2. Des révélations qui ne sont pourtant pas nouvelles</b>
57	2.1 Un sujet déjà bien cerné par les historiens
57	2.1.1 Des historiens se sont déjà penchés sur la questions dans les années 1980
59	2.1.2 La thèse de Mary Mc Leod : <i>Urbanism and Utopia : Le Corbusier from Regional Syndicalism to Vichy</i> , Princeton University, 1985
62	2.1.3 Mais peu d'écho chez le grand public à l'époque
63	2.2 L'exposition de 1987 'L'aventure Le Corbusier' et la parution du catalogue Le Corbusier: une encyclopédie de Jacques Lucan
63	2.2.1 Des périodes passées sous silence dans l'exposition mais pourtant traitées dans l'ouvrage
64	2.2.2 Des thèmes bien choisis, d'autres bien oubliés ?
67	2.2.3 Des informations cachées par la Fondation Le Corbusier ?
71	Illustrations
75	<b>3. Une forte médiatisation de la polémique de 2015</b>
75	3.1 Le rôle des médias dans la diffusion des idées
75	3.1.1 Un accès à la presse privilégié
76	3.1.2 Internet, support de la polémique; les journaux et radios s'emparent du sujet et extrapolent
79	3.1.3 Une confrontation indirecte des parties par le biais d'interviews ou d'articles publiés
81	3.2 Un moment charnier pour dénoncer la modernité
81	3.2.1 Un discours antimoderne, une période d'incertitudes
82	3.2.2 Avec le recul, la modernité fait peur; le traumatisme de la France des Trente Glorieuses
83	3.2.3 Les raccourcis dangereux; Le Corbusier responsable de la crise des grands ensembles : les amalgames dans la parole commune
86	3.3 L'image de Le Corbusier fissurée dans la population ?
86	3.3.1 Les prises de positions du public sur internet par l'ouverture de forums de discussion; le public divisé : raccourcis dangereux, amalgames, préjugés, jugements de valeur, la toile s'embrase
92	3.3.2 Polémique en Suisse
94	3.4 L'organisation d'un colloque en réponse aux accusations
94	3.4.1 Déroulé du colloque 'Passés recomposés : Le Corbusier et l'architecture

	française 1929-1945', 23 et 24 novembre 2016
95	3.4.2 L'importance des archives
97	Illustrations
101	Notes de fin de Chapitre

## II. LE PROCÈS - Retour aux faits, Le Corbusier dans les discours

111	<b>1. Le Corbusier dans l'entre-deux-guerres, naissance d'une doctrine</b>
111	1.1 Le contexte des années 1930
111	1.1.1 La crise économique, politique et sociale dans les années 1930
113	1.1.2 Le Corbusier et l'anticonformisme des années 1930
118	1.2 Le Corbusier, la planification et les mouvements syndicalistes, cheminement théorique et conceptuel
118	1.2.1 Le Corbusier, la planification, l'action syndicale régionaliste : naissance d'une doctrine
123	1.2.2 Le Corbusier et les revues <i>Le Nouveau Siècle</i> , <i>Plans</i> , <i>Prélude</i>
128	1.2.3 <i>La Ville Radieuse</i> de Le Corbusier
133	1.3 Le Corbusier et les régimes autoritaires
133	1.3.1 En quête d'Autorité
134	1.3.2 Le Corbusier à Moscou
137	1.3.3 Le Corbusier communiste?
138	1.3.4 Le Corbusier dans l'Italie Musolinienne
142	1.3.5 Le Corbusier antisémite?
145	Illustrations
157	<b>2. Le Corbusier dans la Seconde Guerre mondiale</b>
157	2.1 Le régime de Vichy
157	2.1.1 Vichy, temps et espaces du politique et de l'action publique
159	2.1.2 Les architectes français à Vichy
162	2.1.3 L'épuration judiciaire, économique et professionnelle des architectes
165	2.2 Le Corbusier à Vichy : une période sombre pour l'architecte
165	2.2.1 Son rôle à Vichy, des tentatives pour accéder à la commande
169	2.2.2 Vichy, un échec ?
173	2.2.3 Gommer Vichy
178	2.3 Le Corbusier et le politique : opportunisme, séduction, stratégies

	et tentatives d'approche
178	2.3.1 <i>Le Corbusier apolitique ?</i>
181	2.3.2 <i>Le Corbusier et la gauche, des relations de tous bords politiques confondus</i>
185	2.3.3 <i>Les stratégies d'approche du politique; s'arrimer au politique</i>
187	2.3.4 <i>Le Corbusier, le repoussoir, un architecte en mal d'autorité</i>
189	Illustrations
195	Notes de fin de Chapitre

### III. DÉLIBÉRATION Conclusion : pérennité et valeurs des œuvres

207	1. Le Corbusier, bouc-émissaire
207	1.1 Le Corbusier, théoricien, homme de lettres, artiste : le génie de Le Corbusier reconnu
207	1.1.1 <i>Une notoriété incontestable; l'architecte le plus théorisé de tous les temps</i>
209	1.1.2 <i>Faire la part des choses : un personnage 'autoritaire et égocentrique à l'urbanisme ravageur' mais un consensus sur la reconnaissance de la valeur de son oeuvre</i>
212	1.1.3 <i>Une naïveté qui le transforme en victime</i>
214	1.2 La polémique, finalement révélatrice d'autre chose ?
214	1.2.1 <i>Un parfait bouc-émissaire</i>
215	1.2.2 <i>Les polémiques façonnent son image de martyr et alimente le mythe</i>
217	Illustrations
223	2. Morale et valeur des œuvres
223	2.1 Dissocier œuvre et pensée de l'artiste, architecture et politique
223	2.1.1 <i>Oui, il y a une discontinuité entre la vie et les œuvres</i>
224	2.1.2 <i>Non c'est un tout indissociable</i>
228	2.1.3 <i>La valeur des œuvres et la notoriété du personnage atteintes ?</i>
229	2.2 Des personnalités sujettes à polémique
229	2.2.1 <i>Des architectes d'hier et d'aujourd'hui !</i>
234	2.2.2 <i>Dans la littérature</i>
226	2.2.3 <i>Quel rapport à leurs œuvres ?</i>
238	Illustrations
245	Notes de fin de Chapitre

### IV. EPILOGUE Au delà de la polémique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire de Master

Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes

*Ville-architecture-architecte : faire l'histoire*

Sous la direction de Gilles Bienvenu

---

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

